

# L'Initié dans le Nouveau Monde

---

## Introduction

L'accueil fait à *L'Initié* a été tout à la fois flatteur, instructif et singulier... Pas moins de trois personnes différentes prétendirent en être l'auteur et confièrent cette information à l'un de mes amis qui se trouvait être dans le secret. Celui-ci, considérablement amusé, me transmit leurs paroles, sans divulguer leurs noms, je dois le dire ; il ne trahit pas davantage auprès de ces confidents l'identité véritable de l'auteur. La malhonnêteté de tels fraudeurs n'est pas sans avoir son côté flatteur, et ces derniers n'ont nullement à craindre, que, par voie de représailles, je les trahisse en abandonnant l'anonymat lors de la publication de ce second volume de *L'Initié*, qui est sur le point d'entamer sa carrière hasardeuse. Au contraire, je leur suis reconnaissant de m'aider ainsi à maintenir mon déguisement littéraire.

Mais s'il a engendré ce genre amusant de malhonnêteté, *L'Initié* a eu d'autres résultats moins étranges et plus satisfaisants, alors même qu'ils ont suscité quelque embarras à l'auteur ; car j'ai reçu, par l'entremise de mes éditeurs, nombre de lettres dont les auteurs me demandaient soit « la faveur d'une entrevue », soit de bien vouloir obtenir de mon Maître des « messages » à eux destinés. En certains cas, ils ont été jusqu'à spécifier *quelle* sorte de message ils désiraient ou ne désiraient pas ; plusieurs, même, ont déclaré qu'ils ne se satisferaient nullement d'exhortations du genre « moralisant ».

A certains de ces correspondants, j'ai répondu de mon mieux ; quant à d'autres, j'ai jugé préférable de les traiter par le silence, sachant qu'un jour ou l'autre, ils apprendront que l'on ne saurait poser d'ultimatum à un Maître et que le seul message qu'ils pourraient attendre de lui est celui qui conviendrait le mieux à leurs besoins *spirituels*. Quant à accorder des entrevues, en risquant ainsi de divulguer mon identité, j'ai pris la précaution, avant d'accéder à de telles requêtes, de consulter mon Maître ; et il ne m'a conseillé de le faire que dans des cas fort rares. Il semble que ces quémandeurs de messages et d'entrevues ne se rendent pas compte des difficultés que j'ai à résoudre. Bien qu'en achevant le dernier chapitre de *L'Initié*, j'aie donné nettement à comprendre aux lecteurs que mon Maître est allé habiter dans une autre partie du monde, ne me laissant aucune espèce d'adresse, certains de ces lecteurs semblent admettre que je suis dans l'enviable situation de pouvoir le visiter chaque fois que l'envie m'en prend, et de l'appeler au téléphone - téléphone matériel... ou psychique. Mais la vérité est tout autre, ainsi que le premier chapitre du présent volume et son *Épilogue* le montreront.

Tout d'abord, mon Maître demeure à des milliers de kilomètres de mon pays ; ensuite, je dépends maintenant entièrement de sa volonté pour toute communication qui pourrait s'établir entre nous. Il lit tout à fait clairement dans ma conscience : il est, par conséquent, très bien renseigné sur mes besoins spirituels, sur les lettres et requêtes que je reçois. Aussi, lorsqu'il sent que tel ou tel individu pourrait être aidé spirituellement, soit par une entrevue avec moi, soit par une lettre écrite en termes judicieusement choisis, il établit entre nous deux la communication par le moyen de laquelle je puis l'interroger sur la conduite à tenir. Dans certains cas difficiles, il m'a même dicté la lettre ; en d'autres, il m'a conseillé de rappeler à mes correspondants cette vérité occulte : c'est que *lorsque l'élève est prêt, le Maître apparaît*, et que, tout en l'ignorant eux-mêmes, ils sont maintenant, déjà, suivis et guidés.

Quelques mots d'explication sont nécessaires, quant au contenu de cette suite de *L'Initié*. Si les causeries que j'ai appelées « conférences » n'ont pas été faites dans l'ordre où cet ouvrage les donne, ces quelques changements ne sont motivés que par le souci d'une présentation meilleure

et respectant mieux les exigences de la forme littéraire. Un petit nombre seulement des causeries auxquelles j'ai assisté figurent ici, et j'ai même dû en retrancher certaines parties, uniquement destinées aux initiés de l'Ordre particulier que mon Maître représente. Bien que le présent livre ait été écrit il y a déjà plusieurs années, le Maître me fit alors savoir que les temps n'étaient pas encore mûrs pour sa publication. Ce délai a été heureux, en un sens, car autrement l'*Épilogue* du livre n'aurait pu être écrit. - Je dois relever que mon Maître n'employait pour ainsi dire jamais la nomenclature théosophique, mais empruntait toute sa terminologie au sanscrit. Il substituait au nom de « Maître » celui de « Gourou ». Toutefois, comme de nombreux termes théosophiques sont, aujourd'hui, en vogue et que je désire éviter d'ajouter à cet ouvrage un glossaire, j'ai remplacé la plupart des termes techniques utilisés par mon Maître par des expressions théosophiques beaucoup plus courantes.

Je puis ajouter, en terminant, que, pendant que j'écrivais le présent volume, j'ai reçu un message d'approbation et d'encouragement de l'un des Maîtres de l'Himalaya, qui se déclarait extrêmement heureux que *L'Initié* eût enfin une suite. Puisse cet ouvrage se trouver digne d'une bénédiction procédant d'aussi Haut!

## Chapitre 1

### Le revoir

Environ douze années s'étaient écoulées, depuis que j'avais vu pour la dernière fois mon Maître, *L'Initié* connu sous le nom de Justin Moreward Haig. Dans sa lettre d'adieu, il m'avait écrit: « Un autre genre de travail est désormais mon lot. Vous et moi, nous ne nous reverrons plus d'un certain temps, du moins dans notre forme physique: mais chaque fois que vous aurez besoin de mon aide, j'en serai averti aussitôt et répondrai à votre appel. »

Il a certainement tenu parole, bien que mes propres facultés psychiques ne m'aient pas toujours permis de recueillir les bienfaits de cette promesse. Il arriva, en effet, un moment où il semblait que j'eusse perdu les quelques pouvoirs occultes qui s'étaient développés en moi. La raison m'en a été révélée plus tard ; mais, au moment même, je fus pour le moins très intrigué de ce phénomène. Avoir perdu le sentiment de la présence de son Maître, c'est en vérité chose tragique, pour ceux qui sont à même de sentir tout ce qu'un Maître représente dans la vie de son disciple. Néanmoins, je dois me rendre cette justice que la perte de mes modestes facultés, dans ce domaine, ne me troubla guère, - car Il m'avait souvent répété que le désir de posséder des pouvoirs psychiques s'avère presque toujours comme un obstacle sur le sentier de la Conscience spirituelle, à moins qu'il ne soit inspiré par un désir entièrement désintéressé. Aussi n'avais-je jamais essayé de développer en moi ce genre de faculté, même lorsqu'une spirite de mes amies me demanda de faire partie du petit groupe qu'elle avait formé dans un but de développement psychique. Je témoignai fort peu d'empressement, objectant que si mon Maître le jugeait bon, mes pouvoirs psychiques me reviendraient, de toute façon, au moment voulu.

Or, voici qu'un jour, je reçus une enveloppe adressée à la machine et portant le timbre des États-Unis. Je n'en éprouvai nulle surprise, car j'ai en Amérique quelques connaissances dont je reçois de temps à autres des nouvelles. Mais ma surprise fut immense - sans vous parler de mes autres sentiments - lorsque, en ouvrant l'enveloppe, je lus ceci :

*Le ... 1920.*

*Mon fils,*

*Maintenant que l'inconcevable et sanglant enfantillage que l'Humanité honore du nom de « guerre » semble, enfin, toucher à son terme, je voudrais vous proposer de faire les arrangements nécessaires en vue de me rejoindre aux États-Unis pour un séjour de plusieurs mois, en tout cas ; mais je vous demande de faire en sorte d'y arriver le plus tôt possible. J'ai à vous faire une proposition concernant votre évolution future: il s'agit d'une démarche sans laquelle je crois qu'il vous serait presque impossible de réaliser d'autres progrès dans l'incarnation présente. Quoique durant ces dernières années vous n'ayez guère senti ma présence, j'ai, pour ma part, veillé sur vous, observant le cours de votre vie intérieure ; et je puis vous déclarer, en toute loyauté, que c'est votre foi intime qui a rendu possible la proposition dont je vous parlerai. Il peut se présenter des difficultés sur votre chemin, mais je ne vous demande que de conserver la foi qui vous a, jusqu'ici, si bien soutenu: prenez la décision de faire ce voyage - et je puis vous certifier que l'aide surgira!*

*Mon ami, je vous envoie ma bénédiction et j'attends votre réponse. Puissiez-vous choisir sagement! C'est l'espoir de celui qui reste votre,*

*J. M. H.*

*PS. Excusez cette lettre dactylographiée ; mais, dans ce pays-ci, le temps prime tout!*

Cette lettre n'appelle aucun commentaire. Il y avait, en vérité, de grands obstacles à surmonter, pour ce départ, - obstacles financiers surtout, qui, au moment même, me semblèrent tout à fait irréductibles... Néanmoins, les circonstances évoluèrent, et elles me réservaient une surprise du genre de celles qu'on peut qualifier de « bonnes aubaines ».

La parole de mon Maître est pour moi la loi: je lus et relus plusieurs fois sa lettre, animé des sentiments les plus exubérants, -et deux heures ne s'étaient pas écoulées, que je lui avais déjà répondu! « Par quels moyens et à quelle date exacte je partirai, écrivais-je, je suis bien incapable de le prévoir ; mais une chose est certaine, c'est que je viendrai. » - Or, moins de trois semaines plus tard, je voguais sur l'Atlantique, et, ce qui est le plus inouï, laissant derrière moi à la Banque un crédit plus élevé que celui que j'y avais eu depuis bien des années...

C'est dans l'air très frais, mais ensoleillé, d'une merveilleuse matinée d'octobre que je fis mon entrée dans le port de Boston. Après toutes les histoires entendues de la bouche de mes compagnons de voyage, j'appréhendais un peu ma comparution devant les redoutables officiers de la douane. Mais, à la minute même où je débarquais, un jeune homme vif et souple, au teint clair, m'accosta. « Heureux de vous rencontrer, Monsieur Broadbent! »

Fort surpris, je serrai sa main tendue, et j'allais lui demander à qui j'avais le plaisir de parler, lorsqu'il me l'apprit lui-même.

« Mon nom est *Arkwright*, dit-il. Je suis un *chéla*, l'un des élèves du Maître Justin Moreward Haig ; je suis venu vous offrir mes services pour tout ce qui vous embarrasserait. Le Maître vous attend à 1 heure, pour le lunch. D'ici là, je vais m'occuper de tout cela - il désignait la pile des bagages débarqués - et vous conduire à votre hôtel. »

« C'est extrêmement gentil de votre part, d'être venu me chercher, fis-je avec chaleur. A vrai dire, je me sentais quelque peu désorienté... Vous savez ce que l'on ressent quand on arrive en pays inconnu... »

« Je crois bien! acquiesça-t-il. Pardonnez-moi... » il se précipita sur un fonctionnaire qui venait de surgir, lui adressa quelques mots et revint à moi.

« Voilà, me dit-il. Ce sera assez vite fait! Il faut seulement attendre qu'ils aient déchargé vos malles. »

« Dites-moi, questionnai-je pendant que nous attendions, comment avez-vous bien pu me reconnaître? Je ne porte cependant aucune marque distinctive? »

« Demandez cela à d'autres... fut sa réponse ambiguë, soulignée d'un clignement d'œil ; ou bien demandez-le au Maître! Peut-être qu'il vous le dira, - peut-être qu'il ne vous le dira pas... »

Je me mis à rire. Ce jeune Américain d'allure si positive ne manquait certes pas d'humour. Je me demandais s'il était un être évolué, et quelle branche de l'occultisme l'attirait le plus.

« Votre malle, je crois? » dit-il, désignant un porteur qui traversait la passerelle avec les bagages portant mon nom. Dès cet instant, tout alla le plus facilement du monde. Son « ami » l'officier de douane fit si peu de difficultés, que je soupçonnai, là-dérrière, la faveur d'une recommandation spéciale... Mais je jugeai préférable de ne pas poser de questions.

Moins d'une demi-heure plus tard, notre taxi stoppait devant un hôtel de *B... Street*, où une chambre avait été retenue pour moi. Là, pendant que mon joyeux compagnon me régala de sa conversation, je déballai quelques-uns de mes effets. Puis nous repartîmes en temps voulu, pour que je fusse exact à mon rendez-vous.

Le revoir avec mon Maître fut l'un de ces moments mémorables de la vie que mon talent descriptif serait impuissant à dépeindre. J'avais beaucoup attendu ce revoir tant désiré, - mais il dépassa même mon attente. La sensation de douce bienvenue et de chaleureuse affection que, sans nulle exubérance de paroles ni de gestes, mon Maître trouva moyen de me communiquer, me remua si profondément que, malgré la plénitude de ma joie, je fus presque soulagé lorsque, devinant mon embarras, il le dissipa en adoptant un ton plus prosaïque.

« Vous avez bien soutenu l'épreuve, dit-il, et je suis content de vous. »

« *L'épreuve?* » répétai-je.

« Mon fils, à un âge où les pouvoirs psychiques se font rares, et sont, en raison de cela, vivement désirés, il est très louable de considérer leur perte avec une philosophique indifférence. Un enfant pleure plus amèrement la perte d'un jouet neuf que celle d'un vieux jouet. »

Seulement alors, je saisis le fond de sa pensée.

Dans la pause qui suivit, j'examinai plus attentivement ce qui m'entourait. J. Moreward Haig habitait, dans l'un de ces vieux quartiers qui rappellent beaucoup l'Angleterre, une maison meublée avec goût. Quel besoin un homme solitaire avait-il d'une si spacieuse résidence? Ceci ne laissa pas de m'intriguer. Mais la raison m'en devint apparente au cours de notre entretien.

« Vous n'avez guère changé, déclara-t-il, après avoir scruté mon visage. Quelques rides de plus, peut-être... »

« Inutile de dire, repartis-je, que *vous* n'avez aucunement changé - à part le fait que votre chevelure est devenue encore plus luxuriante! »

Il rit. « Quoi qu'il en soit, vous me trouverez sûrement changé, lorsque vous aurez appris à me connaître dans mon « édition américaine ».

« Que voulez-vous dire par là? »

« Je fais seulement allusion à un processus inévitable d'adaptation. »

« Je ne comprends pas mieux qu'avant », fis-je en souriant.

« Eh bien, - ainsi que je vous l'écrivais, il y a douze ans, dans une lettre d'adieu, - un autre genre de travail m'a été départi. Or, les méthodes, l'enseignement, et même les manières extérieures qui conviennent dans un pays ne conviennent pas dans un autre. Non seulement, je dois adapter mes méthodes à la nationalité et au tempérament de mes élèves, mais il faut encore y adapter ma propre personne, - par le comportement extérieur du moins. Je ne suis plus le même que celui que j'étais à Londres... »

« Cela semble étrange, à première vue, remarquai-je. Simplement, sans doute, parce que pareille idée ne m'aurait jamais abordé. »

« Cette transformation était absolument nécessaire, insista-t-il. et vous ne devez être ni surpris ni désappointé, si je fais ou dis, ici, des choses qui contredisent ce que vous avez vu de moi là-bas, en Europe. Je vous donne, dès l'abord, ce petit avertissement ; il vaut toujours mieux être préparé.»

Au cours de l'entretien, il me parla encore de choses relatives à mon évolution personnelle, et que je ne désire pas divulguer. Il en est toutefois une que je puis mentionner, puisqu'il en sera encore question plus loin.

Le Maître désirait me voir suivre une ligne de conduite bien définie. « Vous n'avez pas fait tout ce grand voyage, disait-il, uniquement pour être auprès de moi et recevoir mon enseignement. Ce quelque chose de bien défini, que je désire vous voir faire et à quoi ma lettre faisait allusion, impliquera un grand sacrifice de votre part... Mais le sacrifice en vaut la peine! Ce que j'ai en vue pour vous, je vous le dirai quand les temps seront venus ; il n'en est pas encore question pour l'instant. D'ici là, vous ferez connaissance avec la plupart de mes élèves. Ils se réunissent ici chaque mercredi soir, et c'est le jour de ma causerie. Nous voudrions que règne entre nous tous un esprit d'amour et de fraternité, et cherchons à le stimuler par ces réunions. Après ma causerie, chacun peut poser des questions ; puis viennent les entretiens particuliers, rafraîchissements, cigarettes... En ce qui touche l'habitude de fumer, nous ne pratiquons pas d'ascétisme excessif. A quelques exceptions près, chacun est parfaitement libre, en ces matières. Nous ne croyons pas utile de nous opposer à des habitudes relativement inoffensives - il n'y a que l'usage de l'alcool qui soit prohibé. Nous n'offrons ni vins, ni spiritueux, et je mets fortement en garde contre eux mes chélas. Vous voyez comment nous vivons!

» Aujourd'hui étant un mercredi, précisément, nous vous attendons ce soir, à huit heures trente. »

Comme il me semblait évident que M. H. était un homme fort occupé, je pris congé de lui et passai le reste du jour à explorer Boston, le cerveau agité de mille pensées et dans un sentiment de joyeuse exaltation. Qu'était-ce que Moreward Haig désirait me voir faire et qui me coûterait un si grand sacrifice?... Une multitude de suppositions se présentaient à mon esprit: mais l'idée qui se révéla, plus tard, comme la seule juste n'était pas du nombre.

Quant au changement survenu dans sa personne et auquel le Maître avait fait allusion, je me trouvais incapable de le discerner - *jusqu'ici*. Il était toujours vêtu avec le même goût impeccable que du temps de Londres et le pli de son pantalon trahissait, à défaut des soins du même valet de chambre, ceux d'un serviteur tout aussi méticuleux. Mais sans doute était-il prématuré de vouloir me faire une opinion quelconque après l'avoir vu durant un temps si bref. Que me réservait l'avenir? Incapable d'en rien savoir, j'étais pourtant sûr qu'il impliquerait, pour moi, un redoublement de l'intérêt que je portais à la vie.

Lorsque j'arrivai à la Maison de M. H., ce soir-là, j'y trouvai une trentaine de personnes bavardant entre elles, en attendant de s'installer pour écouter le Maître. Lui-même circulait de groupe en groupe, parlant tantôt à l'un, tantôt à l'autre. M'apercevant sur le seuil du salon, il vint à moi et me présenta à une jeune femme et à sa voisine.

« C'est juste pour vous « mettre en train » - il souriait en prononçant nos noms - mais la règle ici, c'est que tout le monde parle à tout le monde! A quoi servirait-il que nous soyons tous Un, si nous ne nous comportons pas en harmonie avec une telle idée? » ajouta-t-il gaiement.

J'eus, néanmoins, fort peu le loisir de cultiver mes nouvelles connaissances ; car Moreward Haig, se dirigeant vers l'autre extrémité de la salle, occupée par une petite estrade, nous fit signe qu'il allait commencer à parler.



## Chapitre 2

### Morale et supermorale

« Comme la plupart de vous le savent déjà, - commença mon Maître - l'enseignement que je vous donne, dans nos soirées, est de nature à pouvoir être transmis également à ceux qui n'appartiennent pas à notre Ordre. Ce serait une erreur de croire que les Maîtres n'existent que pour apprendre à un nombre restreint d'élèves à développer leurs centres psychiques. (M. H. usait du mot *Chakrams*). Je déconseille, à vrai dire, à la majorité d'entre vous, ce développement qui représente un obstacle, plus encore qu'un moyen d'atteindre le But. Les Maîtres existent, avant tout, pour guider l'humanité dans son ensemble, pour faire naître les idées morales, éthiques, spirituelles, que réclame une époque particulière. De quelle façon nous les répandons? - Par le moyen de nos chélas, qui circulent dans toutes sortes de milieux, et, usant de discrimination, diffusent ceux de nos enseignements qu'il leur paraît sage de faire connaître, à un moment donné. Ainsi, nous aidons nos disciples - mais eux nous aident en retour. Si quelques-uns, parmi eux, sont des écrivains, notre enseignement sera diffusé par leurs livres ; s'ils sont poètes, il transparaît dans leurs poèmes ; s'ils sont musiciens, dans leurs harmonies. Regardant à la ronde chacun de ceux qui forment notre petite communauté, j'y vois des membres de professions très diverses, dont chacun m'aide du meilleur de ses capacités - du moins je l'espère, ajouta-t-il malicieusement. - C'est sur eux que je compte pour amener d'autres brebis au bercail, ceci non seulement par la diffusion discrète de notre enseignement, mais encore en persuadant d'abord les incrédules du fait même de l'*existence* des Maîtres. Sans doute, pour pouvoir y croire, les chercheurs de sensations vives aimeraient que nous apparussions subitement devant nos futures recrues, en disant: *Je suis ton Gourou... Viens, et sois mon disciple!* - Mais de tels procédés ne sont pas et ne seront jamais les nôtres. A moins que le futur disciple ne soit *clairvoyant*, donc capable de nous voir sans que nous ayons besoin de nous matérialiser, ils impliqueraient une inutile dépense de force occulte et nous feraient peut-être même accuser de rechercher des effets sensationnels. L'un de nos principes est de ne jamais chercher à obtenir une chose par des moyens extraordinaires, lorsqu'elle peut l'être par des moyens ordinaires. Ce que nous faisons, une fois que s'est noué, entre le disciple et le Maître, un lien solide et profond, c'est là une tout autre question. »

Ici Moreward alluma un cigare.

« Ce soir, je vais vous parler de ce qui est, en réalité, le grand obstacle à la Sagesse occulte (il usait du terme de *Yog Vidya*), au progrès mystique et à la croissance spirituelle. Cet obstacle est le *conventionalisme* sous toutes ses formes, qu'il agisse sur le terrain moral ou sur le terrain religieux. Les écrivains du Nouveau-Testament ont décrit les Pharisiens comme les plus typiques représentants de ce conventionalisme, et Jésus déclarait que les femmes de mauvaise vie sont plus proches du Royaume des Cieux que les Pharisiens, ce qui, - l'hyperbolisme oriental étant admis -concorde bien avec la réalité. Lorsqu'un *voyant* examine le corps mental de personnes très conventionnelles, il constate que les contours en sont durs et rigides et que ce corps, lui-même, a l'air rétréci et comme sous-alimenté. Si nous tentons, par l'action de nos enseignements, d'impressionner ce corps mental, nos pensées ne parviennent pas à traverser l'écorce de cette surface rigide ; parfois même, la seule façon dont nous puissions essayer de la briser, c'est l'influence de quelque musique moderne, d'une nature plutôt discordante. C'est en cela que certains compositeurs modernes peuvent faire œuvre utile.

« Sur quel terrain pousse donc la mauvaise herbe qu'on nomme conventionalisme? - Sur celui de la paresse mentale et de la crainte des jugements d'autrui ; de la vanité, qui rend sensible à ces jugements, et de cette idée erronée que tout ce que pense la Majorité doit être juste. Le conventionalisme, dans son rapport avec la religion, ne nous retiendra pas, aujourd'hui. Ce que je veux discuter avec vous ce soir, c'est sa relation avec la morale.

» Comme vous le savez, la morale conventionnelle existe ; elle est pratiquée plus ou moins généralement par la foule. Mais pour l'étudiant de la Sagesse, qui est sur le point de s'engager dans le Sentier, une morale bien plus souple et bien plus élevée est requise: nous pourrions la

définir par le terme de *Supermorale*. Elle est fondée sur l'oubli de soi et son critère est le désintéressement, tandis que la morale conventionnelle, tout en se réclamant de l'altruisme, est trop souvent basée sur l'égoïsme, auquel elle sert de paravent et d'excuse. Ainsi, il y a bien des raisons pour lesquelles les gens cherchent à être moraux ; mais il ne saurait y en avoir qu'une seule, pour aspirer à la supermorale. Tel homme veut être moral parce que, comme je l'ai dit, il craint le jugement sévère des voisins: il est mené par une vanité mêlée de lâcheté. Tel autre sera moral parce que cela lui est profitable, et qu'il retire un avantage positif de cette attitude. Mais on ne saurait être *supermoral* en vertu de pareils motifs ; car celui qui s'inspire de cet idéal ne recueille, de la part du monde en général, qu'injustice et calomnies. Aux yeux de l'homme de la rue, le supermoraliste apparaît, en effet, comme un *immoraliste*: car, aux esprits sans discernement, les extrêmes semblent identiques - de même qu'une lumière éblouissante vous aveugle autant que la plus dense obscurité. »

Ici, le Maître, quittant sa chaise, descendit de l'estrade et se mit, tout en parlant, à arpenter la pièce.

« Quel est donc le trait distinctif différenciant ces deux morales? - N'est-ce pas le désintéressement des mobiles? La morale usuelle vient de la tête ; l'autre, bien plutôt du cœur ; la première repose sur des règles et des conventions - la seconde dépend entièrement de l'appel des circonstances. Prenez un simple exemple, tel que celui du mensonge. Y en a-t-il un seul d'entre vous qui soit naïf pour supposer que celui que vous aimez à nommer votre « Maître » ne vous mentirait pas à l'occasion, si cela était dans votre intérêt propre? - Pourtant, beaucoup de gens, à cette seule idée, se récrieraient d'horreur. « Un Maître préférer un mensonge, ou tromper par son attitude... Chose inconcevable, impossible! Ils ne se rendent pas compte qu'un Maître est presque forcé, tout au long de la journée de jouer un rôle, ce qui est une forme de tromperie. Pouvez-vous imaginer un Initié qui, ayant acquis la permanente Conscience de l'Amour (c'est, vous le savez, l'attribut de l'Adepté) agirait en absolue conformité avec tous les élans de cette conscience intime? Pensez-vous, que nous, Initiés, puissions manifester l'amour que nous ressentons pour chacun? - Je crois qu'au bout de peu de temps, nous nous trouverions dans un asile d'aliénés, et contraints de gaspiller nos pouvoirs miraculeux pour nous échapper de cette prison! »

Un rire fusa à travers le petit groupe des auditeurs.

« La liberté d'allure est bien mieux le fait de ces fameux *mahâtmâs* dont on parle tant, et qui vivent leur vie d'ermites dans les solitudes de l'Himalaya: eux peuvent se comporter comme ils le veulent... Du moins ils le pourraient, s'ils vivaient réellement en ermites, - ce que beaucoup d'entre eux ne font pas. Loin de passer toute leur journée dans une extatique contemplation, ils sont, eux aussi, entourés de leurs chélas. « Contempler » pourrait être fort agréable, pour eux, - puisqu'ils ont atteint le terme de leur pèlerinage spirituel ; mais qu'en serait-il des pauvres créatures qui luttent encore sur les routes de l'évolution? - Est-ce parce que nous avons appris à faire une certaine chose (en y mettant des années, voire des siècles), que nous devrions continuer indéfiniment à la pratiquer, sous le simple prétexte qu'elle nous est agréable, -à moins que ce ne soit dans l'intention de faire voir aux autres que nous avons ce pouvoir? - Non. Le « supermoraliste », une fois qu'il a acquis une vertu ou une faculté, qu'il s'agisse d'une sincérité parfaite ou du pouvoir de l'extase, comprend que le moment est venu de dissimuler cette faculté, ou, du moins, de n'en user que discrètement, et selon que le lui dictent les circonstances. Un *Swami*, que je rencontrai un jour, me déclara que, dans une existence antérieure, j'avais été un grand orateur. Ce peut être exact ou non ; mais supposez que ce soit exact, et que je possède encore de grandes facultés oratoires: conviendrait-il que je cherche à exciter votre émotivité par de grands effets oratoires, au lieu de vous parler tout simplement, comme je le fais? Si cette dernière méthode suffit, pourquoi recourrais-je à la première? Ne serait-ce pas vous rappeler que je puis faire quelque chose qui n'est pas encore dans vos propres moyens?

» Lorsqu'ils pensent avoir acquis une vertu particulière, la plupart des gens (tout en alléguant leur désir de faire du bien) inclinent à en faire étalage au profit de ceux qui ne l'ont pas encore, - sans avoir conscience que la vanité est leur seul mobile. Si vous étiez affamé, que penseriez-vous de la bonté d'un ami qui viendrait au-devant de vous avec une large tranche de *cake*, et se mettrait à la dévorer sous vos yeux? Ou, si vous-mêmes saviez que l'un de vos amis a récemment perdu tout



ce qu'il avait, auriez-vous l'idée de vous poster devant lui en faisant sonner, pour son agrément, les pièces d'or qui emplissent vos poches? -Cependant c'est juste ainsi qu'en usent, avec leurs vertus, des milliers de gens hautement moraux et religieux. Ah certes, ils ne manquent pas, en ce monde, les exhibitionnistes de la vertu - et le spectacle en est gratuit! Mais que signifie, au fond, tout cet étalage de vertu? Simplement que tel homme, ou telle femme, veut s'ériger en maître à l'égard des autres. « Une vertu est une vertu » pensent-ils ; « plus elle est mise en évidence, mieux ce sera. » Et ils appuient, sans doute, cet argument d'une citation des Saintes-Écritures! »

Le Maître fit une pause, puis reprit, sur un ton tout différent: « Mais n'y a-t-il *jamais* d'occasion où nous devons faire montre de nos vertus? Il y en a certes ; mais tout dépend du moment, de l'endroit et de la manière dont nous les manifesterons. Il y a aussi des moments où nous devons faire montre de nos vices - même de ceux que nous n'avons pas! Récemment, un chéla est venu me demander comment il devait s'y prendre pour guérir son ami, qui avait sérieusement pris goût à la boisson. Le conseil que je lui donnai l'obligeait à enfreindre nos règles habituelles. Comment s'y prit-il, pour se conformer à mon avis? Il alla au café avec son ami et s'enivra plusieurs fois en sa compagnie. Un certain soir, avant que lui-même et son compagnon ne fussent trop « partis » pour réagir encore à un raisonnement, il jeta son verre sur le sol en grommelant: « Pourquoi au monde, nous emplissons-nous de cette sale et maudite drogue... qui sent mauvais et nous donne d'affreux maux de tête... Ça nous mène à quoi? Pour moi, je suis décidé à secouer cette manie... Pourquoi ne la lâches-tu pas aussi? » Et, de fait, l'autre lâcha, peu après, la boisson. L'exemple de son ami, exerçant sur lui une forte suggestion et se combinant avec une certaine influence occulte que, de loin, j'exerçais sur lui, en fit, en moins de rien, un homme guéri. Du point de vue de la morale conventionnelle, mon chéla avait trahi notre règle, trompé son ami et « fait de lui-même une brute », suivant la phrase traditionnelle, - mais, du point de vue de la supermorale, il avait agi en « bon Samaritain » courageux.

» Ce que vous devez donc amener les gens à comprendre, c'est qu'il n'existe pas de vérité morale *permanente* - et, s'il vous plaît, ne confondez pas les vérités morales avec les vérités *spirituelles*! Car ces dernières sont permanentes, tandis que la vérité morale dépend d'une quantité d'éléments changeants. Ainsi la morale et les mœurs du Thibet diffèrent totalement des mœurs et de la morale de New-York. Si, aux États-Unis, une femme, non contente d'avoir un mari, épousait en outre tous ses frères, elle serait regardée comme un monstre de dépravation ; si, au contraire, au Thibet, la même femme se refusait à épouser la série de ses frères, son refus serait jugé tout aussi répréhensible. Il serait vain de prétendre que les Thibétains sont des « barbares », alors que ce n'est pas le cas des New-Yorkais - car ce n'est pas là que gît la cause de leur divergence. La raison est tout simplement qu'il n'existe, au Thibet, qu'un nombre tout à fait insuffisant de femmes ; et je puis vous dire que, si l'inconcevable « Grande Guerre » dont nous venons de sortir avait duré beaucoup plus longtemps, il n'y aurait plus eu assez d'hommes dans notre propre contrée, - en sorte que chacun de ceux qui restaient eût été contraint d'épouser la série de ses sœurs, en plus de sa bien-aimée... Vous riez, avec raison, car toute chose a son côté comique ; mais vos compatriotes moins éclairés ne riraient pas, à la perspective de cet état de choses sans précédent, qui serait, à leurs yeux, odieusement et foncièrement immoral! Cependant, soyons assez honnêtes pour regarder les choses en face. Tuer des milliers d'êtres innocents, pour essayer de sortir du gâchis matériel et moral où les nations se sont mises par leur refus d'aimer leur prochain, - n'est-ce pas plus odieux encore, que de faire épouser plusieurs femmes à un homme, pour sauver les populations des conséquences de cette « gabegie »? Que les moralistes veuillent bien répondre à cette question! Personnellement je ne saurais hésiter ; mais je vais vous dire pourquoi les moralistes seront en désaccord avec moi: parce que, depuis des siècles, ces tueries en masse ont été considérées comme quelque chose de grandiose et d'héroïque. Pourquoi donc une chose qui est condamnable, lorsqu'elle se produit sur un théâtre restreint, serait-elle légitime lorsqu'elle est haussée à des proportions colossales? -C'est là un problème que vous n'oserez pas poser à un logicien! Voulez-vous connaître la cause d'une si énorme inconséquence? Elle réside dans le seul mot *convention*, ou *tradition*, si vous préférez.

» Ainsi comprendrez-vous que nous, qui nous essayons à suivre le chemin de la Sagesse, ne puissions accepter les critères moraux qui sont ceux du monde en général ; que nous ayons

besoin de quelque chose de plus élevé, de plus souple, de plus spirituel ; qu'étant donné que les mœurs varient non seulement avec les lieux, les climats, les nations, mais aussi avec les époques, il nous faille, pour fixer ce qui est bien et mal, un critère différent de la seule morale traditionnelle. Et si certaines personnes se refusent à croire que les mœurs changent avec les époques, qu'elles veuillent bien ouvrir le Livre sacré, entre tous, aux yeux des peuples d'Occident: elles y verront comment il fut un temps où l'idéal de justice était: *œil pour œil, dent pour dent*. Regardez plus en arrière encore, et lisez l'histoire du grand roi Salomon, renommé comme le plus sage, ce qui revient à dire aussi comme le plus moral des hommes qui aient jamais vécu: puis vous me direz comment la grande masse des pointilleux citoyens américains, avec toutes leurs lois contre ceci et contre cela... jugeraient, aujourd'hui, un homme qui a eu sept cents épouses et deux cents concubines? - Le regarderaient-ils comme l'homme le plus sage du Continent? - (Entre nous, je me demande comment, étant donné l'étendue de ses obligations érotiques, il trouvait encore moyen de cultiver la sagesse). »

Un grand rire accueillit cette remarque, mais le Maître poursuivit, imperturbable:

« Et, à ce propos, puisque nous avons touché le sujet des lois, je veux vous faire remarquer que le supermoraliste n'attende jamais à la liberté morale des autres ; seuls les moralistes agissent de la sorte. Que chacun de nous se crée autant de règles morales qu'il voudra, si cela peut l'amuser ; mais qu'il les garde pour *lui-même*, au lieu de les imposer à autrui! Qui nous a conféré le droit d'intervenir dans les affaires d'autrui? Pensez-vous qu'en contraignant votre prochain à faire ceci ou cela, vous contribuiez grandement à son évolution? En le liant pieds et poings, rendez-vous plus rapide la course du champion sportif? Non! Il n'est qu'un seul moyen pour favoriser l'évolution de ceux qui nous entourent: c'est, au lieu de les contraindre, de les gagner par la *persuasion* à l'idée de transformer les *mobiles* de leurs actions: car les mobiles sont tout, et les actes secondaires. Si vous pouvez apprendre aux gens à penser avec leur cœur, autant qu'avec leur cerveau, vous aurez véritablement fait quelque bien. »

Ces paroles mirent fin au discours du Maître, pour ce soir-là. Cependant il se rassit.

« Quelqu'un aurait-il des question à poser? » demanda-t-il.

« Comment définissez-vous une vérité *spirituelle*, questionna ma voisine. Vous nous disiez de ne pas confondre les vérités spirituelles avec les vérités morales? »

« Quand un Yogi déclare que Brahma est le Tout, il énonce une vérité spirituelle, » lui fut-il répondu. « Ou s'il affirme qu'il n'existe qu'un Soi Unique, c'est là aussi une vérité spirituelle. Ces vérités sont éternelles, immuables. Les vérités morales sont relatives et sujettes au changement. D'autres questions, encore? »

Personne ne répondant, le Maître quitta son estrade et tout le monde se leva. Il y eut un bourdonnement de conversations et un mouvement général vers la longue table couverte de rafraîchissements, sur l'un des côtés de la salle. Tout en m'offrant des sandwiches, une jeune fille, extrêmement jolie, m'offrit aussi son amitié, et cela de la façon la plus naturelle du monde, me déclarant combien ils étaient heureux de m'avoir parmi eux ; elle espérait bien que j'allais rester à Boston, etc.. Quelques autres jeunes gens m'abordèrent et me dirent à peu près les mêmes choses ; leur but était, visiblement, de me mettre tout à fait à l'aise, en quoi ils réussirent parfaitement.

La plupart de ces « élèves » me semblèrent avoir moins de quarante-cinq ans, mais un petit nombre dépassait cet âge - et l'un d'eux me parut même approcher de la soixantaine. Quoique aucun d'eux ne pût passer pour corpulent ou même fortement musclé, je fus particulièrement frappé par leur teint clair et leur air de santé.

L'esprit de bonhomie était général, parmi eux, et je dois dire que, durant les nombreux mois que je passai au milieu d'eux, je n'ai jamais relevé une seule fois dans leurs propos, quelque chose qui ressemblât à de la médisance.

Après une demi-heure d'entretien, la petite compagnie commença à se disperser ; un ou deux chélas allèrent serrer la main de Moreward Haig avant de se retirer ; mais la majorité partait à

l'anglaise, ou lançait à haute voix un: « Bonsoir tout le monde! » Je demeurai en arrière, espérant pouvoir prendre rendez-vous avec le Maître pour le lendemain, et je pus, ainsi, échanger encore quelques mots avec lui.

« Eh bien, vous avez vu comment se font, ici, les choses, me dit-il gaiement. J'espère que vous vous ferez quelques amis. »

Je répondis que chacun avait été charmant pour moi.

« Il y en a deux, dans le nombre, avec qui j'aimerais que vous fissiez plus intime connaissance. Voyons - et il semblait réfléchir... demain, jeudi, Viola Brind vient ici à cinq heures et doit m'amener une amie qui voudrait devenir mon élève... Oui, cela ira très bien! Venez à cinq heures ; vous nous trouverez prenant le thé. Lorsque toutes deux seront parties, nous pourrons bavarder ensemble encore un moment.

Nous nous souhaitâmes bonne nuit.

Comme je traversais le hall, j'y rencontrai un Hindou qui avait été, ce soir-là, mon voisin de chaise, et qui rassemblait ses effets.

« Allez-vous du même côté que moi? » demandai-je. «

Dans quelle direction allez-vous? » « Je vais à *B... Street*. »

Il repartit qu'il faisait le même chemin que moi et je suggérai que nous fassions route ensemble. C'était un homme puissamment bâti, avec les traits les plus magnifiquement ciselés que j'eusse jamais vus. Tandis que nous marchions, je me demandais si c'était un être déjà très évolué. Il n'était, certes pas bavard, mais son silence n'avait rien d'inamical.

. « Vivez-vous depuis très longtemps auprès du Maître? » hasardai-je.

« Oui », répliqua-t-il, réprimant un léger sourire, du genre de ceux que provoque la naïveté d'un petit enfant.

« Alors, je suppose que vous êtes extrêmement avancé? »

Cette fois-ci, il sourit franchement. « Toutes choses sont relatives » répondit-il sans se compromettre.

Je ne suis pas de nature inquisitrice ; mais si quelque information relative à mon Maître vient à ma portée, je me jette dessus avec l'avidité d'un gamin affamé s'emparant d'une pomme. Aussi insistai-je: « Est-ce que *tous*, ici, pratiquent le Yoga? »

« Qu'entendez-vous par « Yoga »? »

« Eh bien, certaines attitudes, des exercices respiratoires, la méditation... »

« Non, absolument pas. » Et me regardant avec douceur, il demanda à son tour: « L'éléphant peut-il sucer le miel comme le ferait l'abeille, ou la mangouste porter un cavalier, comme le ferait le cheval? »

Évidemment non! me disais-je, amusé par ses similitudes. « Mais alors, quelles méthodes emploie Moreward Haig? »

« Celles qui sont le mieux adaptées à chacun des disciples, et elles sont aussi nombreuses et variées que les tempéraments et les occupations des disciples eux-mêmes. »

Ce fut tout ce que je pus lui arracher, car nous avions déjà atteint l'endroit où il demeurait. A mon grand regret, je ne le revis jamais. J'appris, par la suite, qu'il s'était embarqué le lendemain même, pour retourner aux Indes.

Mais, ce même soir, je devais rencontrer encore un chéla. Celui-là était assis dans le hall de mon hôtel, lisant des journaux. C'était un musicien, qui voyageait à travers les États-Unis et, de temps à autre, faisait une apparition chez Moreward Haig.

« Nous nous sommes déjà aperçus ce soir, dit-il, avec un aimable signe de tête. Asseyez-vous ici

et causons un peu, avant de nous retirer pour la nuit. »

« Certainement », répondis-je, me rendant compte au premier coup d'œil qu'il se montrerait plus communicatif que mon ami l'Hindou.

« Où avez-vous donc rencontré Moreward Haig? » m'enquis-je sans aucun préambule.

« A Londres, par l'entremise de l'un de mes amis. Et vous-même? » . « A Londres, également. »

« Alors, vous le connaissez depuis longtemps? »

Je fis un signe d'acquiescement. « Qui était donc cet Hindou, d'aspect très frappant? J'ai fait une partie du chemin avec lui. »

« Oh! c'était le Yogi, - il prononça un nom sanscrit, très long - c'est un être admirable! »

« Il émane certainement de lui quelque chose d'admirable ; il m'a semblé très avancé. »

« Il l'est. Mais vous découvrirez, peu à peu, que certains êtres, qui ne vous frappent pas comme particulièrement remarquables, sont les plus évolués de tous. Ce Yogi, soit dit en passant, a été pendant dix années ermite dans la jungle, et n'a pas proféré une seule parole durant trois années, à ce qu'on dit. »

« Et pourtant, c'est Moreward Haig, et non pas un Hindou, qui est son Gourou... Cela paraît étrange! »

« Vous noterez, ici, un grand nombre de ces choses curieuses. Il y a longtemps que j'ai renoncé à résoudre certaines énigmes. Toutefois celle-ci est aisée à expliquer, je pense. Croyez-vous que cette vie-ci est la première incarnation dans laquelle vous ayez rencontré Moreward? »

« Non. »

« Alors, le lien entre le Gourou et le chéla étant le plus fort qui existe en ce monde, il persiste d'une vie à l'autre, n'est-ce pas? » J'acquiesçai.

« Pouvez-vous donc croire que, parce que Moreward est né en Angleterre et son chéla en Inde, cela puisse faire une différence quelconque? »

« Évidemment non, lorsque vous me présentez la chose ainsi. »

« D'ailleurs, poursuivit-il, Moreward Haig a demeuré en Inde durant de longues années. »

« Mais, au nom du ciel, quel âge a-t-il donc! » m'exclamai-je.

« Oh, environ cent ans », répliqua-t-il avec une feinte nonchalance.

Puis, se reprenant: « Non - en fait, il n'y a que deux chélas qui le savent *exactement* ; et ils ne vendront pas la mèche! » Il se mit à chanter un petit air, tandis que ses doigts tambourinaient sur le bras de son fauteuil.

Je lui offris une cigarette.

« Merci, pas pour moi, je ne fume pas! »

« Ah! Cela vous est défendu? »

« Il n'y a pas ici de « défense » ; mais il m'est conseillé de ne pas le faire: cela ne fait qu'aggraver un mal caché et obstiné dont je souffre. »

« Le Maître ne peut-il vous guérir? »

« Vous voulez dire « ne *veut-il* »... Lorsque j'aurai appris à ignorer ce mal et à travailler aussi parfaitement que si je ne l'avais pas, il me soumettra à un certain traitement. Vous savez comment il dit ces choses: « Mon fils, c'est une plus grande victoire d'accomplir du bon travail avec un corps souffrant, que d'arriver à guérir le corps lui-même. »

« Mais Bouddha ne disait-il pas qu'une santé parfaite est nécessaire pour atteindre le salut? »

« Peut-être le disait-il ; et je suppose que, dans notre dernière incarnation, nous aurons une santé

splendide. Je ne sais pas ce qu'il en est de *vous*, ajouta-t-il avec humour, mais *moi*, j'ai, d'ici là, un très long chemin à faire... »

« Et moi donc, bon Dieu! m'exclamai-je. Vous savez que Rama Krishna était un assez grand saint, et, cependant, il est mort d'un cancer. »

« Oui, parce qu'il avait coutume de prendre sur lui le Karma des autres gens. D'ailleurs il n'était pas encore un Maître. » « Comment le savez-vous? »

« Moreward me l'a dit. Il disait qu'il était *près* d'atteindre à l'état d'Adepte. »

« Le Maître attend-il des chélas qu'ils étudient chaque jour des livres philosophiques, comme cela se fait dans les écoles ésotériques? » demandai-je après un silence.

Le musicien éclata de rire. « Nous n'en sommes plus à l'alphabet de l'occultisme! La plupart d'entre nous ont déjà fait tout cela avant de venir ici. Avant de rencontrer Moreward Haig, je lisais de la philosophie trois ou quatre heures par jour, mais parce que cela m'intéressait, ce n'était pas un devoir que je m'imposais! Lorsque vous avez extrait des bouquins toute la connaissance que vous êtes à même d'en retirer, - le Maître apparaît... Moreward pense que les auteurs de tant de livres profonds n'ont, eux-mêmes, assimilé qu'une partie de cette sagesse! D'ailleurs, le genre de règles et de préceptes que renferment ces livres sont mal appropriés à certaines gens, et leur font même du mal. J'ai, par exemple, lu dans l'un d'eux qu'à moins de méditer au moins une demi-heure, quotidiennement, on ne saurait mener une vie réellement spirituelle. Or, en ce qui me touche, je ne dois pas méditer plus de cinq minutes de suite, cette sorte de concentration me demandant trop de force. Le Maître dit que toute la force que je possède doit passer dans mon travail. »

« J'apprends, ce soir, quantité de choses, remarquai-je en toute sincérité ; c'est un heureux hasard que je sois tombé sur vous! »

Mon compagnon rit de nouveau. « La chance, le hasard, ça *n'existe pas!* C'est lui qui m'a prié de me tenir ici, ce soir - étant donné que nous habitons le même hôtel. Il nous est recommandé de causer ensemble, et de discuter ce genre de sujets, tout spécialement lorsqu'un « nouveau » est introduit dans notre cercle. Bien entendu, ajouta-t-il, chacun de nous peut avoir ses secrets personnels - mais si l'un de nous ne sait pas tenir sa langue à cet égard, c'est tant pis pour lui! Le Maître disait, un jour, que nous pouvons souvent apprendre bien davantage en discutant entre nous qu'en l'écoutant lui-même. J'accepte l'idée *cum grano salis*, - vous savez combien il est modeste ; mais je dois dire que j'y ai parfois trouvé quelque vérité. »

« Eh bien, dis-je, j'espère que nous renouvellerons souvent de tels entretiens. »

« Je le souhaite aussi... Je donnerais beaucoup pour n'être pas obligé de partir après-demain, car il s'agit d'une absence de trois mois. Si je le pouvais, je resterais éternellement ici. Mais, comme il le dit, ces tournées concernent son œuvre, et il faut que je me console avec cela. Après tout... » et il s'interrompit avec un geste vague.

Nous demeurâmes encore à causer pendant deux longues heures, et même alors nous aurions continué - si les domestiques de l'hôtel ne nous eussent fréquemment jeté des regards qui, sans doute, nous reprochaient le gaspillage de l'électricité...



### Chapitre 3

#### Miss Brind et Miss Delafield

Lorsque j'arrivai chez mon Maître, le lendemain après-midi, je fus introduit dans un petit cabinet de travail au rez-de-chaussée, où je le trouvai à sa table, devant une pile de lettres dactylographiées, qu'il était évidemment en train de signer. C'était une pièce confortable, presque entièrement tapissée de livres dont la plupart, je le découvris plus tard, traitaient de questions occultes.

« Ponctuel à la minute » remarqua-t-il gaiement, en se levant pour m'accueillir. Eh bien, avez-vous passé votre temps agréablement? Vu beaucoup de choses de Boston? »

Je lui dis que j'avais employé la plus grande partie de ma journée à écrire des lettres en Angleterre pour y annoncer ma bonne arrivée.

« Comment eussiez-vous pu arriver autrement que *bien*, fit-il, avec l'un de ses malicieux clins d'œil. Vous ne supposez pas que *nous* vous aurions demandé de venir jusqu'ici pour vous laisser périr dans un naufrage en cours de route, quoi? »

« Moi, je ne l'eusse pas supposé ; mais ma mère et mes amis ne sont pas censés en savoir autant, n'est-il pas vrai? »

« Peut-être bien que non », concéda-t-il.

Le domestique annonça: « Miss Brind et Miss Delafield. »

Mon Maître leur serra la main, fit les présentations et leur avança des sièges. Je reconnus en Miss Brind l'une des élèves que j'avais vues le soir précédent ; mais Miss Delafield m'était parfaitement inconnue. La première était une blonde petite, mais bien faite, dont le visage, sans être beau, exprimait l'intelligence. La seconde... eh bien, quoiqu'à mon âge on ne s'enflamme plus guère, je n'exagère nullement en disant qu'elle était d'une beauté si frappante, que j'en fus bouleversé.

« Voici donc votre amie », dit Moreward à Miss Brind, tout en regardant Miss Delafield. Puis s'adressant directement à celle-ci: « On me dit que vous vous intéressez à notre travail? »

« Je fais plus que m'y intéresser » dit-elle avec un sourire.

« Puis-je vous demander votre âge? »

« Trente ans » répondit-elle sans hésiter.

« Avez-vous été, où êtes-vous membre de quelque société occultiste, - théosophique, par exemple? »

« Nullement. »

« Avez-vous lu un grand nombre d'ouvrages sur ces sujets? »

« Oui, passablement. » « Quoi, par exemple? »

« Les livres de Swami Vivekananda. Ma mère l'a connu. »

« Ah je vois! Quelqu'un vous a-t-il guidée, de manière ou d'autre? »

« Ma mère et Viola, - je veux dire Miss Brind. »

Moreward la considéra attentivement, pendant quelques minutes. « Quel était votre but, en étudiant ces choses? » demanda-t-il, d'un ton nonchalant.

Miss Denfield eut l'air perplexe. « Mon but?... A la vérité, je ne sais pas très bien... il y a tant de raisons... Cela vous fait envisager la vie tout différemment et c'est si passionnant! Et puis, c'est si utile pour venir en aide aux autres. »

Moreward semblait content et la regardait d'un air approbateur.



« Quand avez vous commencé à étudier ce genre de philosophie? »

« Il y a trois ans. »

« Hum... ce n'est pas un laps de temps bien long, n'est-ce pas! » fit-il avec bonté.

« Non, peut-être est-ce très court... »

« Voyez-vous, cela ne vous permet pas de vous rendre compte s'il ne s'agit pas, chez vous, d'une simple phase. Vous pourriez vous lasser de ces choses. »

Miss Delafield avait l'air assez déconcertée... et ma sympathie vola à elle. « Je crois que c'est assez improbable, dit-elle, mais naturellement, vous êtes meilleur juge que moi. »

« Qu'est-ce qui vous fait penser cela? »

« Je ne suis pas totalement ignorante de ce que sont les Maîtres », dit-elle, en lui adressant un petit sourire d'entente.

Il se mit à rire. « Si j'étais vous, je ne me fierais pas aux apparences! »

« Mais, je ne crois pas que je le fasse. »

« En résumé, vous êtes donc désireuse de trouver un Maître? » fit-il d'un ton homme d'affaires.

« Oui ; mais l'important n'est pas que je veuille un Maître: il faut que lui me veuille... je veux dire, se reprit-elle hâtivement, qu'il me juge digne d'être son élève. »

Le Maître, se penchant, lui tapota la main. « C'est en règle! Miss Brind ne nous a pas laissé ignorer tout à fait qui vous êtes. » -Miss Delafield jeta à son amie un regard reconnaissant - « La question est de savoir si vous pourrez vous habituer à nos manières de faire et de dire. Nous appelons un chat un chat, ici... Si vous étiez par trop pudibonde... »

« Oh, je sais ce que c'est, fit-elle en riant. J'ai trois frères! »

« Très bien, alors. Je vous attendrai à nos études du mercredi soir. Et maintenant, au tour de notre thé! » ajouta-t-il, en pressant un bouton électrique.

Miss Delafield voulut lui exprimer sa gratitude, mais le Maître l'arrêta d'un geste de la main. « J'ai passablement de temps à ma disposition, expliqua-t-il, et je suis heureux d'en consacrer un peu à ceux qui peuvent en avoir besoin. »

Le domestique apporta le thé et le posa devant Miss Brind, qui se mit à faire les honneurs.

« A propos, dit le Maître, notre ami ici présent arrive d'Angleterre et va passer avec nous un certain temps. Si l'une de vous peut le présenter à ses connaissances, je lui en serai reconnaissant. »

Toutes deux répondirent qu'elles seraient charmées de le faire.

« Peut-être cela l'intéresserait-il de connaître quelques universitaires, suggéra Moreward ; Monsieur Broadbent est poète. »

Immédiatement les jeunes filles dressèrent l'oreille: les Américains sont des admirateurs exaltés du talent.

« J'écris des poèmes, dis-je en riant, mais je ne sache pas que cela suffise à constituer un poète! » J'écrivais un livre sur mon ami, et non pas sur moi-même. » Moreward et moi échangeâmes un regard.

« Ne pourrions-nous savoir le titre de ce livre? » questionna Miss Brind.

« Pour l'amour du Ciel, changeons de conversation », fis-je, riant afin de cacher ma confusion (car j'ignorais si le Maître aimerait que ses élèves connussent l'existence de *L'Initié*). « Tant de paroles au sujet de mes pauvres productions sont des plus embarrassantes! »

Heureusement, un coup frappé à la porte marqua l'instant de ma délivrance.

« Entrez! » dit le Maître.

C'était Arkwright, tenant un pli, qu'il remit à Moreward. Tandis que ce dernier, s'excusant, ouvrait la lettre, Arkwright nous serra la main. La lettre devait être fort courte car moins de quelques secondes après, le Maître répondait: « Dites oui ; à onze heures, » avec un geste de la main congédiant le messenger, qui sortit immédiatement.

Miss Brind consulta sa montre et fit un signe à son amie. Toutes deux se levèrent pour partir.

« Voulez-vous venir déjeuner à mon club samedi prochain? » me demanda Miss Brind, pendant que Miss Delafield prenait congé de Moreward Haig.

Je répondis que j'en serais charmé ; elle me donna alors son adresse.

« Et viendrez-vous demain à la maison pour le lunch? » demanda à son tour Miss Delafield. « Ma mère et moi en serions très heureuses. » Je répétai, naturellement, que je serais charmé...

« Ce sera très gentil! Je crois que vous aurez du plaisir à voir ma mère. »

« J'en suis sûr » fis-je en m'inclinant.

Moreward accompagna les deux dames jusqu'à la porte. « Il faut me pardonner, dit-il en souriant, lorsqu'il revint dans la pièce, de vous signaler aux autres comme un vrai parangon de modestie ; mais je lutte, ici, contre un travers national, - un défaut qui est dans leur sang: un manque complet de modestie. Les meilleurs d'entre eux ne sont pas tout à fait exempts de cette faiblesse. »

« Ah, si c'était là la raison... »

« Il existe une subtile connexion entre l'adoration des héros -si générale ici - et la vanité, bien que l'on ne s'en doute guère, à première vue. Quand vous admirez énormément quelqu'un pour ses accomplissements, c'est que vous auriez la tendance à vous admirer tout autant vous-même - si vous parveniez à faire ce qu'il fait! Voulez-vous un cigare? »

« C'est une remarque ingénieuse et très psychologique, dis-je en acceptant le cigare ; je n'y avais jamais pensé. A propos, vous, m'avez réellement mis en difficulté en parlant de ce livre... »

« Comment cela? » et il prit à son tour un cigare.

« Vous désirez, n'est-ce pas, que les gens ne sachent pas qu'il s'agit de vous? »

« Les gens » et « mes élèves » sont quelque chose de différent. La plupart de ces derniers ont appris à être discrets. »

« Mais, que faites-vous des nouveaux élèves? »

« Miss Delafield, par exemple? »

J'acquiesçai de la tête.

« Je puis très bien *voir* en elle... »

« Ah c'est juste! - Je riais de ma propre sottise. - Mais, par saint Georges, elle est merveilleusement belle! »

Moreward leva les sourcils d'un homme averti. « Déjà amoureux, n'est-ce pas? »

« Très proche de l'être. »

« Si, un jour, vous exécutez le programme que j'ai en vue pour vous, j'espère et je pense que votre cœur sera fixé pour toujours. »

« Que voulez-vous dire par là? »

« Que vous connaîtrez alors l'Amour absolu. »

« Quoi... l'amour pour tout le monde? »

« Certainement. »

« Vous pensez qu'il y a une chance pour *moi* d'y parvenir? »

« Si... vous accomplissez mon programme. »

Je ne pus m'empêcher de tressaillir. « Mais vous ne m'avez pas dit de quel programme il s'agit! »

Il hocha la tête, et posa un instant sa main sur la mienne. « Patience, mon fils. »

« J'avais cru que les Maîtres seuls pouvaient connaître cette permanente Conscience de l'Amour? »

« C'est une erreur. On peut même l'avoir durant plusieurs existences, avant d'atteindre au rang de Maître. Disons que vous y parviendrez à 50 ans, dans cette vie-ci ; un peu plus tôt que cela, dans la vie prochaine ; un peu plus tôt encore, dans la vie qui suivra... jusqu'à ce que, finalement, vous l'ayez déjà à votre naissance. Dans *cette vie-là*, vous serez un Maître. - Il n'y a évidemment pas de règle absolue quant au temps que nécessite cette évolution. Pourquoi s'assigner des délais? Faites votre effort maximum, et vous progresserez d'autant plus vite. »

Il se tut un moment, puis reprit: « Ce n'est pas seulement cette Conscience de l'Amour, que j'ai en vue pour vous... il y a encore vos œuvres... »

« Mes œuvres? »

« Vous êtes un beaucoup plus grand poète que vous ne l'imaginez. »

« C'est agréable d'entendre dire cela par *vous*, observai-je, mais le fait est que, ces derniers temps, j'ai été diablement mécontent de mon travail. »

« C'est simplement parce que vous êtes subconsciemment averti que quelque chose de beaucoup plus grand viendra un peu plus tard... *si*, comme je vous l'ai dit, vous remplissez mon programme. »

« Mais il *va de soi*, que j'exécuterai votre programme. »

« Je l'espère et je le pense » répéta-t-il.

On frappa de nouveau à la porte. Moreward, sortant dans le hall, s'entretint un instant avec quelqu'un. « Dans quelques minutes » conclut-il en rentrant dans la pièce.

« Vous avez un autre rendez-vous? » demandai-je.

Il fit signe que oui.

Je me levai. « Quand pourrai-je vous revoir? »

« Demain soir, à 8 heures 30, il y a, ici, une causerie sur les *Mantrams*. Gardez toujours libres vos mercredis et vendredis ; ce sont les deux soirs de cours. Mais attendez... il y aurait demain matin... Je dois me rendre en auto dans une petite ville des environs. Voulez-vous venir avec moi, pour le plaisir de la promenade? »

« Je l'aimerais beaucoup. »

1 Cantiques de l'Inde. (Note de la trad.)

« Bien. Venez me chercher vers onze et demie. A onze heures, j'aurai, ici, deux Orientaux qui viennent me « présenter leurs hommages ». (Il sourit ironiquement.) Comme, après une demi-heure, j'aurai largement assez de leurs hommages, vous entrez tout bonnement dans la chambre ; ce sera la plus charitable façon de leur insinuer l'idée de partir. »

Je ris, puis demandai avec une légère appréhension: « Je suppose que nous pouvons être facilement de retour pour une heure quinze? Je vais, pour le lunch, chez Madame Delafield. »

« Ah oui, c'est d'une haute importance! taquina-t-il. Ne vous tourmentez pas, je vous déposerai à sa porte. A propos, avez-vous quelque chose à lire? Sinon - et d'un geste ample, il désigna la bibliothèque. Servez-vous vous-même! Au revoir. »

Il quitta la pièce d'un pas alerte.

## Chapitre 4

### Les Orientaux et la promenade en auto

En arrivant, le matin suivant, chez Moreward Haig, je le trouvai en conversation avec deux Orientaux, qui me parurent être des Mongols. Des saluts furent échangés entre nous, mais ils ne me tendirent pas la main - et reprirent leur entretien avec le Maître, dans un idiome qui ne me sembla en tout cas pas être l'indoustani. Je n'en saisisais pas un traître mot. Cela m'amena à me demander combien de langues mon Maître pouvait parler... Je savais qu'il s'entretenait facilement en italien, français, allemand et sanscrit, -sans parler de l'anglais ; mais j'ignorais encore que s'ajoutassent à cette liste les langues orientales les plus courantes. Quel que fût l'idiome en question, il était clair qu'il le parlait facilement, car il était, en effet le principal interlocuteur de ce colloque un peu insolite.

Cinq minutes, environ, après mon entrée, les visiteurs s'apprêtèrent à partir, - et, à ce moment-là, se produisit une chose inattendue: tous deux se prosternèrent aux pieds de mon Maître... Je le vis alors, passagèrement, sous un jour tout nouveau: comme il abaissait le regard sur les deux formes prostrées à ses pieds, il me fit, du coin de l'œil, une grimace imperceptible! Ce geste imprévu était si drôle, que j'eus la plus grande peine à ne pas éclater de rire et m'empressai de me moucher pour dissimuler le frémissement de mes lèvres.

« Vous m'avez complètement désarçonné », lui dis-je, quand les inconnus furent partis.

Il leva les sourcils d'un air très surpris.

« Ce petit signe, du coin de l'œil... »

« Oh cela! Et il rit. Voulez-vous fumer? »

J'acceptai un cigare.

« L'auto est à la porte ; nous partirons, si vous le voulez bien, d'ici cinq minutes ; mais avez-vous un pardessus bien chaud? » Je l'assurai que c'était le cas.

La promenade fut délicieusement vivifiante. Moreward se mit lui-même au volant et, dans l'air frais et automnal, nous filâmes à une allure vertigineuse, qui, en Angleterre, eût dangereusement menacé notre permis de conduire. Mais le Maître s'avérait un chauffeur remarquable et lorsque nous eûmes échappé au vacarme des rues affairées, il entretint, en même temps, la conversation la plus aisée.

« Comment vous a plu Miss Brind? »

« Elle paraît très sympathique » fis-je sans grand enthousiasme. « C'est une âme hautement évoluée, m'assura-t-il ; j'aimerais que vous la cultiviez. »

« Certainement, si tel est votre désir. »

« Vous pourriez être, l'un pour l'autre, d'une très grande aide. »

« Il est plus que probable *qu'elle* pourrait m'aider, moi, puisque, sans doute, elle est bien plus avancée! »

« C'est là une question que je suis mieux à même de juger que vous. »

Je me tus, reconnaissant pour ce qui me semblait être une marque d'approbation.

« A parler franchement, avouai-je après un silence, j'ai trouvé son amie si étonnamment belle, qu'elle reléguait Miss Brind un peu dans l'ombre... »

Il sourit énigmatiquement.

« Vous ne la trouvez pas belle? - Voyez-vous, je dépends un peu moins, pour l'appréciation de la beauté, de ce que voient la majorité des gens: visage, tournure, etc.. Lorsqu'on est à même de

discerner, à côté du corps physique, les corps plus subtils, ce dernier perd beaucoup de son importance. »

Nous tournâmes si rapidement le coin de la rue, qu'il lui fallut freiner brusquement pour éviter un camion... Je ne pus, en cet instant, m'empêcher de m'étonner en moi-même de ce que les Maîtres ne fissent pas usage en *toute* occasion de leur *voyance*. S'il peut voir l'avenir, me disais-je, il doit savoir ce qui vient derrière ce tournant... Je lui confiai enfin ce qui occupait mon esprit.

« Vous oubliez, fut la réponse, que ce que l'on nomme des « accidents », dans lesquels des personnes sont tuées ou blessées, ne sont, en général, que des manifestations de leur Karma ; vous oubliez aussi que ceux qui ont reçu l'Initiation et qui sont devenus des Maîtres, n'ont plus le moindre Karma à liquider - donc plus d'accidents à redouter! Pourquoi donc userais-je de ma *voyance* dans les cas où elle ne m'est pas nécessaire? Si l'on peut traverser l'eau sur un pont, pourquoi marcherait-on sur les eaux, comme saint Pierre? »

« Ne vous arrive-t-il donc jamais de rester court? » fis-je, me rendant compte qu'il avait réponse à toute chose.

« *Jamais* est un peu excessif ; mais il existe une réponse à la plupart des questions, bien qu'il ne soit pas toujours indiqué de la donner. On enseigne parfois plus de choses aux gens en taisant la vérité qu'en la leur disant. Si vous dites à un orgueilleux que le *divin* est chez lui en puissance, c'est la vérité, mais elle risque bien de redoubler son orgueil: vous ne lui enseignerez pas la modestie par ce chemin-là! Même avec mes chélas je dois me montrer très prudent, jusqu'à ce qu'ils aient atteint un degré d'évolution avancée. C'est aussi pourquoi vous m'entendrez rarement parler, au milieu de vous, du corps astral et du plan astral. L'équilibre, le simple et bon sens, voilà ce que je cherche à affermir chez mes élèves avant de les encourager à jeter un regard dans les régions de l'Invisible. La première chose à acquérir est une connaissance foncière de la philosophie, - sans quoi nous aurons à lutter contre l'hystérie, une imagination de mauvais aloi et tous les autres maux que nous connaissons si bien. Je sais des femmes qui apparaissent chaque matin, au déjeuner, avec le récit d'une vision miraculeuse qu'elles ont eue au cours de la nuit: un Maître leur est apparu pour leur donner des enseignements. Et quand on les questionne sur ces « enseignements », il se trouve que ce ne sont que sottises ou plates banalités morales. Il est heureux que nous autres, Gourous, possédions le sens de l'humour! »

L'auto s'arrêta devant une vaste maison, entourée d'un jardin qui surplombait le fleuve.

« Nous voilà. Je ne serai pas absent plus d'un quart d'heure, attendez-moi ici. »

Le voyant disparaître dans la maison, je me demandai qui pouvait bien y vivre. Serait-ce l'un de ses élèves? Si oui, pourquoi Moreward devait-il aller chez lui, au lieu que ce fût lui que se déplaçât? Je résolus de l'interroger à ce sujet. Il me répondrait s'il le jugeait bon, sinon...

Puis, tout à coup, mes pensées se dirigèrent sur ce qui m'attendait, - le lunch chez Miss Delafield... Quel joli nom, euphonique, elle avait! Son prénom était-il d'aussi harmonieuse consonance? M'attirerait-elle, dans cette seconde entrevue, autant que dans la première? Mais avait-ce été une *première* entrevue? J'avais l'impression de l'avoir déjà connue dans une vie antérieure. Le secret de ma si prompte sympathie pour elle ne pouvait pas se trouver dans sa seule beauté ; j'avais connu tant de femmes très belles, et cependant aucune d'elles n'avait sérieusement touché mon cœur. Si je devenais passionnément amoureux d'elle, qu'en penserait Moreward? Je ne doutais pas un instant de sa largeur d'esprit et de sa compréhension ; mais ne serait-ce pas « tricher au jeu » que de m'engager dans une affaire d'amour avec l'une de ses élèves - et cela à mon âge! Il pourrait l'admettre de la part d'un jeune homme, mais de la part d'un homme approchant la cinquantaine!... Quant au mariage, j'en avais toujours détesté l'idée ; et d'ailleurs, je l'envisageais comme un obstacle à l'avancement spirituel, ayant lu dans un ouvrage théosophique que les occultistes ne devraient pas se marier. Enfin, j'étais trop âgé pour n'avoir pas appris que l'amour dure bien rarement ; je n'avais nulle illusion dans ce domaine. Et puis, pour moi, comptait aussi ce que je croyais être les intentions de mon Maître à mon endroit. Je ne pouvais imaginer qu'il eût le moindre désir de me voir convoler, car il n'avait jamais fait la moindre allusion à cette possibilité. S'il avait nourri ce projet, il m'en eût sûrement déjà parlé en Angleterre,

en un temps où j'étais encore jeune. Il y avait eu, par exemple, Gertrude Wilton. Dans l'épisode qui la concernait, il était intervenu en faveur de notre amitié réciproque en pacifiant un père égoïste et tyrannique, et, de cette façon-là, avait aplani mon chemin. Mais quant à unir mon sort à celui de Gertrude... il avait admis comme une chose toute naturelle que je n'en témoignasse pas l'envie.

Toutes ces réflexions se pourchassaient dans mon esprit, tandis qu'appuyé sur le parapet, je contemplais nonchalamment le fleuve, l'oreille bercée par le doux clapotis de l'eau contre les rives. J'étais si absorbé que je n'entendis pas Moreward Haig sortir de la maison, et que sa voix, m'informant qu'il était prêt à partir, me fit sursauter.

« Voilà ce que c'est que de jouer avec le feu lorsqu'on n'a pas de pompier sous la main » observa-t-il, en remontant dans l'auto.

Je le regardai d'un œil interrogateur.

« Il s'agit d'un individu qui s'est mis lui-même en transe, et si profondément, qu'il a fallu que j'aie l'en sortir... L'un de mes chélas m'a demandé d'intervenir, car les docteurs étaient au bout de leur latin... Deux jours, encore, et leurs traitements auraient envoyé cet homme *ad patres*. Mais, je vous en prie, tenez votre langue: les gens de cette maison croient que je suis simplement un spécialiste du cœur. Je suppose qu'ils vont m'écrire pour me demander le prix de ma visite », fit-il en riant.

« Mais, savent-ils votre adresse? »

« Ils tâcheront de l'obtenir par mon chéla. »

« Et que ferez-vous, s'ils vous envoient de l'argent? »

« Je le donnerai à des œuvres pies. »

« Vous avez réellement « attrapé » certains traits des Américains! » m'écriai-je.

« *Attrapé* - non, mais adopté. *A Rome vis comme à Rome*, dit un proverbe assez rebattu. On gagne bien plus facilement le cœur des gens en adoptant leurs coutumes. J'ai entendu dire, par exemple, que notre façon de parler l'anglais est jugée assez affectée par les Américains. Elle est un peu *supérieure* à la leur, en fait. Mais ici, elle n'est pas en place: tout ce qui peut ressembler à « prendre de grands airs » doit être banni, dans ma situation assez particulière. »

« Vous feriez un splendide acteur! » dis-je, - et cet enthousiasme le fit rire. - « Si vous n'aviez pas le même physique et la même voix qu'autrefois, j'aurais peine à croire qu'il s'agisse de la même personne! Sans compter vos « américanismes » - car vous ne semblez plus parler le même langage! »

« Il faut aller avec son temps. Si j'usais du langage qui était coutumier au temps de ma jeunesse, j'aurais l'air empesé et solennel... Car je ne suis pas tout à fait aussi jeune que j'en ai l'air, vous savez! »

Une fois de plus, je me demandai quel pouvait bien être son âge... mais je réprimai ma grande envie de le questionner.

« Qu'important, après tout, les choses extérieures? poursuivit-il. Elles se transforment à chaque instant de notre vie ; et, cependant, certaines personnes ont si grand'peur du changement! »

« C'est curieux, observai-je plutôt mal à propos, quelqu'un m'avait dit, une fois, que tous les Adeptes étaient à peu près pareils. »

« Dans leur conscience profonde, oui, mais non dans le domaine extérieur. Chaque Adepte a ses petites caractéristiques et ses manies propres, aussi bien que les traits de sa race et de sa nationalité. Voyez, par exemple, certains de ces Swamis hindous qui ont encore un assez long chemin à faire avant de devenir des Adeptes: ils ont extérieurement le splendide calme de la tortue ; ils peuvent demeurer de longues heures immobiles. Mais ce calme impressionnant est inhérent à leur race, et non à leur individu. C'est un exemple d'indolence orientale, mais non pas forcément un signe de concentration d'esprit. N'ai-je pas connu un Adepte qui, lorsqu'il ne faisait



pas sautiller sa chaîne de montre, balançait ses jambes sur les bras de son fauteuil et se comportait à peu près comme un écolier?... Et pourquoi pas, d'ailleurs? Il n'y a que les gens vaniteux pour penser sans cesse à leur dignité - à moins qu'il ne s'agisse, comme c'est le cas chez l'Arabe, d'une caractéristique de la race. -Une femme me disait, un jour, parlant précisément de ce Maître remuant: « Je suis sûre qu'il n'est pas un Adepte: aucun Adepte ne se laisserait aller à de pareils manques de tenue! » - « Non, lui dis-je... à moins qu'il ne se trouve en la compagnie de gens qu'obsède la préoccupation du bon goût, et que l'on ne saurait guérir que par une méthode de vaccination. »

Je me mis à rire - puis nous retombâmes dans le silence, car nous atteignions l'entrée de la ville, où le trafic rendait la conversation malaisée. Mais, lorsque nous stoppâmes devant la porte des Delafield, mon Maître dit, avec un de ses singuliers sourires: « Ces petits émois amoureux sont parfois utiles aux poètes, - ils aident à l'inspiration. »

Je l'aurais volontiers embrassé! Par cette unique phrase, il venait de me mettre l'esprit à l'aise.

## Chapitre 5

### Miss Delafield et Miss Brind

Si ce livre vous contait ma propre histoire, je ne mettrais aucune fausse honte à relater tous les détails de ce déjeuner chez les Delafield. Mais mon objectif étant d'évoquer la philosophie et la personnalité de mon Maître, dans ce qu'il appelait lui-même avec humour « son édition américaine », je dois laisser de côté ce qui s'écarte de mon sujet. Autorisé par lui à reproduire, dans cet ouvrage, quelques-uns de ses discours, je dois forcément économiser la place et - métaphoriquement, du moins - user du crayon bleu pour retrancher tout ce qui n'est pas directement en rapport avec lui.

Il suffira de vous dire que l'impression faite sur moi la veille par Claire Delafield ne fit que s'affirmer davantage lorsque je la connus mieux. A côté d'une extraordinaire beauté, elle possédait une vive intelligence et une largeur de point de vue qui me fit immédiatement sentir qu'en dépit de notre différence d'âge, je pourrais avoir, pour elle, d'autres sentiments que ceux d'une romanesque admiration. Elle possédait - du moins je me plaisais à l'imaginer - tout ce qu'on peut attendre d'une compagne véritable. Nous parlions surtout de la philosophie du Yoga, et il était évident pour moi qu'elle l'avait non seulement sérieusement étudiée, mais était encore parvenue à se créer des vues autonomes sur ce sujet et sur deux ou trois autres, dont nous discutâmes. Son amour de la poésie était sincère - et elle acheva de gagner mon cœur en citant spontanément les morceaux que *moi-même* je regardais comme ce qu'il y a de mieux dans mon œuvre. - En somme, il existait entre nous deux un évident lien de sympathie, et mon intuition, ainsi que certains signes extérieurs (insignifiants pour un spectateur, mais importants pour moi) m'avertissaient que de son côté, elle en était pleinement consciente. Le fait qu'entré pour la première fois de ma vie chez les Delafield à une heure un quart, je n'en ressortis qu'à six heures et demie du soir, ne pouvait pas non plus être regardé comme dénué de signification, d'autant moins que je n'appartiens nullement à cette catégorie de « raseurs » qui semblent ne jamais se douter qu'il serait grand temps de se retirer.

J'avais fait plusieurs essais de départ - mais pour m'entendre répondre chaque fois: « Pourquoi au monde devriez-vous vous en aller? Ce serait si gentil à vous de rester encore! » Et chaque fois, je ne cédaï que trop volontiers à de si agréables instances. Au reste, Mrs. Delafield m'avait fourni elle-même une excuse plausible pour m'attarder; en effet, presque immédiatement après le déjeuner, elle m'avait exprimé ses regrets d'être « obligée d'assister à l'un de ces assommants comités »; elle espérait que je ne songerais pas à partir avant qu'elle ne fût de retour. Par bonheur pour moi, elle ne revint qu'à cinq heures, et, dans cet intervalle, je jouis d'un tête-à-tête ininterrompu avec sa fille. Lorsque enfin je me levai décidément pour partir, on me pria de regarder le N... de *Hudson Street* comme une maison qui m'était ouverte, de venir voir ces deux dames (car il n'y avait pas de Monsieur Delafield) aussi souvent que cela me dirait - et le plus souvent serait le mieux! Et puis, si cela pouvait me faire plaisir que Claire me montrât un peu le pays en auto, celle-ci le ferait le plus volontiers du monde. Ces dames étaient prêtes à faire pour moi, étranger isolé dans cette grande ville, toutes démarches utiles et nécessaires... je n'avais qu'à dire... etc.. etc.

Aussi, tout en rentrant à pied à mon hôtel, avais-je l'agréable impression de me trouver, comme on dit, « sous une bonne étoile ». Non seulement j'avais reçu la plus chaleureuse des hospitalités et avais toutes perspectives de la voir durer, mais encore elle m'était offerte par une femme qui avait déjà éveillé en moi les sentiments les plus vifs. En un mot, Claire Delafield, que je n'avais encore connue qu'une seule journée - du moins dans cette vie présente - avait déjà envahi ma conscience, et j'en éprouvais une exaltation qui, comme le Maître me l'avait donné à entendre, me pousserait bientôt, peut-être, à m'exprimer de nouveau en vers...

La stérilité créatrice me mettait dans un état intérieur que seuls des écrivains peuvent ressentir: être improductif, c'est n'être qu'à demi vivant; et, pour cette raison, je fais mienne de grand cœur cette parole, dont j'ai d'ailleurs oublié l'auteur: « Il n'y a dans l'existence que deux choses vitales - l'une le travail et l'autre l'amour. » Et si nous pouvons avoir tous les deux à la fois, nous possédons

la suprême joie.

Ce soir-là, j'assistai à la causerie sur les Mantrams, et le lendemain, j'allai déjeuner avec Miss Brind à son club, comme nous l'avions convenu.

Bien qu'elle ne m'attirât pas, et ne m'eût pas attiré davantage si mes sentiments n'avaient pas été engagés ailleurs, je me rendis compte immédiatement que nous pouvions devenir de très bons amis. Elle était vive et spirituelle, intelligente et lettrée. Je découvris aussi qu'elle possédait des dons psychiques remarquables, et qu'elle écrivait des ouvrages mystiques. Bien que je n'eusse guère pris garde à elle, à notre première rencontre, je me souvenais avoir eu l'impression qu'elle n'était pas américaine, et c'était exact. Née à Londres, elle y avait presque toujours vécu et y retournerait après quelques mois de séjour à Boston. Elle était venue aux États-Unis sur la suggestion du Maître ; à ce sujet elle me conta au cours de notre déjeuner, une histoire assez romanesque.

Depuis sa petite enfance (elle avait 33 ans), elle possédait le don de *clairvoyance* et avait vu, ainsi, Moreward Haig qui apparaissait assez souvent à son chevet. Ses parents, à qui elle en parla, se moquèrent d'elle et la crurent même un peu toquée ; mais les essais faits pour la convaincre que ses visions étaient purement imaginaires restèrent sans effet sur elle. Elle avait vu ce qu'elle avait vu, et leur ignorance ne pouvait annuler sa connaissance. Ce n'était pas uniquement le Maître, qu'elle apercevait ; d'autres êtres la visitaient : des désincarnés, des visages qu'elle croyait être ceux des anges, et, lorsqu'on l'emmenait à la campagne, des fées, des élémentaux et d'autres esprits de la nature. Cette clairvoyance lui semblait d'ailleurs si naturelle, qu'elle se persuadait difficilement que les autres n'eussent pas la même faculté. Le rire sceptique de ses parents était pour elle une grande douleur et eût continué à l'être, si le Maître, étant apparu un jour devant elle, ne lui eût conseillé de n'y faire aucune espèce d'attention. Dès ce moment-là, elle ne parla plus à ses parents de ce qu'elle voyait, en sorte que ces derniers finirent par croire qu'elle était devenue trop grande « pour toutes ces folies », ainsi qu'ils s'exprimaient.

Néanmoins, dans sa dix-huitième année, elle découvrit à sa vive surprise que son père avait pris soudainement un immense intérêt pour le spiritisme. L'un de ses amis l'avait initié à ces questions et, d'un sceptique plein de sarcasmes, il était devenu un croyant enthousiaste. Cette transformation induisit sa fille à se confier de nouveau à lui, et à lui révéler qu'elle possédait toujours ces mêmes facultés qu'il avait durant de si longues années, tournées en ridicule. Il en fut si impressionné qu'il se mit à voir en elle un être extraordinaire et merveilleux. Il s'établit, dès lors, entre eux un lien d'amitié très profonde, et il se montra prêt à lui faciliter toutes les démarches nécessaires au progrès de son évolution. C'est ici que se place un incident vraiment romanesque. - « Un soir, conta-t-elle, mon père m'emmena à une petite réunion d'amis spirites, chez un certain Mr. Bartholomew. Il y avait là une vingtaine de personnes, venues pour voir un personnage qui avait ce qu'on nomme, je crois, la « vue des Rayons X », Il pouvait dire combien vous aviez d'argent en poche - même si vous l'ignoriez vous-même, et beaucoup d'autres choses de ce genre. »

« Je crois que je connais ce personnage, dis-je. Je l'ai rencontré, il y a quelques années », et j'articulai son nom.

« C'est cela! Je causais avec un petit groupe dans un coin de la salle lorsque, soudainement, j'eus la sensation qu'un être possédant une magnifique *aura* venait d'entrer dans la pièce. - De tous temps, j'ai pu voir les auras, dit-elle entre parenthèses. Un moment plus tard, je vis, debout au milieu du salon et s'entretenant avec Mr. Bartholomew, vous devinez qui? - Moreward Haig! Jamais de ma vie je n'ai éprouvé pareille émotion... Enfin il était là, en chair et en os, cet être qui m'était apparu depuis ma toute petite enfance! »

« Et alors? demandai-je ardemment, vint-il à vous pour vous parler? »

« Non... il eut une longue conversation avec le *voyant* des Rayons X. »

« Et vous, que faisiez-vous? »

« Je demeurai là où j'étais, fit-elle en riant, - bien trop timide pour essayer de me faire présenter à

lui. »

« Mais vous l'avez sûrement rencontré?... »

« Oh oui! Un moment plus tard, Mrs. Bartholomew me fit signe de venir, nous présenta l'un à l'autre, et lui déclara que j'étais une jeune personne extrêmement *psychique*. »

« Dit-il quelque chose, en vous apercevant? »

« Il me regarda - et sourit (vous connaissez ce sourire bien à lui) ; mais il ne fit pas la moindre allusion au fait de m'avoir déjà vue. »

« Continuez... suppliai-je, ceci est follement intéressant ; il doit bien avoir dit *quelque chose*?... »

« Oui ; mais ce ne fut pas à moi qu'il le dit ; il s'adressa à toutes deux... à Mrs. Bartholomew et à moi, je veux dire. »

« Vous savez, observai-je subitement, que vous me rappelez Madame Blavatsky. »

Elle demeura interdite. - « J'espère que vous ne l'entendez pas au physique, fit-elle, riant à demi, personne ne pourrait me juger très obèse. »

« Non, non, je ne pense pas à cela, Mais n'était-elle pas habituée, également, à connaître son Maître par la seule vision, psychique, jusqu'à ce qu'un beau jour elle le rencontrât en chair et en os?... »

« Je crains de ne pas savoir grand'chose au sujet de Madame Blavatsky. »

« Oh, cela n'a pas d'importance, dis-je, mais je tiens à en savoir plus long sur vous-même et Moreward Haig. Qu'arriva-t-il ensuite? »

« Mrs. Bartholomew l'emmena, pour le présenter, je crois, à quelqu'un d'autre. Au bout d'un moment, je me dirigeai vers l'antichambre et me mis à feuilleter les livres qui s'y trouvaient. Il y avait là quantité d'ouvrages occultistes - et j'y étais seule et tranquille. »

Un moment plus tard, poursuivit Viola, le Maître l'avait rejointe, et il lui prit les mains en disant: « Eh bien, mon enfant, nous nous rencontrons enfin! » - Ensuite, il la raccompagna à pied jusqu'à la porte de sa maison, lui expliquant toutes sortes de choses relatives à son évolution. Ce fut, disait Viola, la plus grande expérience de sa vie, que cette promenade à travers *Kensington Gardens*, où ils se reposèrent un moment sous un arbre, en face du *Round Pound*, tandis qu'il exprimait d' « impérissables choses ».

A partir de ce jour-là, elle l'avait vu fréquemment ; il avait même entretenu des rapports amicaux avec le père de Viola, dans le but de faciliter les choses, et bien que ce dernier ne devînt jamais réellement son élève.

« Trouviez-vous, alors, le Maître très différent d'aujourd'hui? » questionnai-je, lorsqu'elle eut achevé son récit.

« Sur certains points, seulement. Avez-vous remarqué combien il se montre différent, quand vous le voyez seul, de ce qu'il est quand nous sommes tous ensemble? » Il dissimule, en quelque sorte, cet amour extraordinaire qui l'anime, lorsqu'il se trouve devant ses élèves en masse. Mais tous remarquent que dès qu'on est seul avec lui, cette sorte de masque tombe. Et si l'un d'eux est dans la détresse, sa compassion est quelque chose d'inexprimable, - je l'ai vu ainsi, donc je sais... » Après une pause: « Et comme cet homme sait *travailler!* Imaginez-vous qu'il ne dort que quatre heures par nuit, et souvent moins! »

« Je l'ignorais ; mais rien ne me surprend, venant de *lui*. »

« Chose étrange ; il n'a jamais l'air fatigué. Je l'ai vu jouer une partie d'échecs de trois heures avec Mr. Galais, après l'une de ses conférences du vendredi soir. »

« Lequel est Monsieur Galais? »

« Ce petit homme, assez âgé, et un peu chauve. »

« Ah, je vois. Dites-moi, j'ignorais complètement que Moreward jouât aux échecs. Je suppose qu'il est extrêmement fort? »

Elle me regarda d'un air sagace: « Cela dépend avec qui il joue... »

J'eus l'air très surpris.

« Il a une petite manière bien à lui, expliqua-t-elle, de s'arranger à gagner, ou au contraire à perdre - suivant le caractère de la personne avec qui il joue. »

Nous avons terminé notre lunch, et passâmes au fumoir. Elle alluma pour elle une cigarette et sonna pour demander des cigares.

« A propos, demandai-je, une fois confortablement installé dans un fauteuil, vos facultés psychiques... » « Oui, et bien? »

« Je n'aurais pas cru que Moreward Haig encourageât ce genre de manifestations? »

« C'est exact d'une façon générale: mais, malgré tout, certains d'entre nous possèdent naturellement ces facultés ; seulement nous avons soin de ne pas aller le crier sur les toits. »

« Vous voulez dire qu'il vous prie de ne pas le faire? »

« Oh non, pas cela! Mais je sais qu'il préfère que nous nous en abstenions. Il faut avoir grand soin, dit-il, de ne pas être gouverné par la vanité. » Elle se tut un instant, puis ajouta: « Peut-être demanderez-vous pourquoi je vous dis tout cela, à vous? »

« Oui, c'est vrai... »

« Il me l'a suggéré, lui-même. »

« C'est fort gentil à lui, remarquai-je, tout en me demandant, à part moi, ce qui avait bien pu l'y induire. Tout ce que vous m'avez raconté m'a intensément intéressé. Mais, par moments, vous savez, cela me donne bien envie de retrouver moi-même ces facultés psychiques. »

« Cela ne nous rend, après tout, pas plus heureux, fit-elle avec un haussement d'épaules. C'est le côté *sentimental* de la philosophie du Yoga, qui apporte le bonheur véritable. »

« Oui, ce merveilleux Sentiment de la Félicité, dont parle le Maître... Comme j'aimerais l'avoir! De façon *permanente*, je veux dire, car on a de brefs aperçus de ce qu'il peut être. »

« Oui, si l'on était sûr de cela » fit-elle, comme un écho mélancolique.

Nous changeâmes alors de sujet, et elle me dit qu'à la suggestion du Maître, je serais présenté à un certain nombre de gens de Boston ; elle et Miss Delafield s'étaient concertées et cette dernière avait proposé de donner en mon honneur un grand thé chez sa mère. Vendredi prochain me conviendrait-il? Je répondis naturellement que oui, n'ayant nulle espèce d'engagement. *Elle*, c'est-à-dire Claire Delafield, avait aussi pensé que je préférerais peut-être vivre dans un Club, plutôt que d'habiter l'hôtel coûteux où je me trouvais ; si c'était bien le cas, elle me recommanderait au *Club des Arts*.

« En vérité, dis-je, c'est trop de bonté de votre part à toutes deux, de vous occuper de mon bien-être quotidien, et je préférerais beaucoup un Club. Ces hôtels américains sont ruineux, au taux actuel du change. »

Je pris alors congé de Miss Brind.

Elle m'avait intéressé, et bien davantage que je ne l'eusse attendu. Il faut dire que les gens possédant des pouvoirs psychiques sont, à mes yeux, toujours intéressants. Mais, à part cela, je découvrais dans ce caractère quelque chose de très sympathique. En dépit de ses nombreux dons, il n'y avait en elle pas trace de vanité ni de préoccupation égocentrique. Elle m'avait conté ses expériences avec une parfaite simplicité de manières, que j'admirais. Je ne doutais pas qu'elle ne fût une âme hautement évoluée et m'en serais aperçu même si Moreward ne l'avait mentionné. Mais que *moi*, je pusse, ainsi qu'il l'avait dit, l'aider elle, me semblait des plus improbables. De quelle façon, et dans quel domaine? Aucune de mes nombreuses conjectures ne m'amenait à une

solution quelconque. Je sentais qu'elle m'intéressait beaucoup plus que je ne l'intéressais moi-même. Je n'avais pas articulé un seul mot qui ne fût banal pendant tout le temps que nous avons passé ensemble: j'avais joué le rôle du bon *écouteur*, - et c'était tout.

Il me vint subitement une idée: elle écrivait des livres du genre mystique ; aurais-je peut-être à l'aider sur le terrain littéraire? L'aider à revêtir ses idées d'une forme plus poétique, ou quelque chose dans ce genre-là... C'était très plausible ; j'en parlerais à Moreward Haig la prochaine fois que je le verrais.



## Chapitre 6

### Progrès

De retour à mon hôtel, j'y trouvai un message téléphonique des Delafield, qui me priaient de venir dîner chez elles le soir même. On m'informait que le dîner était à huit heures, en me demandant de venir plus tôt si possible. Miss Delafield serait chez elle dès six heures et demie. Bien que j'eusse aimé savourer chacun des instants qu'elle me donnait, je recourus à un compromis - et n'apparus dans son salon qu'un peu après sept heures. Nous eûmes, ainsi, une bonne heure de tête-à-tête, et je me sentis de plus en plus ensorcelé par son extraordinaire séduction.

Avant de rencontrer Claire Delafield, je n'avais, pour ainsi dire, rien vu des femmes américaines ; aussi ne pouvais-je dire si la franchise de sa nature lui était particulière, ou se trouvait être une caractéristique nationale. Certainement, peu de jeunes Anglaises se seraient permis, connaissant un homme depuis si peu de temps, de lui exprimer aussi ouvertement leurs sentiments à son égard. Cependant, elle ne donnait nullement l'impression d'être une « flirteuse », mais tout simplement un cœur généreux de ses affections, de ses admirations et de ses enthousiasmes.

« Du moment où je vous ai aperçu, disait-elle (pour donner un exemple de sa candeur) j'ai su que nous nous étions déjà rencontrés et avons été déjà d'intimes amis! »

. « Vous avez réellement senti cela? dis-je, m'enhardissant à prendre sa main, qu'elle ne retira pas. Moi je l'ai senti également! »

« Oh! *c'est parfaitement délicieux*, s'exclama-t-elle, usant d'une formule qui lui était évidemment habituelle. Mais - j'y pense tout à coup, - je l'ai ressenti même avant de vous rencontrer... »

Je la regardai, surpris.

« Quand je lisais vos poèmes, expliqua-t-elle. Déjà alors, j'aspirais à vous voir... *de nouveau*. »

« Et voilà! Nous nous sommes rencontrés, dis-je, en la regardant tendrement. J'espère que nous allons nous voir énormément. »

« J'en suis certaine », fit-elle avec chaleur.

Retombés un instant dans le silence, nous fixions tous deux rêveusement le feu. Mais avant que Mrs. Delafield fût rentrée, nous avons déjà fait un pas vers la réalisation de notre espoir, en décidant d'entreprendre ensemble, le lendemain, une longue randonnée en automobile et de déjeuner à la campagne.

Le lendemain se trouva être le plus beau dimanche du monde, et Claire vint me chercher dès onze heures du matin. Nous restâmes absents jusqu'au soir, et même alors, elle ne me permit pas de rentrer à mon hôtel et me retint pour le « souper ».

Toute la journée, je dominaï avec peine mon désir de lui avouer l'ardeur de mes sentiments ; mais, avant de m'y risquer, je sentais qu'il était indispensable de découvrir, le plus diplomatiquement possible, quelles étaient ses idées sur le mariage. A supposer qu'elle ne fût pas sans espoir de ce côté-là, que ferais-je donc? -J'étais de vingt ans son aîné, il est vrai, mais, malgré mes cinquante ans, je n'avais pas l'air d'en avoir plus de quarante. Cela étant, j'inclinai à croire que, si elle avait des intentions matrimoniales, la différence d'âge ne lui semblerait pas nécessairement un obstacle. Bien que le sujet fût délicat à aborder, j'y parvins finalement -et fis la découverte encourageante qu'elle était aussi rebelle que moi à l'idée du mariage. Premièrement, elle et sa maman comme elle disait, étaient tout l'une pour l'autre, et elle sentait que la quitter pour se marier serait extrêmement égoïste ; secondement, aucun de ses trois frères, m'apprit-elle, n'était heureux en mariage. Aussi avait-elle de bonnes raisons pour ne pas regarder le lien conjugal comme quelque chose d'enviable.

Après ces aveux sans fard la situation était nette et je savais à quoi m'en tenir. Néanmoins je me maîtrisai et différâi encore le moment où je lui dirais ce que je ressentais pour elle. Non pas que je

crusse qu'elle l'ignorât entièrement, - je lui en avais déjà donné des signes évidents - mais une hâte exagérée à mener les choses à leur point culminant aurait eu, me semblait-il, quelque chose d' « inartistique ». C'était assez, déjà, que nous eussions si rapidement marché vers ce qui promettait d'être un roman très absorbant et « inspirateur », un roman qui, en outre (mais je ne le saisis que plus tard), avait une signification grandement occulte. C'est en vérité la raison pour laquelle je le mentionne dans ce livre: il a, en effet, un rapport direct avec celui qui était devenu notre Maître à tous deux.

Le thé que Claire et sa mère donnèrent en mon honneur se trouva être l'une de ces fastidieuses cérémonies américaines, où l'on échange des *shake-hands* avec un grand nombre de gens -sans que rien d'autre ne se passe... rien, du moins, qui soit en proportion avec l'énorme dépense faite, si j'ose m'exprimer ainsi. Il pouvait y avoir là une cinquantaine de personnes, parmi lesquelles plusieurs professeurs d'université, et, néanmoins, à la fin de cette journée, je n'avais nul espoir de me faire, parmi tant de gens, un seul ami. Mais, ainsi que je le reconnus plus tard, j'avais été trop pessimiste, car je fus invité, par la suite, à bon nombre de dîners auxquels Claire était également priée.

Depuis le vendredi précédent, le jour où je l'avais accompagnée en auto, je ne savais plus rien de mon Maître. Il était parti le lendemain pour New-York, mais devait être de retour pour la causerie du mercredi. Pourtant, quand nous arrivâmes chez lui, ce soir-là, l'un des chélas nous annonça qu'un message téléphonique venait de l'informer que le Maître aurait du retard. Il nous fallut donc nous distraire pendant trois quarts d'heure par nos propres moyens, c'est-à-dire par la conversation générale. Claire, maintenant enrôlée parmi les élèves, étant venue assister à sa première conférence, le temps ne me parut nullement trop long... Mon seul regret était que la conséquence de ce retard serait, sans doute, une causerie très abrégée.

Lorsque Moreward arriva enfin, il s'excusa de nous avoir imposé cette longue attente. Puis, gagnant le pupitre, il entama le discours que j'ai intitulé:

#### LA PHILOSOPHIE DE L'HUMOUR

« Dans l'un des ouvrages traitant du Yoga, il est fait mention des « sept austérités » - et l'une de ces austérités est la *gaieté*. Il peut sembler étrange, aux yeux des non-initiés, qu'une chose telle que la gaieté soit assimilée à l'austérité. Aussi je pense que nous aurions profit à examiner, ce soir, cette question d'un peu plus près. »

Il est incontestable qu'une gaieté inaltérable a quelque chose à voir avec la volonté, c'est-à-dire que l'on peut *créer* en soi la gaieté, si l'on veut bien y vouer l'effort nécessaire. Je remarque que de nombreux étudiants de l'occultisme, bien loin de tendre à ce but, s'évertuent à obtenir le résultat contraire et - pour des raisons connues d'eux seuls - offrent au monde de perpétuelles longues mines et portant des vêtements rappelant distinctement « le sac et la cendre ». Ces braves gens, égarés par quelque illusion piétiste, s'imaginent peut-être qu'être mal fagoté les rapproche de la spiritualité, alors que pareille modestie n'est que vanité déguisée. Il est évident que de telles gens se prennent beaucoup trop au sérieux se figurant que, parce qu'ils se trouvent savoir quelque chose du Karma, des Maîtres, de la Réincarnation et de l'Immortalité, leur devoir est de faire comprendre aux pauvres êtres d'essence ordinaire la grande distance qui les sépare d'eux... Or cette différence - si l'on tient à en faire parade - doit se marquer par la joie, et non par la tristesse. Oh, je vous assure que nous, Initiés, ne sommes pas très fiers de penser que certaines gens doivent mener le deuil, parce qu'ils ont eu la révélation de notre existence et de l'idéal pour lequel nous luttons! » Ces mots furent accueillis par un franc éclat de rire... « Ceci me rappelle l'enfant que j'ai entendu, un jour, demander à sa mère si les pasteurs étaient toujours en noir parce qu'ils pensaient continuellement à la mort... Peut être est-ce, après tout, vraiment la raison! Mais ils ne le savent pas eux-mêmes. »

Moreward Haig alluma un cigare et, pendant quelques instants, tira des bouffées d'un air méditatif. Puis il reprit:

« Une autre qualité, fort utile, qui va de pair avec la gaieté, c'est le sens de l'humour. Car l'humour précisément, nous préserve de tomber dans l'erreur que je viens de décrire: la tendance à se

prendre au sérieux.

» Nous devrions, en fait, être capables de voir le côté comique de toute chose. Bien entendu, je ne veux pas dire par là que nous ne devons jamais exercer le moindre empire sur nous-même et soyons fibres de pouffer de rire en toute occasion... Mais si nous pouvions - que nous le laissions voir ou non - discerner l'aspect comique de chaque événement, je vous assure que nous n'agirions pas, en mainte occurrence, aussi sottement que nous le faisons. Comme vous le savez, et par une curieuse ironie du sort, les gens qui manquent totalement du sens de l'humour, sont justement ceux qui paraissent irrésistiblement drôles à leur prochain. Ils sont un peu comme les ivrognes, incapables de contrôler leurs agissements, - et se comportent de façon à faire rire tout le monde. Je me dis souvent que si ces Chevaliers-de-la-Triste-Figure étaient comme nous, les Initiés, à même de *voir leur être intérieur*, ils ne pourraient pas s'empêcher de rire avec nous - ce qui serait leur salut!

» Il y a quelques temps, j'avais l'œil sur une future élève qui s'était vouée depuis peu, avec une ardeur inusitée et des plus louables, à l'étude du haut occultisme. Jusque-là, elle avait été une créature heureuse et insouciante, pleine de vivacité et d'humour, saine de corps et d'esprit et, en raison de tout cela, extrêmement populaire parmi ses amis. Or, le premier résultat de son initiation occultiste fut qu'elle changea du tout au tout. Elle n'avait plus de gaieté ni d'intérêt pour ses camarades, négligeait son extérieur, avait perdu tout esprit et toute drôlerie - et, en résumé, était devenue un membre idéal de la Confrérie des Longues-Mines. »

Un rire courut de nouveau dans l'assemblée.

« Finalement je la fis venir chez moi. Elle arriva, tremblante de timidité, comme si elle m'imaginait sous les traits d'un chef de tribu courroucé - ou de Jéhova lui-même. Bien entendu, la première chose que je fis fut de lui servir une bonne plaisanterie... juste pour détendre un peu l'atmosphère. Je me demande vraiment pourquoi *vous* riez avant de savoir ce que c'était, - fit-il en réponse à un nouvel accès d'hilarité de ses élèves. - Quoiqu'il en soit, vous ne le saurez jamais... car je l'ai oublié moi-même! Bonne ou mauvaise, l'effet de cette plaisanterie fut foudroyant, et ma visiteuse faillit s'évanouir. Un Initié, se permettre une facétie! C'était là quelque chose d'inouï et d'impossible, dans sa conception de la philosophie occultiste. On lui avait fait croire que les Maîtres étaient de solennels poseurs et elle était sincèrement désappointée qu'il n'en fût rien. Finalement, je la renvoyai chez elle avec l'injonction de ne plus ouvrir, durant six mois, le moindre ouvrage d'occultisme, et de se borner à lire Bernard Shaw, Chesterton et tout autre écrivain spirituel et brillant qu'elle pourrait dénicher. Quant à un revoir entre nous, - je n'en fis nulle mention ; mais je priai un chéla de lui faire entendre que les méthodes d'un Maître, quoique souvent mystérieuses, ne sont pas aussi dépourvues de bon sens qu'elle semblait le supposer. Elle devait user de patience et de foi, et attendre les événements. - Heureusement, après une période de grand trouble intérieur, causé par sa désillusion, sa foi, qui était très grande, triompha. Une année plus tard, je la revoyais et elle devenait l'une de mes élèves. Depuis lors, elle est parvenue à acquérir ou, plus exactement, à ré-acquérir le don divin de la gaieté. »

Le Maître se tut un moment.

« Mais à part l'inconséquence d'une telle manière d'être, vous devez comprendre le mal que cette politique de la Longue-Mine peut faire à la cause de l'occultisme. Rappelez-vous que vous entrez dans le Sentier non pas seulement pour votre propre bien, mais pour le bien de *tous*. Or, de quelle façon encouragez-vous les autres à étudier l'occultisme, si le seul effet perceptible qu'il exerce sur votre personne, c'est d'en faire un être morose et bizarre, en somme un membre indésirable de la société humaine? Comment traiteriez-vous celui qui vous dirait: « J'ai découvert une philosophie tout à fait admirable et je ne puis assez vous en conseiller l'étude. Elle a l'inappréciable pouvoir de vous rendre foncièrement misérable? »

» Passons, maintenant, au point suivant. Quel usage pouvez-vous faire de l'humour dans la lutte contre les faiblesses et les désirs bas? - En prenant la peine de réfléchir, nous voyons que, dans ce dernier domaine, elle peut être d'une grande aide, pour nous comme pour les autres. Un chéla a écrit un ouvrage dans lequel il montre éloquemment que toutes les faiblesses humaines: jalousie, orgueil, colère, etc., ne sont, en somme, que des manifestations infantiles - et c'est

absolument exact. (Je vous conseille fortement de lire le livre qui s'intitule: *The Way of the Childish* (Puérilité. (Note de la trad.) par Sri Advaitacharya.) Allant plus loin que l'auteur, nous pouvons dire que toutes les faiblesses humaines sont *ridicules*: car c'est également vrai. Mais il nous reste à savoir les *regarder* comme telles, au lieu de vivre dans l'illusion qu'elles sont nécessaires et même empreintes de dignité. En voici un exemple très simple: il existe un certain type humain (généralement ce sont des femmes) que l'on peut définir comme le type « susceptible ». Une femme de ce genre est constamment offensée, par une vétille ou une autre. Vous la rencontrez un jour: elle vous salue d'un air revêché ou affecte de grands airs, sans que vous arriviez à saisir ce qui peut bien lui être arrivé. Au bout de quelque temps, vous découvrirez que vous ne lui avez pas fait la visite qu'elle jugeait lui être due, ou vous êtes rendu coupable de quelque autre insignifiante omission. Durant tout ce temps, elle s'est évertuée à conserver ses griefs contre vous et à se composer, dès qu'elle vous entrevoit, un visage hostile: elle vous boudera même tout à fait, pendant un certain temps. - Qu'y a-t-il, à la racine de ces petits drames? Un complet défaut du sens de l'humour, bien évidemment. Cette brave femme, n'étant pas capable de se rendre compte qu'elle est simplement ridicule, se figure avoir ainsi sauvegardé sa dignité et vous avoir donné - par cette voie détournée - une excellente leçon. Il ne lui vient pas à l'idée de se dire qu'elle vous a surtout démontré à quel point elle est absurde.

» Vous voyez par cet exemple, ce que je veux dire. Efforcez-vous d'éveiller, chez une femme de ce genre, un utile sens de l'humour - et vous arriverez peut-être à la guérir. Elle souffre, après tout, seulement d'une illusion... Nous verrons qu'il en est de même de tous les genres de faiblesses, si nous sommes prêts à pousser assez loin notre analyse, - car c'est réellement là une question d'analyse. Choisissez l'une de vos faiblesses ou manies ; disséquez-la ; cherchez-en le *pourquoi* et le *comment*, et si vous êtes assez courageux et assez honnête pour aller jusqu'au fin fond de cette recherche, vous découvrirez que toute l'affaire ne repose que sur une absurdité. Supposons que vous soyez amoureux d'un être qu'il vous faut absolument embrasser et toucher sans cesse - et que vous ne sauriez quitter une seconde sans en être désespéré. Eh bien, analysez donc votre passion et voyez en quoi elle consiste *réellement*. Vous voici placé dans un univers riche de mille jouissances et d'une infinité de choses belles: le ciel, la mer, le soleil, les fleurs et le chants des oiseaux, les splendeurs artistiques - peinture, poésie, livres, architecture ; un univers riche aussi de beauté humaine, de milliers d'êtres vivants, qui pourraient être pour vous une infinie source de joies, si seulement vous adoptiez, à leur égard, la juste attitude... Or, en face de tant de richesses, comment vous comportez-vous? Vous êtes là, soupirant et gémissant parce que vos lèvres ne peuvent toucher quelques centimètres d'une peau humaine... peut-être même dénuée de toute beauté - ce qui ne vous affecte en rien - parce qu'elle appartient à un être *particulier* d'entre les millions d'êtres qui peuplent l'univers... Je vous le demande: ne vous sentirez-vous pas, alors, plutôt ridicule? Ne faites-vous pas un drame de bien peu de chose? Pourquoi votre bonheur dépendrait-il de la possibilité d'appliquer deux centimètres de lèvres sur deux autres centimètres de peau? Sûrement votre sens des proportions doit s'être évaporé! Vous riez - mais c'est avec intention que je m'exprime aussi crûment. Nous nous efforçons, en ce moment, de voir les choses sous un jour dépouillé d'illusions. Tant que vous les placerez dans une atmosphère de roses et de parfums, vous ne pourrez toucher le fond même de la réalité. Balayez cette poussière d'illusion ; mettez-vous en face des faits dans toute leur sécheresse - et voyez où vous en êtes. C'est l'unique moyen de retrouver votre sens de la mesure, de réveiller en vous les éléments sains et le sens de l'humour. Car c'est précisément *l'humour* qui règle l'équilibre de notre caractère. Pensez-vous que s'il n'avait pas perdu tout sens de l'humour et tout sentiment de la réalité, un aliéné pourrait se figurer qu'il est Jésus-Christ ou le Roi d'Angleterre? Il nous semble qu'il n'aurait qu'à regarder ses propres jambes pour s'apercevoir de sa déraison. Jésus, en effet, porta-t-il jamais le pantalon? Je suppose que je ne devrais pas poser pareille question, ajouta le Maître, avec l'un de ses sourires caractéristiques. Certains me trouveront *très* irrévérencieux ; mais c'est qu'alors, comme le dit fort justement Bernard Shaw, Jésus-Christ n'est pas encore, à leurs yeux, une *réalité*, -sinon ils appliqueraient infiniment mieux ses enseignements que ce n'est d'habitude le cas.

» Nous *devons* cultiver notre sens de l'humour et travailler à garder une inaltérable gaieté d'esprit, sinon nous n'acquerrons jamais la sagesse. Dieu a donné cette faculté à *tous*: à chacun donc d'en faire usage, Car elle est en puissance chez chacun de vous: faites en sorte qu'elle se manifeste! Si

vous aviez trois jambes, au lieu de deux mais n'aviez pas appris à vous en servir, quel bien en retireriez-vous? La pratique est tout: vous vous exercez activement pour acquérir l'habileté dans tel ou tel art, tel ou tel métier, et, cependant, aucun d'eux ne vous apportera l'équivalent de ce que vous donnera la pratique de la gaieté. Répétez-vous sans cesse: « *Tout est joie.* » Endormez-vous avec cette phrase dans l'esprit ; qu'elle soit votre dernière impression avant la nuit, votre première au réveil. Puis, un jour, elle commencera à agir dans votre subconscient et cette joie thésaurisée deviendra, en vous, une sensation permanente.

» Vous êtes-vous jamais demandé pourquoi beaucoup d'entre vous trouvent si difficile d'être altruiste? - La raison en est que vous n'avez pas encore réellement fait *vôtre* ce sentiment de la Joie. Vous détestez faire quantité de choses altruistes, parce que vous les trouvez ennuyeuses et fatigantes. Mais, si vous aviez en vous le continuel sentiment de la Joie, croyez-vous que quoi que ce soit au monde pourrait vous ennuyer? *Cherchez donc premièrement le royaume de la Joie* - laquelle est un attribut de Dieu - *et toutes les autres choses vous seront données par dessus* - même la vertu de l'altruisme! »

## Chapitre 7

### Amour et inspiration

Ce soir-là, après le discours du Maître, je rentrai en compagnie de Claire. « Eh bien, que pensez-vous de tout cela? » demandai-je lorsque nous nous retrouvâmes au grand air.

« C'est très beau, mais ce n'est pas le moins du monde ce que j'attendais... Il est si drôlement original! Je n'aurais jamais eu l'idée d'associer l'humour à la philosophie et à la religion. »

« Ni d'appeler si crûment les choses par leur nom? »

« Non ; ceci est aussi nouveau pour moi. »

« Vous n'avez pas été choquée? » suggérai-je, pour l'éprouver. « Pas le moins du monde! fit-elle avec conviction, mais je ne puis envisager l'amour tout à fait comme lui... Le pouvez-vous? »

« Vous pensez aux « quelques centimètres de peau? » Elle fit signe que oui.

« Lui-même ne l'envisage pas de cette façon. Je l'ai entendu en parler très différemment. »

« Alors pourquoi a-t-il dit cela? »

« Autant que je puis le deviner, en me basant uniquement sur ce que je sais de lui, parce qu'il désire que nous regardions parfois les choses en partant d'un tout autre point de vue que celui qui nous est habituel. Mais je l'ai entendu moi-même déclarer que certaines âmes évoluent beaucoup plus rapidement, sous l'influence d'un grand amour, que par tout autre moyen. »

Elle me regarda subitement, de la joie plein les yeux, comme vous regarde un enfant lorsqu'on lui promet quelque fête...

« Vous l'avez réellement entendu? »

« Oui, réellement. »

« Ah que cela me soulage! s'écria-t-elle avec humour. Il y a certains idéaux que je ne voudrais pour rien au monde voir mis en pièces... »

« Je crois que vous n'avez rien à craindre, la rassurai-je ; vous n'avez nulle idée combien il est compréhensif. Savez-vous ce qu'il m'a dit, le jour où je devais déjeuner pour la première fois chez vous? »

« Dites-le moi! »

« Que les amours sont nécessaires aux poètes, parce qu'elles concourent à leur inspiration. »

« Oh que c'est gentil de sa part! Mais... vous en avez donc eu tant que cela... de ces romans? »

« Cela dépend de ce que vous appelez *tant*. Il y a bien longtemps que je n'en avais eu un, lorsque... »

« Lorsque?... »

« Lorsque je suis venu dans ce pays-ci. »

« Voulez-vous dire, par là, que vous en avez un maintenant? » fit-elle vivement.

« *J'aimerais* en avoir un, mais il faut être deux, n'est-ce pas, pour vivre un roman? »

Comme si elle eût été prise de court, elle demeura silencieuse. Je saisis son bras, insinuant ma main dans la sienne.

« Dites-moi, fis-je en riant, êtes-vous réellement un peu stupide ou faites-vous semblant de l'être? »

Elle pencha la tête de côté et me dévisagea d'un air malicieux. « Peut-être les deux à la fois...



repartit-elle. Puis, après une pause: Il y a des choses qu'une femme aime... entendre prononcer...  
 » « Alors, je vais les dire », répliquai-je. Et c'est ce qui eut lieu.

Avant de raccompagner Claire chez elle, j'avais été invité, par Moreward Haig, à déjeuner chez lui le lendemain. Viola Brind était également invitée ; mais je devais me trouver chez lui une demi-heure plus tôt qu'elle afin d'avoir, avant son arrivée, un entretien particulier avec le Maître. - Je le trouvai en compagnie d'Arkwright ; mais celui-ci, après avoir proféré quelques plaisanteries, se retira.

« Eh bien, fit gaiement Moreward, vous avez l'air extrêmement heureux, ce matin? »

« Je le suis », dis-je en riant.

« Les choses marchent bien pour vous, à Boston? »

« Parfaitement bien, - si bien, que j'en ai eu une mauvaise nuit... »

« Cela semble paradoxal. »

« Quand vos pensées sont extraordinairement riantes, on ne désire pas les quitter pour s'abîmer dans l'inconscience. » « Ah, je saisis! »

« Je me demande si *vous-même* dormez tant soi peu? » « Pourquoi ne dormirais-je pas? »

« Pour la même raison, mais située à un degré plus élevé. Si j'avais votre perpétuel sentiment de félicité, je suis certain que je n'aurais jamais envie de le perdre en m'abandonnant au sommeil. »

Il me sourit avec indulgence. « Mais je ne le perds *pas* ; je perds la conscience de mon corps, seulement. »

« Imbécile que je suis! m'exclamai-je, en me frappant le front. Quand saisisrai-je complètement cette idée de l'*inconditionné*? »

« Vous la saisissez un jour, si... »

« ... si j'exécute votre programme » achevai-je, sachant ce qu'il avait dans l'esprit.

Il fit un signe d'assentiment, mais changea immédiatement de conversation.

« Vous avez vu Viola Brind? »

« J'ai eu avec elle un déjeuner des plus intéressants. Elle m'a raconté tout ce qui touche sa rencontre avec vous. »

« Ah, elle vous a dit? fit-il avec l'une de ses bizarres expressions. Ainsi, vous vous entendez bien ensemble? »

« Oh, très bien, me semble-t-il. Ce n'est certainement pas la première venue! »

« En effet. »

« Dites-moi - je me rappelais soudain la question que j'avais eu l'intention de lui poser - est-ce à la rédaction de ses livres, que vous pensiez que je pourrais lui être utile? »

« Oui... peut-être, en partie... » - Sa réponse ne me semblait pas très convaincante et je restai un peu déconcerté. Comme il changeait de nouveau de sujet de conversation, je sentis qu'il ne fallait pas insister. « Et Miss Delafield, l'avez-vous vue? » demanda-t-il.

« J'ai fait plus que de la voir: je suis tombé sérieusement amoureux d'elle, dis-je, assez embarrassé. J'espère que vous ne penserez pas qu'à mon âge... »

« Cela manque un peu de dignité, suggéra-t-il, avec un malin clin d'œil. Au contraire, cela prouve que le cœur est encore jeune. Si nous voulons entrer dans le Sentier, il est nécessaire que nous gardions cette jeunesse de cœur. D'ailleurs, à quoi bon censurer ceux de mes élèves qui tombent amoureux dans leur âge mûr? Le Karma qui existe *doit* se réaliser.

« Malgré tout, poursuivit-il sur un ton très sérieux, il leur faut user de discernement, ne pas

permettre que leurs affaires amoureuses ne les détournent de leur travail ou des projets que leurs Maîtres pourraient former pour eux. - Dans votre cas personnel, souvenez-vous que vos activités artistiques doivent toujours passer en premier lieu dans votre vie, puisqu'elles contribuent au bien général. Vous écrivez pour *enseigner* les humains, pour leur inspirer de plus hauts et de plus nobles idéaux. Ne le perdez jamais de vue, - et ceci spécialement à travers les palpitantes émotions de l'amour. Que l'exaltation et la joie qu'il vous apporte agissent, en vous, de façon inspiratrice! »

Pendant que j'écris ceci, il me revient en mémoire un fragment de l'une des causeries de Moreward, qui traitait du Karma. Il disait que le Karma résultant d'un amour hors mariage peut, en certaines circonstances, apporter son utile enseignement - et surtout à la femme. Si je cite, ici, quelques fragments de ce discours, c'est qu'il explique fort bien pourquoi Moreward n'intervint jamais activement pour entraver le cours de mon roman avec Claire.

Voici à peu près ce qu'il nous disait: « La plupart des femmes, quand elles aiment, ne sont nullement préparées à donner quelque chose pour rien... Elles ne savent pas faire le don de leur fierté sans attendre quelque chose en retour. Elles espèrent toujours posséder tout entier l'homme qu'elles aiment, par le moyen du mariage, - si ce n'est immédiatement, du moins dans le futur. Songez donc à quelle hauteur vous aurez élevé une femme, si vous pouvez l'amener à aimer un homme non pas pour elle-même, mais en voyant, à travers lui, l'intérêt général et le bien du monde, en sorte que le don d'elle-même à l'homme aimé apporte à celui-ci l'inspiration, et que, par là, l'humanité soit enrichie. Vous rendez-vous compte que, par un amour de ce genre, vous pouvez, mieux que par toute autre voie, contribuer au développement spirituel d'une femme ; - car ce grand renoncement, qui lui est demandé, constituera pour elle un profond enseignement? Même à supposer que des âmes médiocres et peu charitables déversent sur elle leurs calomnies et la gratifient de noms immérités, le résultat *intime* ne vaut-il pas l'effort? Car la femme capable d'un pareil oubli de soi a appris du même coup l'héroïsme, et réagit par l'indifférence aux diffamations répandues par les milieux conventionnels. »

Mais abrégeons cette digression! Moreward Haig ne voulait naturellement pas suggérer que je dusse briguer l'amour de Claire, ou de toute autre femme, dans le but de stimuler mon inspiration littéraire. Il voulait me faire entendre que, seul celui qui comprend bien la nature *profonde* de la femme peut mesurer la joie que celle-ci ressent, quand l'homme aimé lui apprend qu'elle l'incite à de grandes œuvres, et qu'il peut la nommer son inspiratrice.

On frappa à la porte, - et Viola Brind fut introduite. Elle était habillée à la dernière mode, d'une façon qui mettait en valeur son élégante petite silhouette. En cet instant-là je sentis que je l'aimais plus que je ne l'avais fait jusqu'ici, d'une sorte d'amour amical et fraternel.

« Eh bien, Viola, dit Moreward en lui donnant sur l'épaule une petite tape affectueuse, nous allons avoir un gentil lunch à trois. J'espère que vous avez grand-faim? Le Swami Vivekananda disait que la première marque de l'homme vraiment religieux est un sain et vigoureux appétit. Quand le cœur est en paix, l'appétit se porte bien. »

Elle rit, en matière de réponse, et me serra la main.

Moreward sortit dans l'antichambre et nous l'entendîmes crier en italien: « Alberto! Le déjeuner est-il prêt? » - « *Si, Signor!* » Il réapparut alors, nous priant de passer dans la salle à manger.

Les déjeuners du Maître étaient toujours des chefs-d'œuvre, se distinguant par l'abondance autant que par la délicatesse des mets. La variété des coupes de fruits disposées sur la table offrait le plus pittoresque coup d'œil. Il y avait d'immenses grappes de raisin, des oranges, des pommes, des bananes, des grenades et des *grape-fruits*, avec des noix, noisettes, amandes, etc.. On nous servit, en premier lieu, des œufs à la crème, puis un plat chaud à base de noix, accompagné d'une jardinière de légumes. Ensuite apparut une délicieuse tarte au chocolat, garnie de crème fouettée, et qui fut suivie par le fromage et les biscuits. Finalement nous attaquâmes les nombreuses coupes de fruits.

Durant ce déjeuner, Moreward nous divertit par de nombreuses anecdotes, et nous communiqua, entre temps, des fragments de sa philosophie ; il commenta aussi la politique internationale et la

portée occulte des révolutions, les singulières tendances de la peinture moderne et bien d'autres sujets d'actualité. Tout cela avec un charme de manières quasi juvénile et des traits d'esprit qui provoquèrent plus d'une fois le fou-rire chez ses deux convives. Ce déjeuner fut, en fait, l'une des heures les plus délicieuses que j'eusse vécues depuis des années: et, lorsque nous quittâmes la table, j'étais plus que jamais impressionné par l'extraordinaire variété des dons et des facultés de mon Maître, par la rapidité avec laquelle il changeait d'humeur - je dirais presque de *personnalité*. En me ressouvenant de tout ce qu'il m'avait expliqué, peu de jours auparavant, et en songeant qu'il m'était apparu alors comme un patriarche, dans sa profonde sagesse, je pouvais à peine croire qu'il s'agissait en cet instant du même être.

Un peu plus tard, comme nous en étions au café et aux cigares, je lui dis: « Ce que je ne puis concevoir, c'est que les gens possédant le don de clairvoyance, et qui, je le suppose, savent à peu près tout par avance, aient jamais besoin de poser des questions? »

Mes deux compagnons se mirent à rire et Viola dit à Moreward: « Je vous laisse le soin de lui répondre! »

« Paresseuse créature, fit-il, taquin ; elle me laisse toujours tout le travail à faire. »

Néanmoins, il me dit ce que je désirais savoir de la façon la plus naturelle du monde. « Les gens doués de la faculté de voyance sont des humains comme les autres. Quoiqu'en effet, ils sachent déjà pas mal de choses à votre sujet, la situation semblerait plutôt fastidieuse, s'ils demeuraient assis comme des sourds-muets, ne vous donnant jamais l'impression de prendre le moindre intérêt à ce qui vous concerne. Ce sont vos sentiments qu'ils prennent en considération, lorsqu'ils vous posent des questions. Supposez que Viola et moi soyons allés au concert hier soir ; que vous l'ayez rencontrée de bonne heure ce matin, et qu'elle vous ait dit que j'avais vivement joui de cette musique. Cela vous empêcherait-il, aussitôt que vous me reconteriez, de me demander: « Eh bien, comment était le fameux concert? » - Après tout, tant que nous vivons dans ce monde, il nous faut bien nous adapter à la plupart de ses coutumes. Cela peut m'être, à moi, indifférent de parler beaucoup, de me taire, ou de casser des cailloux sur la route, - mais ce peut avoir, au contraire, une grande importance pour mes amis. D'ailleurs, si vous, qui êtes initié déjà à ma pensée, vous pouvez comprendre mes manières de faire un peu spéciales, il y a bon nombre de gens qui seraient grandement surpris, si, les rencontrant, je me mettais à leur dévoiler quantité de choses sur eux-mêmes, au lieu de les *interroger*. De tels usages conviennent aux héros d'histoire à la Sherlock Holmes, - mais dans la vie réelle, on ne doit pas agir de la sorte. Ce ne serait pas non plus d'une moralité très délicate, que de se mettre continuellement en vedette! »

« Ce que j'admire si fort en vous, dis-je, c'est que vous soyez toujours prêt à vous expliquer, au lieu de faire un grand mystère de toutes ces choses. »

« Il n'y a *pas* de mystère, déclara-t-il, ce n'est pas nous, Initiés, qui créons le mystère autour de nos personnes, mais bien le public. Certaines gens ont la manie du mystère et nous devenons leurs infortunées victimes. Parce qu'une chose est *cachée*, elle n'est pas forcément mystérieuse. Les Rayons X sont cachés, mais cela ne les rend pas secrets ni occultes. De toutes façons, le terme « occulte » n'est pas un terme heureux ; mais, puisqu'il est entré dans l'usage, il serait très difficile de s'en défaire actuellement. Évidemment, il y a certaines choses que nous ne pouvons faire connaître aux premiers curieux venus, parce qu'ils pourraient mésuser de ces pouvoirs, et nuire ainsi à eux-mêmes et aux autres. Songez au grand nombre de gens qui ont été gravement lésés par l'emploi des Rayons X. Cependant les Rayons X sont relativement inoffensifs, comparés à certaines forces occultes. Nous *devons* les cacher au grand public, ne voulant pas prendre la responsabilité d'une pareille révélation. Mais c'est là notre unique motif. Vous ne pouvez... »

Ici, nous fûmes interrompus par Alberto, qui annonçait que la voiture était à la porte.

« A propos d'auto, dit Moreward en se levant, s'il fait une belle journée, de dimanche en quinze, nous pourrions faire une randonnée dans la campagne. Qu'en pensez-vous? Je ne suis pas libre dimanche prochain, mais le suivant. »

Nous déclarâmes que nous en serions enchantés.

« Et maintenant, il faut que je vous quitte. »

Je raccompagnai Viola jusqu'à sa porte ; puis j'allai prendre le thé chez Claire - avec une conscience très pure.

## Chapitre 8

### Egotisme

Le samedi suivant, je me trouvai enfin installé au Club des Arts, et, comme il est permis d'y recevoir des dames, j'invitai, pour ce soir-là, Viola Brind à dîner. Il en résulta un progrès marqué sur le chemin de cette amitié que le Maître désirait voir se développer entre nous, - nous continuions à ignorer pour quel motif. Elle m'avoua qu'il lui avait recommandé de me « cultiver » et je me souvins qu'il m'avait, à peu près dans les mêmes termes, prié de la voir beaucoup, dans un but « d'aide mutuelle ». Comme moi, elle était tenue dans l'ignorance quant à la nature de cette aide.

« Je conçois que vous, avec votre extraordinaire don poétique, vous puissiez me venir en aide, observa-t-elle ; mais, comment pourrais-je, moi, vous être utile, - cela dépasse mon entendement! »

« C'est exactement ce que je me dis à votre sujet, fis-je en riant. Avec vos pouvoirs psychiques, vous seriez en mesure de m'apporter quelque chose ; quant à moi, si je pouvais, ici et là vous donner un petit conseil littéraire, ce serait si peu de chose que l'« aide » me paraît négligeable. »

« Le Maître dit que votre modestie est quelque chose de phénoménal! » fit-elle moqueuse.

« Je crois que nous ferions mieux de changer de sujet... »

Tout en riant, je me mis à commenter la causerie du mercredi précédent et ses réflexions sur l'amour humain. De là, il m'était facile de glisser vers le sujet, palpitant, de mes propres sentiments pour Claire ; non que je fusse particulièrement désireux de me confier, en cette heure-là à Viola Brind. Mais je savais que rien ne cimente une amitié aussi rapidement que l'échange de confidences réciproques: et, de fait, mes aveux provoquèrent les siens. Après m'avoir écouté un grand moment avec sympathie, elle me conta à son tour son roman. Quelques années plus tôt, elle avait aimé un homme, en Angleterre. Mais ce dernier joua égoïstement avec ses sentiments, qui, si je comprends bien, flattaient son amour-propre ; et, dans le même temps, il menait de front plusieurs affaires amoureuses, dont il parlait sans la moindre pudeur à Viola. Si elle avait admis de telles confidences et noblement sympathisé avec celui qui les lui imposait, c'était, m'expliqua-t-elle, parce qu'elle préférait son amitié à rien du tout.

« J'ai du moins appris une chose, remarqua-t-elle: à surmonter ma jalousie. »

Elle vivait dans les angoisses de cette malheureuse affaire, lorsque Moreward Haig lui écrivit, lui demandant de venir en Amérique. Elle jugea d'abord que quitter son ami serait un trop grand arrachement pour elle. Puis, la perspective de vivre dans l'atmosphère du Maître l'emporta sur toute autre considération. Elle se rendait aussi compte qu'une séparation d'avec cet homme pourrait l'aider à *oublier*, et son propre père, qui était au courant de ce grand chagrin et de ses causes, ne se montra que trop disposé à lui prêter assistance ; dès qu'elle lui parla de la lettre du Maître et du projet formé, il se procura l'argent nécessaire et embarqua sa fille pour les États-Unis dans le plus bref délai possible.

Lorsqu'elle eut achevé son récit, je lui demandai, naturellement, si l'éloignement avait opéré l'effet désiré.

« En partie, oui. J'aime encore cet homme, mais je ne suis plus malheureuse. Le Maître m'a enseigné comment on surmonte un chagrin car il y a un moyen, vous savez. Il y en a même plusieurs... le tout est de trouver celui qui convient le mieux à votre tempérament. Non pas que vous-même en ayez besoin, fit-elle avec un sourire, mais on ne sait jamais... Comme Moreward me le rappelle souvent: « Mieux vaut faire les foins lorsque le soleil brille! »

Tandis que je la mettais dans un taxi, je lui dis, en lui pressant affectueusement la main: « Nous sommes amis, n'est-ce pas? » - « Très bons amis », répondit-elle.

Les jours suivants, je n'aperçus pas mon Maître ; il était trop occupé pour m'accorder un rendez-vous ; mais le mercredi suivant, j'assistai, bien entendu, à la conférence du soir. Je dînai de bonne heure chez les Delafield, puis escortai Claire jusque chez lui.

Comme notre Maître gagnait son pupitre, il aperçut un volume oublié par quelque étudiant sur la petite table, auprès des cigares et de la carafe préparés à l'usage du conférencier.

« Ah! *L'Égoïste* de Meredith, observa-t-il tout en feuilletant quelques pages. Eh oui, il y en a beaucoup, de tous côtés, des individus de ce genre... La *Statuette de Porcelaine* - je me souviens de cela. J'ai lu cet ouvrage immédiatement à sa parution ; et j'ai eu alors un bref entretien philosophique avec Meredith. Il avait un type d'esprit très fin, et, par instant, un fort beau visage. »

Il reposa le livre sur la table et prit place.

« Je crois que nous ne pourrions mieux faire ce soir, que de prendre comme sujet d'étude l'égoïsme, de l'examiner sous le microscope de la philosophie et d'en rechercher les racines. Sous sa forme aiguë, l'égoïsme n'est pas un heureux trait de caractère, parce qu'il implique une limitation au lieu d'une expansion de la conscience. Je n'ai pas l'intention de l'étudier sous sa forme aiguë, - il est alors trop frappant pour susciter la discussion - mais sous sa forme plus subtile, que nous nommons *égotisme ou égocentrisme*, pour le distinguer de l'égoïsme franc et non déguisé. Que voulons-nous désigner exactement, par le mot égotisme? - Non pas l'amour-propre qui s'étale, mais quelque chose d'un peu moins voyant. Je dirais que c'est plutôt l'attitude de celui qui se prend, lui-même et son œuvre, trop au sérieux, attitude qui provient, je crois, d'un complet défaut du sens de l'humour. Les personnes affligées de ce mal sont généralement incapables de se détacher du sujet de « leur œuvre ». Elles ressemblent à ce type de pianiste-amateur - ou même professionnel - que nul ne peut persuader de quitter son instrument, sur lequel il se croit tenu de tambouriner sans cesse, alors même que personne ne songe à l'écouter. Mais, prenez-y garde, car il faut être équitable: ce ne sont pas uniquement des artistes, qui sont affligés de ce travers. J'ai connu des auteurs mystiques, des théosophes, des occultistes, des politiciens, des scientifiques, des travailleurs sociaux, etc.. qui présentent les mêmes caractéristiques. Ils n'en sont pas conscients, - mais bien leurs amis, qui ne manquent pas d'en être excédés. « Toujours le même éternel sujet! » se disent-ils. S'il pouvait, au nom du Ciel, se taire un moment ou parler d'autre chose! » Et ce ne sont pas seulement leurs connaissances, qui pensent ainsi, mais encore, - lorsqu'il s'agit d'écrivains, - les lecteurs de leurs livres. Ainsi dans le cas déjà cité d'auteurs mystiques, si élevé que puisse être le sujet traité, l'égocentrisme perce à travers les lignes. Il semble que de tels écrivains soient obsédés par le terme de « sacré »: le caractère sacré de ce qu'ils écrivent, la mission *sacrée* qui est la leur... Ils jugeraient indécent que l'on plaisantât de cette « mission ». Aussi n'écrivent-ils et ne parlent-ils que d'un ton recueilli, et (ceci métaphoriquement parlant) les mains jointes et les yeux levés au ciel. Je connais une femme si accoutumée à ce ton, que même dans la conversation ordinaire, elle parle comme si elle faisait sa prière. Cette femme est l'une de mes élèves, et une belle âme ; mais il lui faudrait acquérir une grande dose de sens de l'humour avant de pouvoir espérer devenir une Adepte.

» Comment donc expliquer cet état d'esprit égotiste? Nous dirons qu'il est un stade sur le long chemin d'évolution que les âmes ont à accomplir, - une sorte de pierre milliaire sur la route qui mène à la concentration. Examinons de près cette affirmation. Lorsqu'on n'a pas encore atteint le degré de concentration suffisant, on constate que l'on ne peut se concentrer que sur certains sujets, et pas sur d'autres. Certaines gens trouvent plus facile de concentrer leur esprit sur le bout de leur nez que sur une idée abstraite, ou vice-versa. Or, remarquez que l'on ne possède réellement le pouvoir de concentration que lorsqu'on peut se concentrer sur n'importe quel sujet à volonté. Il existe un pouvoir de concentration limité, qu'on exerce par exemple, en s'immobilisant cinq minutes, pendant lesquelles la pensée se fixe sur un objet unique, - et un pouvoir de concentration en quelque sorte illimité: ce dernier s'exerce lorsqu'une idée ou une cause qui vous tient à cœur demeure continuellement présente à l'arrière-plan de votre esprit. On peut dire qu'on en expérimente une forme temporaire lorsqu'on est amoureux. Jamais on ne s'installe délibérément pour se concentrer, en pensée, sur l'être aimé, et cependant l'on y pense à tous les instants. Et, d'un certain côté, cela est bon. Comme vous le savez, je ne décourage jamais aucun de vous de devenir amoureux, précisément parce que je sais combien cela favorise la



concentration. Soit dit en passant, car ce qui nous intéresse, en ce moment, c'est la concentration sur une *idée* ou sur une cause, qui non seulement peut durer une vie entière, mais encore en colorer tous les instants. Pensez à vous-même: l'occultisme, la haute philosophie, la science du Yoga, occupent si continuellement votre esprit, qu'ils imprègnent toutes vos activités, toutes vos émotions, toutes vos pensées. Et ceci est une concentration déjà très puissante ; mais ce n'est pas encore la concentration *parfaite*. - Pourquoi, direz-vous? Parce que si vous ne pouvez vous en dégager aussitôt que les circonstances l'exigent, c'est que vous n'avez pas encore acquis la *complète* maîtrise de vous-même. Il existe en effet, une forme de concentration dépourvue de sagesse. Ainsi j'ai connu un homme doué d'une telle force de concentration que, si vous tiriez un coup de pistolet en sa présence, il n'avait même pas un frémissement. Cet homme n'était pas un occultiste: c'était un professeur dénué de tout intérêt pour ce genre de choses. Cependant, assis devant un feu, il s'évadait en de si profondes abîmes d'abstraction, que rien ne pouvait l'en faire sortir, sauf de le secouer très vigoureusement. Si étonnantes et si admirables que fussent ses facultés de concentration, il n'avait pas le contrôle total de son esprit. Aussi apparut-il un soir, dans un grand dîner, vêtu de son frac et d'un pantalon ordinaire, de couleur kaki: il avait bien concentré son attention sur la partie supérieure de son individu - mais il avait laissé ses jambes prendre soin d'elles-mêmes...

» Il y a aussi des gens qui s'absorbent si bien dans leurs pensées que, montés dans un train, ils laisseront passer sans sourciller la station où ils doivent descendre. C'est là un autre exemple de concentration peu judicieuse ou d'incomplète maîtrise de l'esprit. Si vous ne pouvez pas faire autrement que de vous absorber dans *chaque* idée qui vous vient, ce n'est plus là un bienfait, mais plutôt une malédiction! L'état idéal, c'est celui de l'homme capable de se dire: « J'ai devant moi un quart d'heure avant de partir pour la gare: je vais me concentrer juste pendant ce quart d'heure, -et pas une seconde de plus. »

» Tels sont les pièges qui peuvent menacer la concentration limitée. Quand a la concentration indéfinie, qui pénètre la vie entière, le danger qui la menace est l'égotisme.

» Nous avons déjà décrit cette maladie ; mais quel en est le remède? Devons-nous, pour y échapper, jeter de l'eau froide sur notre enthousiasme et penser moins à la Cause qui nous préoccupe, de quelque nature qu'elle soit? - Non: ce serait reculer au lieu d'avancer. Il faut donc tempérer notre enthousiasme d'un peu de sagesse et, avant tout, apprendre cette précieuse leçon: c'est que *le sérieux et l'humour, bien loin d'être ennemis, sont d'intimes alliés*. Prenons un exemple tout ordinaire. Je suis obligé de partir pour Chicago. Je me rends à la gare et me procure un billet. Je sais que ce voyage a un but utile et je l'envisage, bien entendu, avec sérieux, sinon, au lieu de faire en sorte d'arriver à temps à la gare, j'aurais flâné dans les rues en m'amusant de mille choses propres à me faire manquer mon train. Mais une fois confortablement installé dans mon compartiment, suis-je tenu de ne penser qu'au fait que *je suis* dans le train, de ne parler que du fait que *je vais* à Chicago ; dois-je arborer une mine concentrée et m'abstenir de toute plaisanterie sur les trains, les voyages et même sur Chicago où je vais, et sur la raison qui m'y conduit? - Ce ne serait sûrement pas là la manière d'être d'un homme raisonnable ; cela dénoterait même un système nerveux très ébranlé. Car il est excellent d'envisager une chose avec sérieux, mais il n'est pas sage de la *prendre trop au sérieux*, si paradoxale que semble cette affirmation.

» Eh bien, c'est précisément ce paradoxe que vous devez retenir, dans l'exercice de votre art, de votre mission, de votre occultisme - ou de toute autre cause importante et qui vous tient à cœur. Mais, pour espérer atteindre votre but, il est une autre grande leçon, qu'il vous faut apprendre. Notre philosophie vous a enseigné qu'il n'y a qu'une Vie, qu'une Conscience. Cette vie unique anime toute chose et, par conséquent, chacun de nos petits moi. Pour chaque parcelle d'énergie que vous possédez, pour chacune de vos actions, vous êtes donc tributaire de cette Vie unique. Supposons que vous soyez l'auteur d'une œuvre d'art. Est-ce vous (Monsieur ou Mademoiselle X) qui avez créé cette œuvre? N'est-ce pas plutôt la Vie unique, Brahma, Dieu - qui l'a créée par votre moyen? Là est le point crucial de l'affaire, et c'est justement lui que vous négligez. Si vous écrivez un livre dont votre ami vous a fourni toutes les idées, prendrez-vous à votre actif tout le mérite de cette œuvre en laissant son nom dans l'ombre?

Certainement pas, à moins que vous ne soyez vil et ingrat. Oh, j'admets que votre main l'aura

écrit... mais qu'est-ce que cela! -Ainsi, vous voyez que l'égotisme dérive de *Maya*, l'illusion, laquelle me fait croire que c'est *moi* qui ai accompli cette action, *moi* qui ai créé ces idées, moi qui ai inventé cette intrigue, - alors que c'est Dieu, toujours Dieu qui fait toutes ces choses, en se servant de l'instrument que je suis. D'où tirez-vous l'énergie qui vous permet d'exister? - De la Vie Totale. D'où provient la substance qui compose votre corps? De la Substance Totale. Où puisez-vous l'air que vous respirez? Dans le grand réservoir de l'Atmosphère. D'où tirez-vous toutes vos idées? De l'Esprit Unique... et pour toute chose il en va ainsi. Or, vous n'implorez pas même la permission de prendre ces idées: vous vous en emparez, vous les déclarez *vôtres*, ou agissez du moins, comme si elles étaient vôtres: et c'est cela, l'égotisme.

« Peut-être m'objecterez-vous: « Ce ne sont là qu'arguties et subtilités ; que l'on admette ou non votre assertion, cela ne fait, dans la réalité, aucune différence. » - Ma réponse sera: C'est à l'épreuve que l'on juge les âmes. Admettez l'affirmation que tout vient de Dieu, et réalisez-là dans la vie vécue: vous serez des créatures admirables et dignes d'amour. Niez au contraire ce principe, et vous serez de haïssables et médiocres égocentriques. Je veux bien concéder que ce n'est pas tant la Vérité en elle-même, qui importe, que l'effet produit en vous par la *compréhension* de la Vérité. Une fois que vous aurez réussi à bannir *Maya*, bannissant par là l'égotisme de votre caractère, il ne sera plus nécessaire qu'à chaque démarche que vous faites dans la vie, vous soyez obsédés par l'idée de vérité. Il arrive que l'on prenne un morceau de corde pour un serpent ; puis on se rend compte de son erreur: il ne s'ensuit pas que chaque fois que l'on trouve un bout de corde, on doive se répéter: dix fois: « Ce n'est pas un serpent! » Reconnaissez une fois pour toutes la Vérité - et la Vérité vous rendra libre. - Ceci étant, vous vous rendrez compte que de nombreux grands hommes, artistes ou autres, ont une modestie *innée*. Ce sont des âmes déjà vieilles, et qui ont appris cette leçon dans une vie antérieure. Il importe peu qu'ils se souviennent *comment* ils l'ont apprise (vous rappelez-vous même exactement où et comment vous avez appris l'alphabet?) - l'essentiel est que la leçon *soit apprise*.

Le Maître alluma un cigare, réfléchit un moment, et poursuivit: « Il est une forme d'égotisme très insidieuse, qui en semble être précisément l'antithèse: il faut s'en méfier tout particulièrement. Elle est généralement liée à l'amour, - je ne dis pas nécessairement à l'amour sexuel, mais aux affections d'un caractère plus ou moins ardent. Comme tout égocentrisme celui-ci implique une forte dose d'égoïsme et de vanité, - mais tous deux si bien dissimulés, qu'ils restent imperceptibles pour qui ne va pas très profond. Laissez-moi vous en donner un exemple. Une femme a une amie, qu'elle idolâtre. Elle passe son temps à imaginer tout ce qu'elle peut pour lui faire plaisir, lui offre fleurs et chocolats, lui confectionne de jolis sous-vêtements, lui adresse message sur message, raccommode ses bas, l'aide à se laver les cheveux... Quelques spectateurs de ces manifestations s'écrient: « Que c'est beau! Que c'est touchant! Quel désintéressement et quel dévouement! » - Vous pensez sans doute, que cette jeune fille ultra-dévouée sera heureuse et réjouie, en apprenant que telle ou telle personne a offert un présent à son amie? - Que non pas. Un malaise qu'elle ne saurait définir se glisse en elle, détruit son équilibre intérieur et empoisonne sa joie de vivre... Les chocolats offerts par d'autres ne peuvent certainement pas valoir ses chocolats à elle ; les billets écrits par d'autres ne sauraient faire autant de plaisir que les siens ; les shampooings des autres ne peuvent être ni aussi hygiéniques, ni aussi parfumés que les *siens!*... Supposez qu'un interlocuteur raisonne avec elle: Ne désires-tu pas voir ton amie heureuse? - Elle réplique avec passion: « Comment! Du matin au soir je ne fais pas autre chose que m'évertuer à la rendre heureuse... Je donnerais ma vie pour son bonheur! » - La voix reprend: Si tel est le cas, pourquoi es-tu si bouleversée, lorsqu'elle est heureuse? - Silence. Pas de réponse.

» L'explication d'une telle conduite? C'est que tout ce dévouement n'est qu'un pseudo-dévouement, - de l'égocentrisme déguisé. Tant que cette jeune-fille si aimante peut être *elle-même* la cause du bonheur de son amie, tout est joie pour elle ; mais dès qu'un autre est l'agent de ce bonheur, elle se sent devenir misérable. De même que la vanité est, au fond, la cause de la jalousie, la vanité encore explique l'exclusivisme, qui veut être seul à donner. Or il va sans dire qu'où il y a vanité, il y a égocentrisme, puisqu'elle en est l'un des attributs. Vous avez entendu dire: « Bienheureux ceux qui donnent gaiement. » Il serait plus juste encore de dire: « Bénis soient ceux qui permettent *aux autres* de donner! » - Que peut nous importer la source du bonheur de ceux

que nous aimons? L'essentiel n'est-il pas qu'ils *soient* heureux? Le monde fourmille de ces pseudo-dévouements et de ces pseudo-affections à base d'égoïsme. On les observe dans plus d'une relation humaine: entre mères et fils, entre mères et filles, entre époux et épouses, -plus souvent encore entre amoureux. Il y a une sorte d'amant démonstratif qui en est le type achevé. A journée faite, il est prêt à mourir *pour elle* ; et lorsqu'il n'est pas - théoriquement - en train de mourir pour elle, il ne peut pas *vivre* sans elle... Il lui explique combien il l'adore et qu'il ne peut se passer de sa présence *un instant*. Oh, ses intentions, je vous l'assure, sont honorables quoique redoutables: pour lui, il n'y a que le mariage ou le suicide. C'est vraiment un merveilleux amant: jamais elle ne s'est sentie aimée à ce point, ni aussi indispensable à qui que ce soit au monde! Les paroles d'amour échappant à flots de ces lèvres d'amoureux la transportent au septième ciel: elle apprend que *tout* en elle est absolue perfection - tout, je vous le jure! N'est-il pas merveilleux de trouver un être qui vous apprécie vraiment, qui a un si immense besoin de vous? »

Le Maître fait une pause, puis reprend sur un tout autre ton: « Oui, je vous l'accorde, cela est merveilleux. Tels sont, également, les premiers rêves du mangeur d'opium: extatiques et glorieux. Mais, que penser de la contre-partie, qui vient un peu plus tard?... Depuis quelque temps devenue jeune épouse, elle se dit qu'être aussi ardemment appréciée n'est, en somme, pas si délicieux - et qu'elle se sent terriblement à l'attache. Lorsqu'elle veut faire une promenade, *il* préfère rester à la maison et lui débiter des douceurs... Lorsqu'il part en voyage d'affaires dans quelque assommante petite ville, il insiste pour l'emmener, alors que le train l'incommode. Lorsqu'elle veut inviter une amie pour la soirée, il tient justement à la passer tout seul avec elle... Il lui arrive de penser que son corps et son âme ne sont plus à elle -et elle en vient, peu à peu, à l'horrificante conclusion que celui qui semblait le modèle des amoureux n'est que le plus égoïste et le plus invivable des maris. Et le malheur, c'est qu'elle a raison. - L'aimait-il vraiment, durant cette bienheureuse époque? Non. - il n'aimait que lui-même et ce qu'il pouvait obtenir d'elle: sa propre jouissance. Toutes ses belles phrases n'étaient que l'égoïste plaidoyer de ses vœux déguisés. Si elle l'eût repoussé, il était prêt à mourir, non pas *pour elle*, mais à cause d'elle. Un tel coup asséné à sa fatuité, joint à la frustration de ses désirs, eût été trop pour lui, et peut-être eût-il cherché la paix dans le suicide. C'est là l'égoïste par excellence, - celui qui préfère *ne plus être* que de ne pas avoir ce qu'il *veut*. Et, avec quelques variantes, il y a des milliers d'êtres comme lui. Que signifie cette expression, apparemment poétique: « mourir d'un cœur brisé? » - Mourir d'égoïsme, tout simplement. Le cœur, en effet s'épuise, sous la tension du perpétuel désir de ce qu'on ne peut pas avoir.

« Je vous en ai assez dit pour vous démontrer combien sont insidieux l'égoïsme et l'égoïsme, et comment ce dernier, tel un ver surnois, s'insinue dans toutes les fissures de notre caractère, pour reparaître là où on l'attendait le moins. Gardez-vous de ce reptile, il n'est pas beau ; c'est un parasite qui défigure l'homme et qu'il faut détruire par le purifiant antidote de la Sagesse. »

## Chapitre 9

### Les Arkwright

Un ou deux jours après cette conférence, j'allai prendre le thé chez les Arkwright, - car il y avait une « Madame Arkwright », bien que je ne l'aie pas mentionnée jusqu'ici. Elle n'était pas du nombre des chélas et ne paraissait jamais à nos réunions ; mais n'en connaissait pas moins personnellement Moreward Haig. Lorsque j'entrai dans le salon, cet après-midi-là, je vis qu'Arkwright disait au revoir à une femme très jolie, mais sans distinction d'allure, qui me lança au passage une œillade extrêmement appuyée.

« Est-il indiscret de vous demander qui elle est? » m'enquis-je dès qu'elle fut sortie.

« Une prostituée » fit brièvement Arkwright.

« Un essai de réforme? » dis-je, le regard interrogateur.

« Oh, à peine. »

« Quelle est, alors, votre idée? »

« Nous avons causé ensemble, une nuit, et je lui ai demandé de venir de temps en temps nous voir. »

« Hum! Votre femme n'y a pas fait d'objection? »

« D'objection? Elle! nullement ; elles aiment beaucoup se voir. »

« Splendide! m'écriai-je. Il n'y a pas beaucoup de gens comme vous... Moreward le sait-il? »

« Naturellement. »

« Qu'en dit-il? »

« Il approuve, bien sûr. Il est tombé un soir sur elle, dans cette chambre ; il a causé avec elle et lui a déballé un peu de sa douce philosophie. »

« J'aurais voulu entendre cela! Comment l'a-t-elle pris? »

« Ça l'a vivement intéressée. » « Il ne lui a pas demandé de lâcher le métier? » « Vous ne voudriez pas qu'il agisse comme un de ces batteurs de tambour de l'Armée du Salut? » « Non... fis-je en riant. »

« En outre, ça n'aurait pas eu le moindre succès, dans le cas précité. »

« Je suppose que non... Mais, tout de même, je ne saisis pas très bien... »

« Écoutez, Broadbent, fit-il en tirillant l'un des boutons de ma jaquette, pourquoi croyez-vous que l'un des plus grands Mahâttmas de l'Inde laisse une petite troupe de paysans thibétains attendre des heures autour de sa maison, pour ne recevoir finalement guère plus qu'un sourire de lui? »

« Mais, fait-il cela: J'en doute un peu. »

« Il le fait. Eh bien, Dieu sait que je ne suis pas un Maître, et en aucune façon proche de le devenir ; mais ne pensez-vous pas que, de vous et de moi-même, - justement parce que nous sommes liés à notre Maître et à toutes les valeurs qu'il représente, - il doit rayonner quelque chose... qui peut aider des gens comme cette prostituée, même s'ils ne s'en rendent pas compte? »

« Vous pensez que de se trouver, seulement, dans *l'aura* de quelqu'un peut exercer une action sur nous? »

« Bien certainement! Cette jeune femme croit venir ici juste pour y trouver de la gaieté et de la sympathie - et elle en reçoit ; mais elle reçoit une autre chose qu'elle ne soupçonne pas, et qui

peut ne pas se manifester encore dans cette vie-ci. Nous influençons son *ego*, ou son âme - comme il vous plaît de l'appeler - même sans articuler un traître mot de notre philosophie. »

« Alors vous ne croyez pas, pour vous-même, aux paroles de cet occultiste qui mettait en garde contre les contaminations et dangers de la mauvaise compagnie? » dis-je en guise de taquinerie.

« Ne m'en parlez pas! éclata-t-il, arrachant à peu près le bouton de ma veste. Il ne faudrait donc pas aider un pauvre diable qui se débat dans le marécage parce que cela pourrait salir quelque peu le bord de votre pantalon! J'irais jusqu'à faire l'amour avec cette femme, si je pensais que quelque bien pût vraiment en résulter... »

Je ne pus m'empêcher de rire, devant cette splendide franchise. « Que dirait Moreward Haig de ce genre de méthode? »

« Je ne le lui ai jamais demandé, - mais je puis le deviner. Je sais qu'il nous demande souvent de faire d'étranges choses, qui paraissent n'être qu'un simple gaspillage de temps, et, lorsque nous nous sommes exécutés, il nous en dit la raison... Vous connaissez Herbert? »

« Le chéla-musicien? »

Arkwright fit oui de la tête. « Lorsque Herbert alla passer un mois à Chicago, Moreward lui indiqua jusqu'à l'hôtel qu'il devait habiter, - un pauvre établissement, alors qu'Herbert est très riche ; il lui recommanda de jouer presque tous les soirs, - et chaque fois qu'il en serait prié, - devant une réunion de gens sans la moindre culture musicale, absolument incapables de comprendre la musique qu'il exécute. Il y avait là de vieilles créatures avec des auras aussi répugnantes qu'un tas d'ordures. Tu parles de contamination! »

« Oui, - mais a-t-il pu leur faire quelque bien? »

« Mon ami, prononça derrière moi une voix douce et familière, les vibrations de la bonne musique sont en tous temps bénéfiques ; mais lorsqu'elles sont produites par un être qui accomplit consciemment l'œuvre de son Maître, elles sont doublement bienfaisantes. »

Je me retournai, pour rencontrer le sourire de Moreward Haig, et me demandai depuis combien de temps il était dans la pièce. Puis Wilson, un autre chéla, apparut.

« Excusez-moi, marmotta-t-il, en se laissant tomber dans le premier fauteuil venu, mais je suis vidé... »

« Qu'est-ce qui vous accable? demanda gaiement Moreward. »

« Ma femme! Deux heures de crise hystérique... C'est, depuis deux jours, la troisième attaque à laquelle il faut tenir tête. »

Moreward posa un instant la main sur celle de Wilson, et sa voix était pleine de tendre sympathie, en disant: « Mon fils, une femme très pénible à vivre offre la plus belle des occasions de progrès à celui dont l'âme est assez évoluée pour profiter de cette épreuve. *Vous* êtes assez avancé pour cela: ainsi, prenez courage! »

Wilson le regarda avec gratitude.

« Vous êtes en train d'apprendre votre leçon ; et lorsqu'elle sera pleinement comprise, il n'y aura plus de crises hystériques. »

« Diablement peiné pour toi, mon vieux, murmura Arkwright, j'ai traversé de vilains temps aussi avec Ella, au sujet de notre petit premier-né ; elle désirait un garçon - et c'est une fille. Curieux que certaines femmes puissent se laisser démonter par une chose de ce genre! »

« C'est l'instinct sexuel sous une forme insidieuse... » remarqua Moreward Haig.

« Ce peut-il vraiment être cela? » dit Arkwright.

Moreward hocha la tête affirmativement.

« Mais vous n'avez pas besoin de le lui dire, maintenant surtout, fit-il en souriant. »



« Et ceci me rappelle... Mais que devient-elle donc? » s'exclama Arkwright, en bondissant hors de la chambre. On l'entendit appeler *Honey* (petit mot tendre, comme « Chérie ». (Note de la trad.) dans le corridor.

« Quoi qu'on en dise, observa Wilson, il y a un grand nombre de pères qui sont tout aussi anxieux qu'Ella de donner le jour à un fils. »

« C'est souvent par vanité, dit Moreward. Lorsqu'un homme craint que sa famille ne s'éteigne, c'est qu'il en est très fier ; et, cependant, combien il vaut mieux être une âme âgée se réincarnant dans une famille jeune, qu'une âme jeune renaissant dans une ancienne famille! »

Arkwright rentra dans la pièce, ramenant sa jeune femme, qui portait un bébé dans les bras.

« Je suis désolée, vraiment! s'écria-t-elle, sans la moindre affectation ; vous me pardonnerez, n'est-ce pas?... Et je ne puis même pas vous serrer la main... Voici le bébé » ajouta-t-elle, en le présentant à Moreward. Nous nous rassemblâmes poliment autour de l'enfant. « Mais, vous n'avez nul besoin de l'admirer, ni de lui dire de petites choses niaises, nous assura-t-elle. Je désire seulement sa bénédiction sur mon petit - bien que ce soit une fille... »

« Et vous l'avez... » dit Moreward avec un tranquille sourire, en caressant du bout de ses doigts le front du bébé.

« Oh! enseignez-moi à ne pas avoir de chagrin que ce ne soit qu'une fille! » le cajola-t-elle avec sa vivacité naïve et s'occupant aussi peu de ma présence que si nous nous étions connus depuis notre enfance, au lieu de nous rencontrer, ce jour-là pour la première fois.

« Nous autres, Gourous, ne sommes pas omnipotents lui rappela-t-il, et vous me demandez beaucoup! Mais, peut-être, puis-je vous suggérer une idée qui vous aidera à vous éduquer vous-même. Ce n'est pas une idée nouvelle ; elle est fort ancienne, au contraire. Pour l'instant, laissons de côté votre cas. - Supposons qu'une femme ait un bébé. Elle aime cet enfant, et elle s'imagine qu'elle l'aime parce qu'il s'agit d'un tout petit. Il grandit, et bien qu'il ne soit plus un nouveau-né, elle l'aime néanmoins, se figurant que c'est parce qu'il n'est qu'un faible enfant... Il devient un adolescent, et bien qu'il n'ait plus rien du bébé, ni même de l'enfant, elle l'aime toujours, s'imaginant que c'est pour sa fraîche jeunesse ; finalement, le voici un homme, tandis qu'elle est sans doute devenue une vieille femme, - et bien que tant d'années aient passé, depuis qu'il était bébé, son amour pour lui est tout aussi vivace que jadis! Et elle comprend enfin que la raison de son amour ne peut pas avoir été l'innocence du nouveau-né, ni la confiance du petit enfant, ni la fraîcheur de l'adolescent: chacun de ces âges fugitifs a passé... Quel était, alors, le secret de son amour? - C'est qu'elle aimait pour elle-même, une *âme*, qui n'a pas de sexe, et dont le sexe n'est qu'une des changeantes manifestations. » - Il fit une pause et la regarda avec bonté. « Comprenez-vous maintenant, ce que je veux dire? »

Elle appuya sa tête contre l'épaule d'Arkwright et répondit: « Oui, je crois... juste un petit peu... Mais, je vous en prie, que dois-je *faire*, à ce sujet? »

Nous nous mîmes tous à rire de sa drôlerie.

« Vous devez exercer votre volonté d'aimer, - ou, pour mieux dire, faire appel à l'*imagination* de l'amour » répliqua le Maître. « L'ennui, avec toi, *Honey*, fit Arkwright en la caressant, c'est que tu es un peu trop avancée pour agir comme une mère ordinaire, qui tripote et baisote son petit comme une vache qui bave sur son veau, et tu... »

« Chéri, que racontes-tu donc là? » interrompit-elle.

« Je disais - et il cligna de l'œil dans notre direction - que tu trouves malheureusement entre deux chaises. Tu es au-delà du stade instinctif-animal, où les mères, comme les bêtes, sont ivres d'orgueil à la naissance de leur petit, mais... hum... tu n'as pas tout à fait atteint le stade suivant, celui dont parlait le Maître. »

« Je crois, Madame, que vous auriez eu exactement les mêmes impressions, si cela avait été un garçon » intervint Wilson, plein de sympathie.



« Bien sûr! appuya Arkwright ; mais elle ne s'en rend pas compte. »

« Avec tout cela, j'ai complètement oublié le thé! » s'exclama-t-elle, s'échappant précipitamment avec le bébé sur les bras.

Une demi-heure plus tard, j'étais assis à côté de Moreward dans sa voiture.

« Je trouve que la petite femme d'Arkwright est vraiment chic, remarquai-je. Arkwright m'a parlé de leur amie, la prostituée. »

« Oui. Elle a une belle nature », acquiesça-t-il d'un ton cordial. Je poussai la curiosité jusqu'à demander pourquoi elle n'assistait jamais aux conférences.

« Je ne l'ai pas vraiment admise comme chéla », répliqua-t-il.

« J'aurais pensé qu'un être aussi large d'idées... » commençai-je, puis je me tus, en voyant son expression doucement amusée.

« Si tous les gens tolérants de l'Amérique devaient avoir leur chaise chez moi... » Je me mis à rire.

« Il y a cependant, d'autres raisons, concéda-t-il. Arkwright est un homme pauvre, et cette jeune femme accomplit à la fois des devoirs de mère, de nurse et de servante. Elle progresse d'ailleurs plus rapidement dans cette voie modeste que par la méthode, plus spectaculaire, de se joindre à notre Ordre. De plus, Arkwright peut lui transmettre une grande part de l'enseignement que je trouve désirable de lui donner, pour le moment présent. »

« Et pourtant, elle semble vous considérer comme son « Maître », objectai-je.

« Vous vous trompez. Elle n'est pas entièrement consciente de ce qu'est un « Maître » dans le sens où vous le comprenez, - et il ne faut pas le lui révéler. »

Je le regardai avec étonnement.

« Il existe, en Amérique, un nombre très grand de sociétés occultes et mystiques, reprit-il, Soufis, Vendantins, Théosophes et bien d'autres... Elle me croit le chef de quelque société occultiste, et c'est là tout ; mais ayant une nature riche d'amour et de foi, elle me voit un peu sous le même jour qu'un dévot catholique romain voit son confesseur. Soit dit en passant, ces organisations si diverses me sont fort utiles ; elles écartent de moi les amateurs de curiosités... Les gens qui entendent parler d'*Initiés* disent vaguement: « Ah oui, ce sont ces Théosophes qui ont fondé une branche spéciale... »

« Mais, n'est-il pas très fâcheux, dis-je, revenant au sujet d'Arkwright, que l'époux soit un chéla tandis que sa femme ne l'est pas? »

« Les conjonctures fâcheuses peuvent nous enseigner beaucoup de choses fut sa réponse. *Lui* apprend la discrétion, et *elle* apprend à surmonter sa curiosité. »

Et je me demandai, à ce moment-là, si Moreward ne me jugeait pas, moi-même, indûment curieux.

Ultérieurement, je découvris qu'il ne m'avait pas tout raconté. Mieux j'appris à connaître Ella Arkwright, plus il me devint évident qu'elle avait des défauts qui étaient l'humaine contrepartie de ses attrayantes qualités. Sa naïveté et son impulsivité étaient alliées à une indiscretion qui eût pu causer de graves ennuis au Maître. Lui confier certains des enseignements qu'il nous donnait, c'eût été courir le réel danger de les voir passer, par son entremise, à des esprits nuisibles et mal disposés.

## Chapitre 10

### Théosophes

« Ne voulez-vous pas rester à dîner avec nous? me demanda Moreward lorsque nous atteignîmes sa porte. J'aurai à faire une demi-heure avec mon secrétaire, ou plutôt avec le chéla qui me sert de secrétaire ; ensuite j'aurai un grand moment à moi. Vous trouverez bien un livre pour faire passer le temps! »

J'acquiesçai naturellement avec joie à cette suggestion.

Deux de ses chélas vivaient, en effet, sous le toit de Moreward: un jeune Cinghalais et le secrétaire déjà mentionné, nommé Heddon. Une fois le repas achevé (je notai que le Maître ne prenait lui-même à peu près rien), tandis que nous fumions d'excellents cigares, je lui demandai, au cours de la conversation, ce qu'il pensait de l'avenir de la Société Théosophique.

« Il dépend avant tout de l'attitude que prendront les théosophes, me répondit-il avec un grave sourire. Bien que le Société ne soit pas placée directement sous ma surveillance (Surveillance purement occulte et spirituelle. Les êtres parfaitement évolués que sont les Initiés exercent en tous temps, sur les groupements et sur les individus, leur action *inspiratrice* et bienfaisante. (Note de la trad.), je m'intéresse à sa carrière ; elle a déjà fait et pourrait faire encore du beau travail. Malheureusement, j'observe, chez certains théosophes, des défauts graves ou véniels ; et les défauts véniels ont des répercussions aussi lointaines que les défauts sérieux. »

« Quels genres de défauts? » s'enquit Heddon, qui semblait savoir fort peu de chose de la Société et de ses activités.

« Eh bien il est triste de voir, par exemple, les membres d'une Société qui professe la fraternité engagés dans une véritable

« guerre civile » en paroles, - qui n'est, au fond, pas très supérieure à la guerre menée par les armes. Depuis ses tout premiers débuts, et à intervalles assez rapprochés, la Société est occupée à se quereller sous une forme ou sous une autre: ce qui devrait rester ignoré ou devrait être interprété dans un large esprit de tolérance, ou, plus simplement, pardonné, on l'enfle jusqu'au scandale, - si bien que, par voie de protestation, certains membres quittent leurs Loges en corps, le buste redressé, dans l'exhibition de ce qu'ils croient être une vertueuse indignation. »

« Les aboiements de l'accusation » murmura sèchement le Cinghalais.

Moreward fit un signe affirmatif. « Ils ont écrit, dans un journal occulte, des lettres acrimonieuses au sujet de l'ordination des évêques, en en discutant la légitimité, et, dernièrement, il s'est formé un « mouvement », dont la thèse est que le dernier mot sur l'occultisme a été dit par Madame Blavatsky, en sorte que cette thèse condamne tout nouvel enseignement comme une preuve de déloyauté envers sa mémoire. »

« Je croyais me souvenir, intervins-je, que de son vivant encore, les Maîtres ont prouvé que l'on n'avait fait, jusqu'ici, que « soulever un coin du voile » et ont constaté qu'avec toutes ses qualités Madame Blavatsky n'était, sur certains points, pas absolument sûre? »

« C'est exact » répliqua Moreward.

« Et quelle est donc la cause profonde de ces nombreuses taches sur le blason théosophique? » prononça la voix calme et douce du Cinghalais. Le défaut de maîtrise de soi: on ne domine ni son tempérament, ni ses émotions, ni sa langue. »

« Et le résultat, fit Moreward, prolongeant la pensée du Cinghalais, c'est la défection de ceux qui seraient entrés dans la Société et qui eussent pu bénéficier des idées sur lesquelles elle repose. »

« Les sourds n'entendent pas les grands bruits, remarqua encore le Cinghalais de son ton mesuré: mais ils perçoivent facilement les murmures imperceptibles... »

Moreward, remarquant mon air déconcerté, me fit un signe du coin de l'œil, puis regarda son chéla. « Vous ne pouvez pas vous attendre à ce que de pauvres Occidentaux, à l'esprit terre-à-terre, gobent sans explication vos profondes similitudes! » lui dit-il d'un ton taquin.

Le Cinghalais sourit d'une manière qui me le rendit instantanément sympathique, tant ce sourire était dénué de toute nuance de supériorité. « Nos amis, les théosophes, sont des sourds, expliqua-t-il, parce que tout en étant aptes à percevoir les rumeurs subtiles du Plan Astral, ils n'entendent pas la grande voix de la Raison, qui leur crie que l'intolérance ne sera jamais compatible avec l'esprit de fraternité. »

« A présent, je saisis! » fis-je en m'inclinant.

« Et ces défauts véniels, dont vous parliez? » dit Heddon.

« Ce sont de très petites choses, je l'admets, pour lesquelles nous, les grands Frères, sommes, je l'espère, les derniers à faire preuve d'intolérance. Mais, - pour vous faire saisir ce que j'entends - lorsque je dirige ma conscience psychique sur l'une de ces assemblées théosophes, j'y vois un trop grand nombre d'êtres bizarres, incohérents, distraits, inactifs et inertes, qui se demandent peut-être vaguement: « Que pourrais-je bien faire pour les Maîtres?... » mais qui, si on le leur dit, ne sont plus du tout disposés à l'accomplir, - ce que les Maîtres leur demandent n'étant pas assez spectaculaire pour les tenter. Il eut un sourire indulgent. « Je me rappelle mes essais répétés, il n'y a pas si longtemps de cela, pour faire comprendre à une femme qu'elle devait renoncer à dénier, très égoïstement, à son mari les droits conjugaux... Mais je n'obtins avec elle aucun résultat car, obsédée qu'elle était par des notions exaltées de prétendue pureté, elle en devenait sourde aux exhortations de ma faible voix s'efforçant d'atteindre son *ego*. Ni la théosophie, ni aucune forme d'occultisme, reprit-il, après une courte pause, ne devraient servir de prétextes à l'égoïsme conjugal, ni rendre une femme - ou un homme - oublieux de son devoir, incohérent et impratique. En résumé, la leçon pratique que donne la théosophie, c'est celle de la maîtrise de soi. Or, l'égoïsme, sous toutes ses formes, le défaut de bon sens et autres faiblesses de ce genre, sont des symptômes de manque de contrôle de soi. J'aimerais que toutes les fois que l'occasion s'en présente, mes chélas enseignent aux théosophes à devenir une « réclame » pour leur Société, plutôt que le contraire... qui est trop fréquent. Se contenter de croire à la doctrine du Karma et à celle de la Réincarnation peut leur être, personnellement, d'un grand réconfort ; mais quel bien en retireront les autres qui, jusqu'ici, ne croient pas encore à ces doctrines? »

« Par ailleurs, ces deux doctrines ne sont pas absolument essentielles: elles ne sont que deux des multiples facettes du grand Diamant de la Vérité. »

Quittant son siège, Moreward se mit à arpenter la pièce. « Les choses vraies elles-mêmes, observai-je, lorsqu'on les affirme avec trop d'emphase, prennent les proportions d'un dogme. »

« Certainement, dit-il. Je trouve, par exemple, que nombre de membres de la Société Théosophique donnent beaucoup trop d'importance au Karma, dans le sens où eux entendent ce mot. Ainsi, chez les âmes jeunes, non encore évoluées, il se crée souvent une mentalité de valétudinaire. L'homme ou la femme - plus généralement la femme - vous dit: « Je suis malade, mais c'est mon Karma... je dois le supporter! » Et elle se sent toute fière de ce qu'elle *croit* être son Karma. Seulement, lorsqu'on analyse son subconscient, on n'y trouve nullement son Karma - il sourit indulgemment - mais la vanité qui est à la source de la maladie, vanité qui a fait naître son grand désir d'attirer l'attention sur elle-même. Comme vous le savez, dans notre cercle occulte, nous prenons le terme de Karma dans son sens le plus littéral, c'est-à-dire comme la Loi de Cause à Effet régissant toutes les actions humaines, et non pas uniquement celles de nos vies passées. Nous dirons donc que les lancinants maux de tête avec lesquels s'éveille l'homme qui s'est enivré la nuit précédente, représentent son Karma! » Nous nous mîmes à rire.

« Et pourquoi? poursuivit Moreward, ignorant notre amusement, parce qu'il est l'effet direct d'une cause: en d'autres termes, cet homme paie non le péché d'une existence antérieure, mais l'erreur de la nuit précédente. Si le Karma n'est interprété que dans le sens restreint qui lui donnent les théosophes d'esprit peu ouvert, il en résulte des inconvénients tels que cette manie, qu'on pourrait appeler le *valétudinarisme*, et d'autres encore que, pour notre part, nous essayons d'éviter. Vous

serez donc utile aux théosophes, en leur apprenant que les effets du Karma ne sont rien dont on puisse se glorifier, et que plus tôt ils cesseront de donner pareille importance à cette doctrine, le mieux ce sera aussi. »

Il s'arrêta pour allumer un cigare.

« Au total, je suis peiné de constater une attitude de dogmatisme, parmi les théosophes... Quelques-uns vont si loin, qu'ils pensent avoir un droit exclusif à l'attention des Maîtres. Vous leur donneriez certainement un choc, si vous leur disiez que bien des athées et bien des prostituées se révèlent plus accessibles qu'eux-mêmes aux enseignements d'un Maître. Ce type-là de théosophe est l'exact opposé de l'autre type, à mentalité vague et molle - dont la texture implique, du moins, une part d'amour et de bienveillance - il est moins élevé, spirituellement parlant, parce que pénétré d'un conventionalisme, d'ailleurs inconscient. Le *corps mental* de ces théosophes dogmatiques est dur et résistant. Ayant embrassé une religion non orthodoxe, ils se croient à l'abri de la convention ; mais ils font erreur. Dans les limites de leurs points de vue théosophiques, ils sont presque aussi étroits et sectaires que les plus bigots d'entre les chrétiens. »

« Ils devraient se garder du pharisaïsme, observa le Cinghalais, car, bien que l'amour des Maîtres rayonne sur eux comme le grand astre du jour, les fenêtres de leur esprit et de leur cœur sont trop étroites pour lui donner accès. »

« Merci, mon fils », dit Moreward Haig, souriant avec son tranquille humour. Puis, redevenant sérieux: « La Société théosophique est à un moment très critique de sa carrière. Il se peut qu'elle voie ses membres augmenter: malheureusement, la grandeur d'une Société n'est pas forcément ce qui compte, -- c'est bien plutôt la *qualité*! Si la Société doit demeurer une grande force de bien pour le monde - et j'espère avec ferveur que ce sera le cas, il faut, avant toute chose, que ses membres se libèrent de leur poltronnerie. Ils ont été des lâches en se sauvant à l'instant du danger, en désertant le navire, au lieu de donner, plutôt, un coup de main aux pompes... Qu'il s'agît du scandale provoqué par les troubles du système nerveux de l'un des membres, ou des dissensions éclatées entre opinions diverses sur le futur Maître du Monde, - la forme sous laquelle a surgi le danger importait peu. Si le mot *Fraternité* a véritablement un sens, il signifie: demeurer ensemble, non seulement en temps de sécurité, mais surtout à l'heure du danger. A mon sens, l'avenir de la Société Théosophique dépend, avant toute autre chose, de l'héroïsme de ses membres.

## Chapitre 11

### Episode dans un cimetière

Le dimanche où, selon sa promesse, Moreward devait nous emmener à la campagne se trouva être une journée splendide. Nous devions partir à dix heures ; il passerait me prendre à mon Club, puis nous irions cueillir Viola Brind. Ponctuel à une minute près, il apparut à l'heure dite à ma porte et nous repartîmes immédiatement. Mais, au lieu de se diriger vers la demeure de Viola Brind, il tourna dans une autre direction.

« *Hallo!* fis-je, Miss Brind ne vient-elle pas avec nous? L'avez-vous oubliée? »

« Si, elle vient, répondit-il avec un mystérieux sourire, mais je dois aller chercher quelqu'un d'autre en premier lieu. »

« Un autre membre de notre Cercle? »

Il fit signe que oui, sans s'expliquer davantage.

Ce ne fut que lorsque nous stoppâmes devant la maison de Claire, que je reçus ma réponse!

« Une bonne petite surprise pour vous, dit-il ; j'ai téléphoné à Claire Delafield de nous accompagner. »

Nous eûmes vraiment la plus joyeuse des randonnées. Viola était assise en avant, avec Moreward Haig, et j'avais Claire toute à moi, à l'arrière de la voiture. Néanmoins le Maître ne nous ignorait pas complètement, mais de temps à autre se tournait à demi, pour faire quelques commentaires sur les endroits que nous traversions ou nous crier le nom de quelque village. Nous avions roulé environ deux heures et demi, lorsque nous stoppâmes dans un pittoresque hameau, où nous avions résolu de prendre notre lunch. Nous fîmes halte devant le petit hôtel ; mais, comme il était encore trop tôt pour le déjeuner, Moreward nous proposa de faire un tour à pied dans le village. A quelques mètres de l'hôtel s'élevait une vieille église, entourée d'un cimetière, et nous marchâmes dans cette direction. Comme nous en passions le seuil, quelques fidèles qui s'étaient attardés à bavarder ensemble au sortir du service, étaient en train de se disperser, et il ne demeura dans le cimetière qu'une jeune fille, debout au milieu des tombes, à quelque distance de nous. Allant de-ci de-là, nous regardions les monuments et en lisions les inscriptions ; nous nous approchâmes ainsi de la jeune fille. Je vis qu'elle disposait des fleurs sur une tombe fraîchement recouverte. Son expression était si désespérée, que j'eusse donné n'importe quoi pour être en mesure de la consoler... Mais qu'aurais-je pu lui dire qui fût efficace? Je n'osais guère, d'ailleurs, m'adresser à une étrangère. Je remuais ces pensées quand je m'aperçus que Moreward, qui était un peu en avant de moi, observait avec intensité la jeune fille. Un instant après, il s'avancait vers elle et posait la main sur son épaule.

« Mon enfant, dit-il, avec un accent de profonde tendresse, ne vous déssolez pas ainsi au sujet de votre père! Il n'est pas au fond de cette tombe ; il se tient debout à côté de vous... et il vous dit qu'il ne vous a jamais quittée. »

Elle ne saisit évidemment pas très bien la signification de ces paroles ; mais elle s'accrocha à sa main en s'exclamant: « Vous avez connu mon père! »

« Non, ma petite. »

« Alors, je... je... ne comprends pas... Je ne vous ai jamais vu. Comment pouvez-vous savoir?... » Et elle retira hâtivement sa main.

« Parce qu'en cet instant, je vois son esprit, et que je l'entends me dire: « *Dites-lui de ne pas se laisser déprimer ainsi ; je suis son papa... aidez-la à comprendre que je ne l'ai jamais quittée!* »

La fillette se détourna, laissant pendre sa tête, ne sachant que penser ou que dire: mais elle ne pleurait pas. Moreward passa le bras autour de ses épaules et l'attira à lui. « Venez, mon enfant,

dit-il avec une grande douceur ; je suis ici pour vous consoler ; ne voulez-vous pas m'entendre? »

Elle s'empara de nouveau de sa main et fit un petit signe d'acquiescement: elle semblait incapable de parler. Je regardai Viola et Claire ; elles avaient les yeux pleins de larmes.

« Écoutez, fit le Maître d'une voix grave, quelques-uns parmi nous peuvent *voir* ceux que le monde appelle, bien à tort, des *morts*, car en réalité ils ne sont pas morts. Je sais que c'est difficile à croire, mais c'est la vérité. Dois-je vous décrire comment est votre père, pour vous aider à comprendre? »

Elle ne répondit pas, mais eut un imperceptible geste d'assentiment.

« Il est jeune encore, seulement trente-huit ans environ... les joues rasées, grand, il a un... »

Subitement elle se mit à sangloter.

« Voyons, voyons, mon enfant, dit-il d'un ton apaisant, ne pleurez pas ainsi! Je vous comprends si bien, mais ne pleurez pas... » Caressant sa main, il attendit quelques instants. « Savez-vous ce que j'allais justement vous dire? » questionna-t-il d'un ton encourageant. « C'est que votre père serait si parfaitement heureux, là où il est, si ce que vous ressentez ne lui faisait pas tant de peine! Ne voulez-vous pas essayer d'être moins malheureuse, à cause de *lui*? »

« C'est... c'est... difficile », sanglota-t-elle.

« Je sais, ma chérie, je sais, - mais pensez-vous ce que cela représente pour lui, de vous voir si misérable et, lorsqu'il tente de vous consoler, de constater que vous ne pouvez entendre sa voix! N'en souffririez-vous pas beaucoup, si c'était vous qui étiez à sa place? »

Elle fit oui de la tête.

« Vous étiez ensemble plus *camarades* que père et fille, n'est-ce pas cela? » Il parlait, maintenant, sur un ton de conversation, donnant l'impression qu'il cherchait à distraire son attention d'elle-même. « Voyez-vous, s'il n'était pas possible à quelques-uns d'entre nous de *voir* ceux qui ont quitté leur corps, comment pourrais-je savoir tout ceci? Ce ne serait pas possible, n'est-ce pas? Ainsi vous le voyez, bien que nous nous figurions que nos bien-aimés meurent et s'en vont très loin de nous, ce n'est pas le cas, en réalité: ils sont avec nous constamment ; seulement nous ne sommes pas tous capables de les apercevoir et d'entendre ce qu'ils nous disent. »

Elle s'arrêta de sangloter.

« Vous êtes un homme très, très bon! » fit-elle, avec un son voix qui obligea Claire à porter son mouchoir à ses yeux...

Moreward sourit. « Cela va mieux, dit-il gaiement. - Maintenant, mon enfant, votre père désire que je vous transmette un message. Oh! votre mère est là aussi! Vous vous la rappelez à peine, n'est-ce pas? Elle est morte quand vous étiez si petite encore. » Dans son étonnement, la fillette avait l'air presque heureuse...

« Eh bien, maintenant, je vais vous répéter mot pour mot ce que j'entends dire à votre père: Dites - à - ma - petite - fille - que - je - ne - suis - pas - en - bas - dans - la - terre - mais - juste - à - côté - de - vous - avec - sa - maman - Je - voudrais - qu'elle - ne - vienne - plus - dans - cet - endroit - cela - lui - fait - du - mal - parce - qu'elle - souffre - trop - Demandez - lui - de - faire - tout - ce - que - lui - dit - Mrs. Hodges - Elle - peut - aussi - l'aider - Je - serais - très - reconnaissant - si - la - jeune - dame - blonde - et - vous - même - vouliez - donner - votre - amitié - à - ma - fillette - J'ai - pu - voir - les - pensées - de - cette - dame - et - je - sais - qu'elle - a - la - faculté - de - nous - voir - Maman - et moi - nous - envoyons - à - notre - petite - plus - de - tendresse - que - je - ne - saurais - le - dire - en - mots - Nous - la - supplions - de - consentir - pour - l'amour - de - Mike - à - ne - plus - tant - se - désoler - Et - maintenant - je - vous - remercie - Monsieur - pour - le - service - que - vous - nous - rendez - nous - avons - une - grande - dette - de - gratitude - envers - vous - Dites - à - la - petite - que - nous - habitons - un - endroit - merveilleux - Pourtant - nous - sommes - toujours - autour - d'elle - toujours - vous - comprenez - Mais - je - pense - que - cela - lui - semble - à - elle - un - peu - étrange - Votre - amie - lui - fera - comprendre - un - de - ces - jours -



s'il - vous - plaît - Persuadez-la - de - retourner - à - la - maison - Une - fois - de - plus - merci. »

« Voila le message de votre père, mon enfant. Ainsi, vous voyez que les choses ne sont pas si terribles, après tout, n'est-ce pas? Et mon amie, ici, vous fera avoir d'autres messages, de temps à autre. Elle arrangera les choses en sorte que vous puissiez aller la voir à Boston. Vous allez quelquefois en train à Boston, n'est-ce pas? »

- La petite fit oui de la tête, en souriant, et Viola, qui s'était approchée d'elle, lui demanda son adresse et lui remit la sienne propre.

« Maintenant, fit Moreward, en lui tapotant l'épaule, je retournerais vite chez ma sœur, si j'étais vous! Et pensez à votre père seulement comme s'il était parti en vacances dans un très beau pays, - car c'est réellement bien cela! Et n'oubliez pas que vous *aurez de nouveau* de ses nouvelles: nous nous en occuperons. Adieu, mon enfant - il lui tendit la main -- Dieu vous bénisse!  
»

Elle saisit cette main et y posa les lèvres. « Que Dieu vous bénisse *vous!* dit-elle. Je... je ne puis pas dire... ce que vous avez fait pour moi. Je n'oublierai jamais ça, - jusqu'à la fin de ma vie... »

Elle se tourna vers Viola. « Et merci à vous. » Elle tendait sa petite main ; mais au lieu de la prendre, Viola, entourant de ses bras la fillette, l'embrassa.

« Veux-tu venir me voir aussi? » fit Claire, d'une voix légèrement enrouée.

« Sûrement, je veux bien », fit la petite avec émotion.

Nous la regardâmes sortir du cimetière. J'avais, dans la gorge, une sorte de boule, qui ne m'eût pas permis de parler sans me ridiculiser... Ce fut, je crois, justement parce que Moreward devina ce que nous ressentions tous, qu'il dit, de sa voix normale et la plus enjouée: « C'est bon de savoir qu'en résultat de notre excursion, trois êtres sont plus heureux qu'auparavant! » -Mais, - et il regardait sa montre - il est passé 1'heure: il nous faut aller en quête de notre déjeuner! »

Les yeux de Claire étaient encore rouges, lorsque nous nous assîmes devant notre lunch.

« Un peu remuée, eh? » dit Moreward, avec l'un de ses plus affectueux sourires.

Elle lui jeta un regard de gratitude. « Cela fait mal, de souffrir avec les autres... »

« Je confesse que je trouve aussi cela très dur. Qu'en pensez-vous Miss Brind? »

« Je trouve cela très douloureux. »

« La compassion, dit pensivement Moreward, affecte les gens de manières diverses: c'est une question de tempérament -jusqu'au jour, bien entendu, où l'on est parvenu à dominer les exigences du tempérament. »

« Vous voulez dire le jour où l'on atteint la Conscience de la Félicité? »

Il fit signe que oui. « La compassion sert à nous faire *réaliser* l'Amour, dans le temps présent. Aussi peut-elle être une sensation très agréable. Mais elle demeure douloureuse, si, au lieu d'identifier notre esprit avec cet Amour, nous nous laissons entraîner dans la souffrance des êtres que nous plaignons. »

« N'est-il pas fort difficile, de ne pas se laisser entraîner? » demanda Claire.

« Cela dépend du degré de notre évolution. De toutes manières, il est regrettable de se laisser bouleverser, car cela diminue nos possibilités d'aide effective. Un docteur ne serait pas de grande utilité, s'il pleurait ou s'évanouissait à la vue d'un accident, - n'est-il pas vrai? »

« Indiscutable! » dis-je.

« Il semble dur, de parler ainsi, poursuivit Moreward, mais un certain genre de compassion contient en elle un élément d'égoïsme et de lâcheté. Comment se fait-il, par exemple, que si vous entendez parler d'une catastrophe de chemin de fer survenue en Inde ou dans quelque autre endroit fort éloigné, vous n'accordiez qu'un faible intérêt à cette nouvelle, et qu'un accident

similaire, survenu à Boston, vous mette sens dessus dessous au point que, de plusieurs jours, vous n'arriviez pas à en chasser la pensée? C'est qu'inconsciemment, vous sentez que *vous auriez pu* être tué dans cet accident, ou perdre un être très cher. »

« Ce contraste, en effet, m'a toujours frappée, remarqua Viola. Mais je n'avais pas songé à l'attribuer à notre égoïsme inconscient. »

« Je crois que c'est la bonne explication, malgré tout... La voici développée en d'autres mots: lorsqu'un bambin pousse des cris aigus parce qu'il a brisé l'un de ses jouets, vous ne vous sentez nullement poussé à mêler vos larmes aux siennes. Vous souriez, caressez et embrassez l'enfant, - puis tout est dit par là... parce que vous, grande personne, savez parfaitement que la perte d'un jouet ne saurait vous bouleverser - ce qui revient à dire que nous n'avez pas peur qu'une chose pareille vous arrive également! »

« Ingénieux argument, m'écriai-je, quoique peu flatteur pour notre vanité. »

Moreward se mit à rire. « Vous ne devriez pas en avoir! »

« Ah! si l'on pouvait s'en défaire... » répliquai-je.

« Quoiqu'il en soit, reprit-il, la compassion véritable, celle où ne se mêle aucun élément d'égoïsme ou de lâcheté, est une émotion belle et exempte de douleur: c'est même une émotion joyeuse, parce qu'elle est fille de l'Amour, et que l'Amour pur est créateur de joie. »

« Cependant, il est dit que le Christ a pleuré de compassion, » observai-je.

« Vous ne devez pas croire tout ce qui est dit dans la Bible, vous savez ; autrement vous vous trouverez en difficulté. Cette histoire de Jésus pleurant parce qu'il apprend que Lazare est mort, ne supporte pas l'examen. Pourquoi pleurerait-il, alors qu'il *sait* pouvoir le ramener à la vie, - qu'il sait peut-être même qu'il n'est pas mort - interprétez cela comme vous le voudrez? »

« Ne pouvait-il pleurer de pitié sur les autres, - je veux dire sur Marie et Marthe? » hasardai-je.

Moreward hocha la tête. « Ça ne colle pas, mon cher ami ; pareille extériorisation de pitié n'eût été que de la faiblesse. Que penseriez-vous d'un médecin qui, parfaitement conscient qu'un certain malade peut être sauvé, n'en éclate pas moins en larmes lorsque les parents le confrontent avec ce malade? Ce serait le moyen tout trouvé pour faire mourir de peur le patient! »

Nous éclatâmes de rire.

« Je dois l'affirmer: perdre son temps à pleurer, au lieu de se mettre immédiatement à l'œuvre pour vaincre la cause du mal qui nous inquiète, est une bien singulière conduite, et certainement *pas* celle que tiendrait un Adepté! Non - je crois que nous devons en revenir à l'interprétation des « larmes de joie », ainsi que le dit Sri Parananda dans son *Exégèse Orientale des Évangiles* (Eastern Exposition of the Gospel.), deux excellents volumes que, soit dit en passant, je vous recommande très vivement de lire. »

La conversation fut interrompue par le domestique nègre, qui désirait apporter le second service ; mais Moreward avait eu tant à dire, qu'il en avait oublié de manger... Aussi vida-t-il hâtivement son assiette.

« La dernière fois que j'ai déjeuné ici, fit-il, en souriant affablement au garçon, nous avons eu les plus délicieuses gaufres que j'ai jamais dégustées. »

Le visage du garçon s'illumina, montrant une rangée de dents éblouissantes. « Je crois, Monsieur, qu'aujourd'hui, vous ne serez pas non plus déçu de ce qui va venir », dit-il.

« J'espère bien que non! - A propos, je note qu'aucun de vous ne semble très ému par les larmes du bambin qui se trouve à la table voisine » remarqua-t-il d'un ton railleur.

Nous regardâmes tous dans la direction indiquée, où un *pater familias*, en compagnie de sa femme et de son petit garçon, exhortait vivement ce dernier à engouffrer une portion énorme de viande et de pommes de terre.

« Je prends note que *vous* n'intervenez pas davantage pour jouer les bons Samaritains, cette fois-ci », taquinai-je à mon tour.

« Cela ne prendrait pas! fit-il en souriant, ils seraient très vexés. Vous ne pouvez pas faire comprendre à des parents, - et il baissa la voix - la grande erreur qu'il y a à faire manger de force un enfant qui n'a pas d'appétit, ou qui a déjà mangé suffisamment. A la nature de le délivrer - quand et comment elle le voudra - de cet excès de substance! Quoi qu'il en soit, il n'y a pas de raison pour que *nous* n'absorbions pas quelques gaufres de plus. » Samuel! appela-t-il.

Le garçon reparut.

« Encore des gaufres, je vous prie. »

Il faisait déjà nuit, lorsque nous retrouvâmes Boston, où je devais achever ma journée chez Claire.

« Je vous verrai mercredi », nous dit Moreward, en nous déposant devant la maison des Delafield.

## Chapitre 12

### Mariage et fidélité

Il y avait deux soirées par mois où, au lieu d'écouter discourir leur Maître, les chélas étaient invités à poser des questions sur tout sujet qui les préoccupait. Moreward avait cependant institué une règle: c'est qu'une fois un sujet introduit, toutes les questions posées s'y rapporteraient plus ou moins directement ; - cette méthode devait, expliqua-t-il, assurer une certaine logique de la pensée.

L'un des chélas, un Français qui, disait-on, avait acquis un extraordinaire contrôle de son corps (il retenait son souffle pendant un temps prodigieux, arrêta les battements de son cœur et accomplissait bien d'autres remarquables exercices du Yoga) posa, avec un fort accent étranger, la question suivante: « Dites-moi, Maître, considérez-vous le mariage comme incompatible avec un grand avancement spirituel? »

« C'est une question absurde, venant de *vous*, répliqua Moreward, - et l'inflexion sévère de sa voix arrêta net un rire général, à demi réprimé. Avez-vous retiré, de tant d'années d'enseignement, un aussi mince bagage, pour n'être pas encore capable de répondre à cette question vous-même? »

« Pourquoi donc les livres hindous traitant du Yoga assurent-ils qu'il y a incompatibilité? » insista le Français, bien qu'un peu décontenancé de cette rebuffade.

« J'aurais cru que vous le sauriez également » répondit Moreward d'un ton de regret. Combien de fois faudra-t-il que j'essaie d'enfoncer dans votre conscience l'idée que vous êtes beaucoup trop « unilatéral » et qu'un jour, il vous faudra retourner en arrière pour étudier tout ce que vous avez négligé... Répondez-lui! » ordonna-t-il au Cinghalais, qui était assis au premier rang.

« Les livres hindous dont vous parlez, commença le chéla de son ton dénué de passion, furent écrits par des *Yogis* pour des *aspirants Yogis*. Leurs enseignements ne sont pas applicables aux Européens sans avoir subi un processus de sélection et d'adaptation. C'est précisément pour vous guider, en ce domaine, que les Gourous existent. Quant au mariage, il n'est un esclavage que pour les sots, tandis qu'aux hommes sages, il apporte le progrès spirituel. C'est un terrain d'exercice hérissé de dangers, pour les êtres puérils, mais une utile école pour les êtres éclairés. Il est le sol fertile où croissent tantôt les fleurs, très belles, de nombreuses vertus, tantôt la néfaste mauvaise herbe de nombreux vices. »

« Pensez-vous, demanda l'une des femmes-chélas, que le monde commence à comprendre la valeur spirituelle du mariage? »

« En Europe et en Amérique, dit-il (et toute sévérité avait disparu de sa voix), fort peu de gens, hélas, en saisissent la réelle valeur. Au temps présent, l'attitude prise à l'égard du problème matrimonial est désastreuse: au lieu de conduire au contentement et au progrès spirituel, elle mène à la Cour des Divorces. Aussi longtemps que la jalousie sera regardée comme une passion honorable et que l'exaltation romanesque présidera aux mariages, comment pourrions-nous espérer qu'il en soit autrement? » - Il fit une pause, dans l'attente d'une question nouvelle.

« Voulez-vous réellement dire, questionna un romancier, assis à côté de moi, que le grand amour ne soit jamais une base sûre pour le mariage? »

« Les hommes sages, répliqua Moreward répugnant à employer le mot *jamais* dans la discussion. Mais on peut dire que les engouements romanesques sont *rarement* un fondement sain pour une union... excepté, peut-être, dans les romans! » ajouta-t-il avec un malicieux clin d'œil.

Il y eut un rire général, auquel se joignit le romancier. - « Dans les pays où les lois sont très tolérantes, reprit Moreward, lorsque les gens qui se sont mariés pour le seul plaisir et sous l'empire d'un violent emballement se découvrent mal faits l'un pour l'autre, au lieu d'essayer d'apprendre la leçon que leur *ego* (leur *moi* supérieur) voudrait leur enseigner, ils l'esquivent lâchement - et fuient vers les Cours de divorce. Trouvant qu'il faut prendre trop de peine pour s'adapter peu à peu l'un à

l'autre et dominer l'aversion ou l'irritation qui succède à l'amour exalté du début, ils recherchent le chemin le plus facile pour sortir de ce dilemme et, plutôt que d'obéir à la voix de leur moi supérieur, ils écoutent celle de leur *moi* inférieur, qui leur dit: « Tu as *cru* que tu aimais cette femme (ou cet homme), tu as été trompé ; mets donc une fin à tout cela par la séparation définitive! »

« Mais, comment pourrait-on empêcher les gens de se marier sous le prétexte qu'ils sont amoureux? » demandai-je.

« En les initiant graduellement à un idéal plus haut. Ceci prendra un temps très long ; mais qu'importe! Apprenez aux gens à ne se marier ni par passion, ni pour leur seul plaisir, - moins encore, cela va sans dire, pour des avantages matériels. »

« Qu'entendez-vous par *passion*? » questionna quelqu'un. Un amour purement physique? »

« Vous faites bien de soulever cette question, car le mot est souvent employé dans un sens beaucoup trop arbitraire. Quelqu'un veut-il répondre? »

« Je dirai qu'il y a trois formes de passion, hasardai-je, l'une purement physique, la seconde, plus rare, purement sentimentale, et la troisième à la fois sentimentale et physique. »

Moreward fit un signe d'assentiment.

« Une chose me frappe, fit une voix très américaine, c'est que, ce que notre ami appelle l'amour « sentimental » et « physicosentimental » est susceptible d'obscurcir bien davantage le jugement d'un homme que n'importe lequel de ces désirs simples, naturels et sans fard, dont je me suis senti tellement honteux dans ma jeunesse! »

Moreward Haig éclata d'un rire franc et cordial. « Nous avançons! observa-t-il. Y a-t-il d'autres confessions? »

« Toutes les amours romanesques que j'ai pu avoir, dit un autre jeune homme, se sont simplement évanouies en fumée ; aussi ne donnerai-je pas une chiquenaude d'aucune d'entre elles! Mais je puis très bien m'imaginer ayant une profonde et durable amitié pour plusieurs femmes, - avec n'importe laquelle on pourrait passer une agréable nuit - et c'est l'une d'elles que j'épouserais, s'il me venait jamais à l'idée de me marier. »

« Ou s'il *me* venait à l'idée de vous conseiller le mariage - corrigea Moreward, - ce qui est plus important. » « Bien entendu! » dit l'élève.

« Ainsi, vous voyez, - quoique notre ami l'ait exprimé d'une façon qui serait un peu choquante pour une vieille fille de l'époque victorienne, - il a voulu dire que le mariage qui est *l'union de deux amis* est le seul mariage susceptible de durer. »

« Tout cela est bel et bon, dit Viola, mais si l'on recommande aux gens de ne se marier que par simple amitié, ils croiront qu'il ne s'agit que d'une union platonique. »

« Mais, pourquoi donc avez-vous une langue, mon enfant, si ce n'est pas pour expliquer aux gens ce que vous voulez dire! »

« Ainsi, vous n'approuvez pas les mariages platoniques? » dis-je à mon tour.

« Si deux êtres qui ont des affinités morales, mais ne s'attirent pas physiquement, qui éprouvent même une antipathie physique réciproque, désirent malgré tout se marier, cela ne regarde guère un Gourou dans ce qui touche sa... dirai-je sa compétence officielle... Mais, sauf en des cas très rares, je ne conseille guère le platonisme renforcé. Les unions platoniques qui existent de nos jours entre gens appartenant à diverses sociétés mystiques et occultes, sont symptomatiques d'une fausse conception de ce qu'on appelle la « pureté ». Ces braves gens veulent progresser trop rapidement ; et, parce qu'ils essaient de *courir* sur le sentier de la vie spirituelle, alors qu'ils ne savent pas encore marcher, ils s'attirent toutes sortes de maladies nerveuses et autres inconvénients ; les femmes deviennent hystériques et souffrent fréquemment de troubles utérins, qui obscurcissent leur jugement et nuisent à leurs activités. Les hommes souffrent d'irritabilité, de neurasthénie et de divers malaises, qui se déclarent dès qu'ils n'ont plus à côté d'eux un Gourou pour leur montrer comment éviter ces contre-coups. Mais ils se disent: « Nous faisons de nous-

mêmes, des instruments très purs, à travers lesquels les Maîtres pourront exercer leur action », et les livres qu'ils lisent, pleins de beaux sentiments, les fortifient dans cette croyance. Quelques-uns de ces êtres bien disposés, mais fourvoyés dans l'erreur, ont, dans leur dernière incarnation, été des moines, des nonnes, ou des ascètes. Pourquoi, direz-vous, ont-ils dû renaître dans le tumulte et le bruit d'une civilisation européenne ou américaine? Et bien, pour y apprendre la leçon particulière et très différente, que cette civilisation a à leur donner. Mais si, dans un environnement tout différent de celui de leur vie précédente, ils ne font qu'essayer de répéter, en quelque sorte, leur leçon ancienne, ils gaspillent leurs chances d'évolution dans l'incarnation présente. - A ce propos, je vais vous conter une petite histoire occulte. Il n'y a pas si longtemps, vivait en Inde un grand Yogi tellement vénéré de tous, que lorsqu'il était attendu dans quelque cité, les maisons étaient pavisées et les rues décorées. Ce Yogi étant décédé, il s'est maintenant réincarné en Angleterre, sous les traits d'une simple petite fille! Quelle déchéance! s'écrieront les gens peu éclairés. Mais non! *L'ego* de ce Yogi, tout près de devenir un Maître, avait encore quelque chose à apprendre ; et il ne pouvait l'apprendre que dans le monde occidental et dans le corps d'une petite fille... Il y a plus, encore: si cette âme accomplit, dans la vie présente, le destin prévu pour elle par les Gourous, celui qui fut autrefois un Yogi pourra se marier et avoir des enfants.

» Ainsi, je voudrais vous pénétrer de l'idée qu'il faut aider les autres à apprendre *entièrement* la leçon qui découle de leurs circonstances et environnements particuliers. S'ils sont mariés, ils doivent remplir toutes les obligations du mariage, afin d'apprendre à cultiver les vertus qu'enseigne cet état. C'est à vous à tenter d'enseigner, peu à peu, la « supermorale » du mariage. »

Il s'arrêta, et une voix un peu timide, celle d'un élève entré récemment dans notre Ordre, demanda: « S'il vous plaît, quelle est cette « supermorale »?

« Voulez-vous le lui dire? » demanda Moreward au Cinghalais. « La supermorale du mariage, c'est l'absence d'égoïsme et l'abnégation conjugale poussée jusqu'à sa conclusion logique. »

« Donnez-lui en un exemple pratique », dit le Maître.

« Eh bien, lorsqu'une femme désire ardemment un enfant, et que son mari est impuissant ou stérile, il devrait, si tel est le vœu de sa femme, lui permettre d'avoir un enfant d'un autre homme. »

« Bon! » dit Moreward. - Quant au visage du nouveau chéla, c'était tout un poème...

« Mais, objecta le Français, si cette femme est mariée à un homme stérile, c'est sans doute son Karma. »

« Que l'un de vous lui réponde », ordonna sèchement Moreward.

Une fois de plus, le Cinghalais se dévoua: « Si une femme est en train de se noyer dans le fleuve, et que, de deux hommes debout sur la rive, l'un sait nager et l'autre pas, ce dernier retiendra-t-il l'autre en lui disant: « Laisse-la donc se noyer ; c'est son mauvais Karma...? »

« D'ailleurs, dit Moreward, comment serait-il à même de décider si le « mauvais Karma » de cette femme n'est pas d'avoir seulement une bonne peur, ou de faire un plongeon en abîmant sa robe neuve? »

Toutes les femmes se mirent à rire.

« Et, poursuivit le Maître, que faites-vous du « bon Karma » que s'assurera l'homme qui sait nager, s'il sauve cette femme? Non - que les époux laissent aux Seigneurs du Karma le soin d'appliquer le Karma! Le devoir de tous les supermoralistes, c'est d'agir selon les principes les plus élevés de l'*oubli de soi* et d'abandonner les conséquences de leurs actes au Très-Haut. Ce sont ces principes, et seulement eux, qui peuvent préserver le mariage de l'état chaotique dans lequel il a sombré. Le mariage, tel qu'il est de nos jours, demande d'une part trop, de l'autre trop peu à la nature humaine. Dans ces pays comme l'Italie et l'Espagne, il permet à l'homme de se conduire en vrai despote et d'exiger de la femme qu'elle agisse comme le ferait une sainte. Despotisme qui se dissimule, il est vrai, sous une feuille de vigne où s'inscrivent les mots: « *défendre mon honneur* », mais qui n'en est pas moins du despotisme, - une source de violence, de brutalité, voire de meurtres. *Défendre mon honneur*, c'est, en termes plus crus: *Défendre ma vanité et mon égoïsme*,



- de là dérivent toutes les tragédies. »

« Vous tenez donc la fidélité conjugale pour très peu de chose, demanda le nouveau chéla, puisque vous ne jugez pas que l'adultère doive être puni? »

« La fidélité, mon fils, répondit le Maître d'un ton très doux, est une vertu qu'il faut toujours admirer, mais que l'on ne saurait exiger *de force* de quelqu'un. »

« Alors... » commença l'un de nous...

« Un instant, mon fils, je n'ai pas achevé. Il y a une forme de fidélité bien plus importante que la fidélité sexuelle. - c'est celle de l'esprit et de l'âme. Violer cette fidélité, implique des conséquences bien plus graves, puisque les liens physiques se brisent avec la mort du corps, alors que les liens mentaux et spirituels persistent à travers nos vies futures. »

« Je crois comprendre, dit un nommé Galais, - le plus vieux, quant à l'âge, de tous les élèves - que vous attachez peu d'importance à la fidélité sexuelle qu'exige le mariage usuel, parce qu'elle est surtout le résultat de la *peur* - peur du scandale ou du divorce... Mais quelle sorte de « leçon » nous enseigne un mariage où la fidélité ne serait nullement exigée? »

« Beaucoup de leçons, mon fils ; mais je n'en veux mentionner qu'une: il est aisé d'être courtois, bon, affectueux à l'égard d'une femme tant que l'on en est amoureux, mais cela n'est plus facile du tout s'il arrive qu'on aime ailleurs. Or, l'homme qui, amoureux d'une autre femme que la sienne, parvient néanmoins à se montrer le même ami, affectueux et bon, envers sa femme, a appris à se conduire selon les inspirations d'une fidélité plus haute, - et c'est l'un des enseignements que le mariage libre peut nous donner. »

Cette réponse mit fin à notre séance de ce soir-là. Mais comme je rentrais en compagnie de l'un des élèves, je lui demandai:

« Pourquoi Moreward tombe-t-il si durement sur ce Français? »

« Parce que celui-ci, bien qu'il ait une très belle nature, se refuse à absorber le côté philosophique de son enseignement. Et puis, il a le cuir très résistant... La douceur et la gentillesse ont aussi peu d'effet sur lui qu'un brin de paille piquant le dos d'un âne! »

Je me mis à rire.

« Mais n'allez surtout pas rentrer chez vous avec l'idée que le Maître ne l'aime pas autant que chacun de nous autres! » « Depuis combien de temps est-il aux États-Unis? » « Depuis quinze ans, environ. »

« Alors, comment n'a-t-il pas mieux appris l'anglais? »

« Vous me demandez ce que j'ignore... Pour la même raison je suppose, qui fait qu'il ne peut absorber la philosophie! »

## Chapitre 13

### Mystification

Je revis le Maître à la conférence du vendredi suivant, mais je n'eus pas ce soir-là de conversation particulière avec lui ; nous échangeâmes seulement quelques mots en présence des autres. Il devait s'absenter le lendemain matin et ne reviendrait pas avant le mercredi ; il insinua que, dans l'intervalle, je fréquentasse un peu plus Viola Brind.

Cette allusion signifiait-elle que je ne l'avais pas vue jusqu'ici autant qu'il eût pu le désirer? - Je m'en sentais de plus en plus intrigué... Pourquoi toujours cette Viola Brind? Je devenais même conscient de la présence en moi d'un petit démon pervers qui me chochotait: « Tu n'aimes pas vraiment cette jeune fille, bien que tu cherches à le croire. Elle n'est pas le type de femme qui t'attire spontanément ; pourquoi ne pas te l'avouer franchement? Si on ne t'avait pas enjoint de cultiver sa société, tu ne l'aurais jamais fait de ton propre élan, tu le sais. » Je confesse que, si détestable, si contraire aux vœux de mon Maître que fût cette idée, je ne pouvais, par moments, m'empêcher de la sentir vraie, tandis qu'à d'autres moments, je la chassais, me disant qu'elle était absurde et ne sortait que de mon imagination. Bien sûr, que j'avais de l'amitié pour cette jeune fille... Pourquoi ne l'aimerais-je pas? Il n'y avait en elle rien qui pût inspirer de l'aversion. Lors de notre dernière soirée ensemble, n'avais-je pas constaté à quel point nous nous entendions bien? Pourquoi subitement ces défiances? Au diable ces pressentiments!... Allais-je laisser pareilles sottises se mettre en travers des projets de mon Maître? Il ne demandait, certes, pas trop de moi: simplement de cultiver l'amitié d'une jeune fille spirituelle, et exceptionnellement douée... Si je ne pouvais faire ce/a, c'est que j'étais en vérité, un pauvre imbécile!

Quoi qu'il en fût, défiance ou pas défiance - j'invitai Viola à dîner pour le jour suivant, et elle accepta. En la voyant arriver, néanmoins, j'éprouvai à mon grand regret un léger sentiment d'hostilité à son égard... Je n'aurais su le motiver - mais il était là. A ce moment-là, évidemment, mon second *moi*, mon *moi* inférieur, avait pris le pas sur l'autre ; et c'était d'autant plus étrange que je suis, par nature, un être affectueux et expansif, qui éprouve bien rarement de l'antagonisme à l'endroit de qui que ce soit. En fait, mon cœur trop accueillant m'a causé plus d'inconvénients dans la vie que le défaut contraire, - car, si je rencontre des gens qui me sont sympathiques, je suis enclin à me montrer beaucoup plus démonstratif que la correction ne le commanderait.

« J'étais naturellement résolu à ce que Viola ne pût noter aucun changement dans ma conduite à son égard. Mais je n'y réussis pas entièrement, car nous n'avions encore été assis que quelques minutes, lorsqu'elle me fit cette réflexion:

« D'ailleurs, ce soir, vous n'êtes pas tout à fait pareil à vous-même... »

Pris de court, je demeurai un moment sans réponse.

« Savez-vous, dis-je, que cette expression est plus littéralement vraie qu'il ne semble! Je ne me sens, en effet, pas tout à fait *moi-même*... Mais j'espérais que vous ne vous en apercevriez pas. »

« Pourquoi? Y a-t-il un inconvénient à ce que je le remarque? »

J'essayai de rire. « Oh, cela a peu d'importance... mais, pour dire la vérité, j'en suis un peu honteux... et en ressens du malaise. »

« A votre place je n'y attacherais pas d'importance. »

« Savez-vous ce que c'est, que de ne pas se sentir tout à fait soi-même? »

« Je vous crois, que je le sais! »

Ceci me parut soudain intéressant... « Dites-moi, - vous qui avez des pouvoirs psychiques - savez-vous pourquoi, sans rime ni raison, en apparence, une partie de notre être essaye *d'empêcher* l'autre partie de nous-même de faire une chose particulière, une chose... tout à fait facile et qu'en réalité on a *envie* de faire? »

« C'est malaisé à dire sans savoir de *quelle sorte* de chose il s'agit. »

« Oui, je suppose que ce n'est guère possible, » concédai-je, ne désirant pas en dire davantage.

« Ne pouvez-vous m'en donner quelque exemple? » demanda-t-elle. »

« Je crains que non... »

« Voyez-vous, l'obstacle peut être quelque chose de très ordinaire, - quelque inhibition que n'importe quel psychanalyste expliquerait. Mais ce pourrait aussi être quelque chose de bien plus puissant: je veux dire les « Noirs ».

« Qu'entendez-vous par les « Noirs »? »

« Ne savez-vous pas... fit-elle, surprise ; ce sont les Frères Noirs, ceux qu'on nomme les *Frères du Sentier de la Main Gauche*? Ceux-là travaillent contre la Volonté divine, et non avec Elle. »

« Oh!.. bien sûr, je sais qui *ils* sont ; mais je ne les connaissais pas sous cette appellation. » Et soudainement j'eus une impulsion: celle de dire la vérité. Mais j'en fus empêché par l'entrée de la femme de chambre, venant faire son service.

« Écoutez, dis-je, lorsqu'elle fut hors de portée, nous sommes, n'est-ce pas, d'excellents amis? »

« Je l'espère, du moins! » fit-elle en souriant.

« Alors, si je vous demande quelque chose d'assez singulier... vous me comprendrez? »

« Mais, bien sûr! »

« Pensez-vous que les « Noirs », comme vous les appelez, peuvent avoir des raisons pour tâcher de détruire notre amitié? » fis-je lentement.

« C'est tout à fait possible... On ne peut jamais savoir ce qu'ils sont en train d'ourdir. Mais pourquoi demandez-vous cela? »

« Parce que quelque chose s'est passé. »

« Vraiment? Mais dans quel domaine? » « Je répugne à vous le dire - et je vais tout de même le faire. » - J'hésitai un instant, cherchant des mots qui ne fussent pas trop crus. « J'ai l'impression, dis-je enfin, que quelque chose ou quelqu'un travaille à m'empêcher de vous aimer autant qu'auparavant... »

Elle eut un étrange petit rire. « C'est en effet singulier... car j'ai eu la même impression. » « Sérieusement? »

« Sérieusement. Les « Noirs », évidemment, s'efforcent d'agir sur chacun de nous. »

« Mais, au nom du ciel, pourquoi? m'exclamai-je. Quel est donc leur but? »

« Ah ça! Dieu seul le sait! Mais je puis vous dire ceci: il y a probablement dans cette affaire, quelque chose de plus profond que nous le supposons. Si le Maître désire de nous quelque chose de très spécial, il vaut la peine de nous efforcer d'enrayer cette influence. »

« Croyez-vous que ce soit si important que cela? » « Je pense que cela *doit* l'être. »

Une fois de plus, nous fûmes interrompus par l'approche de la femme de chambre.

« Je ne suis en général pas un personnage curieux, repris-je, lorsqu'elle se fut éloignée ; mais, sur mon âme, je voudrais savoir ce que tout cela signifie! Le Maître m'a donné à entendre, vendredi dernier, que je devrais vous voir davantage. »

« Il m'a signifié à peu près la même chose. »

J'avais l'impression d'être de plus en plus mystifié...

« Savez-vous s'il fait souvent ce genre de choses - je veux dire s'il insiste fréquemment pour que deux personnes se lient de façon très spéciale? »

« Je ne l'ai jamais entendu dire auparavant ; mais on n'entend pas tout ce qui se dit. » Elle se tut

un instant. « Puisque nous parlons de mystères, reprit-elle, je suis intriguée, moi, par un autre mystère. »

« Quoi donc? »

« Le Maître dit qu'il est possible que l'un de ces jours prochains il doive me soumettre à une épreuve, une épreuve qui ne me plaira guère... »

« Mais, quelle *sorte* d'épreuve? » demandai-je, intensément intéressé.

« C'est précisément ce que j'ignore. C'est pour m'y préparer qu'il y a fait allusion. Tout ce qu'il a ajouté, c'est que ce serait quelque chose dans le genre d'un sacrifice. »

« Seigneur! » m'écriai-je.

« Pourquoi avez-vous l'air si frappé? »

« Parce que... Mais allons nous installer dans l'autre pièce ; elle est généralement vide et nous pourrions mieux causer devant notre tasse de café. »

« Vous alliez me raconter quelque chose? » dit-elle, quand le café eut été apporté et qu'elle eut allumé sa cigarette.

« Avez-vous la moindre idée pourquoi j'ai traversé l'Océan et suis venu jusqu'ici? »

« Pour être auprès de notre Maître, je suppose. »

« C'est l'une des raisons ; il y en a une seconde. Il *m'avait averti qu'il avait en vue, pour moi, quelque chose qui exigerait de ma part un sacrifice*. Ne trouvez-vous pas étrange qu'il ait dit exactement la même chose à chacun de nous? »

Elle eut un haussement d'épaules. « Toute personne qui vit auprès de Moreward Haig a, tôt ou tard, un sacrifice à faire. Je ne pense pas qu'il s'agisse nécessairement de vous et de moi ensemble. »

« Non ; j'avoue que je ne vois pas comment cela se pourrait. Premièrement, je ne puis m'imaginer que quelque travail que nous aurions à faire ensemble dût nous coûter un tel sacrifice... Secondement... j'ai oublié maintenant, ce que je voulais dire! »

Elle rit, puis, après un instant, remarqua: « Sans doute, il se *pourrait* qu'il nous demandât d'entreprendre en commun quelque œuvre... pas très attirante et qui demanderait de nous beaucoup d'esprit de sacrifice ; mais, vraiment, je ne puis me figurer de quelle chose il s'agit... »

« Et c'est peut-être là la raison pour laquelle les « Noirs » s'efforcent de nous ébranler? » suggérai-je.

« C'est bien possible. »

Je demurai un moment silencieux, me creusant la cervelle pour tenter de sonder ce mystère dans toutes les directions... mais sans aboutir à aucune conclusion. Brusquement, je lui dis: « Mais vous, qui êtes *clairvoyante*, ne pouvez-vous pas voir un peu dans l'avenir? »

Elle secoua la tête. « Je ne puis rien voir de relatif à moi-même... Au stade où je suis, les clairvoyants ne le peuvent jamais. D'ailleurs... »

« D'ailleurs quoi? »

« Si cela avait été l'intention de Moreward que nous le sachions *maintenant*, il nous l'aurait dit. »

Je sentis que j'avais manqué de loyauté envers mon Maître et me le reprochai: « Vous avez tout à fait raison ; nous ferions mieux de renoncer à toute hypothèse: attendre et voir venir! Dans l'intervalle, nous devons veiller à ce que les « Noirs » ne puissent nous nuire en rien. Cet entretien m'a d'ailleurs fait du bien. Lorsque vous êtes arrivée, ce soir, je me sentais angoissé - un brin hostile ; mais je suis de nouveau tout à fait bien. »

« Bon. C'est un excellent signe, en tout cas. »

Nous nous mîmes à parler d'autres sujets, et convînmes de prendre le thé ensemble le lundi suivant. Comme le même soir nous devions dîner les deux avec Claire et sa mère, puis aller tous ensemble au théâtre, nous sentîmes que le Maître ne serait pas mécontent de la façon dont nous remplissions ses désirs.

Quant à Claire et moi, nous tâchions de nous rencontrer presque tous les jours, et il était rare que l'une de nos entrevues fût troublée par la présence d'un tiers. Elle avait son petit « studio » à elle et sa très indulgente « maman » ne témoignait aucune surprise de nous voir passer tant de temps en compagnie l'un de l'autre. Il n'y avait, dans tout cela, nulle feinte de notre part ; Mrs. Delafield savait très bien que nos sentiments étaient de nature romanesque - Claire le lui avait dit et elle avait accepté la situation, dans l'idée que sa fille était assez âgée pour penser et agir par elle-même.

- Il va de soi qu'en agissant ainsi, elle éveillait non seulement mon admiration, mais encore toute ma gratitude.

J'étais maintenant passionnément amoureux de Claire et je savais que cet amour m'était rendu. On dit que les hommes de mon âge inclinent à prendre la « divine maladie » sous sa forme la plus grave - et je sentais la vérité de cette assertion. En outre, je croyait sentir qu'il s'agissait bien de mon dernier roman, - le dernier sursaut de la flamme romanesque, avant que je parvinsse à cet *amour inconditionné* qui m'était promis par Moreward si... si quoi? Car c'était là le grand mystère, que j'étais toujours loin d'élucider... Il s'était même épaissi, depuis mon entretien avec Viola. Serais-je, en n'importe quel cas, à la hauteur des conditions à remplir? Je « donnerais mon cœur définitivement » avait dit Moreward. Or, je ne voyais pas comment il me serait possible de redevenir amoureux? A envisager cette métaphore sous l'aspect de la logique, il est clair qu'une chose donnée définitivement ne saurait être redonnée à nouveau. Peut-être me trompais-je pourtant. Lorsque je ferais l'expérience de cette *permanente* Conscience de l'Amour, ce serait peut-être si différent de ce que j'attendais, qu'il pourrait se produire diverses éventualités pour moi imprévisibles. Puis une pensée me fit tressaillir: Si le sacrifice demandé de moi est *si grand* que je ne puisse même l'envisager? - C'était improbable, mais on ne peut être certain de rien... si ce n'est de l'Absolu. Tout aussitôt, je chassai ce doute de mon esprit: je me refusais à l'entretenir en moi. N'avais-je pas une ou deux fois, déjà, pris conscience de cette Joie et de cet Amour absolus, et compris que c'était « la perle de grand prix » pour laquelle on donnerait tout le reste - même la perspective de futures amours?

Était-ce en réponse à mes spéculations que Moreward Haig traita de façon si complète le sujet de l'Amour dans ses causeries des deux mercredis suivants, - je ne saurais le dire. J'étais, à cette époque, incapable de deviner jusqu'à quel point il était conscient de mes pensées et sentiments secrets. Quoi qu'il en soit, il choisit ce sujet ; et, comme rien d'important ne se passa pour moi, dans la semaine intermédiaire, je vous rapporterai ces deux causeries dans les chapitres qui suivront.

## Chapitre 14

### Extraits d'une conférence

Ce mercredi-là, la causerie portait sur *Maya, dans ses rapports avec l'amour* ; mais, comme une grande partie de ce qui fut dit est de nature trop intime pour se prêter à la publication, je ne donnerai ici que les passages qu'il m'a paru opportun d'en extraire.

Moreward souligna, d'abord, qu'une partie de ce qu'on nomme « amour » est uniquement *Maya*, c'est-à-dire l'illusion. Et, cependant, le mot « illusion » n'est pas la traduction exacte de *Maya*, car *Maya* ne désigne pas ce qui est purement illusoire, non existant, tels que les objets d'un rêve, mais un état *psychologique* dans lequel les choses subissent à nos yeux une transformation, dans lequel nous les voyons comme elles *ne sont pas*. Ainsi, beaucoup de ce que l'on prend pour de l'amour n'est que *Maya*, est tissé d'illusions et n'engendre en nous qu'illusion. Les êtres sentimentaux ou encore peu éclairés, expliqua le Maître, pensent que l'amour va durer éternellement, mais il ne dure pas -et c'est *Maya* ; ils croient la personne qu'ils aiment toute différente de ce qu'elle se révèle ensuite - et c'est *Maya* ». Il chercha à nous montrer que la compréhension de ce terme est fondamentale et que l'un des plus importants échelons sur le chemin du progrès spirituel consiste à faire effort pour se libérer de la domination de *Maya*.

« Lorsque nous pourrons voir toutes choses comme elles sont, et non pas *comme nous désirons qu'elles soient*, alors nous ne connaîtrons plus les déceptions et n'aurons que bien rarement du chagrin.

« Sur le terrain du mariage, on constate tout particulièrement cet asservissement à *Maya*. L'homme qui croit qu'il désire passer sa vie entière avec une certaine femme et s'aperçoit, trop tard, qu'il ne saurait endurer plus d'un mois sa compagnie, a été victime de *Maya*: et cet autre, qui croit qu'une femme lui sera fidèle jusqu'à la mort, et découvre qu'elle le trompe avec le premier bellâtre venu, est encore une victime de *Maya*, - et c'est ainsi, de tous les côtés. Il faut nous efforcer de nous affranchir de cet esclavage ; sinon nous n'acquerrons jamais la sagesse et n'arriverons pas à connaître la paix. »

Le Maître déclare ensuite que cet élément d'illusion prévaut aussi dans l'attitude prise à l'égard de la sexualité. Il en donne un exemple: « l'homme qui tue sa femme ou qui cherche à divorcer, parce que cette femme a des rapports sexuels avec un autre homme, montre, par là même, qu'il attache une prodigieuse importance à ces relations, - tandis que l'homme qui pardonne, ou mieux encore, ne juge pas qu'il y ait quelque chose à pardonner, prouve qu'il attache une petite importance aux rapports sexuels en eux-mêmes, et démontre par là non seulement une âme bien plus évoluée et éclairée, mais encore une âme plus chaste. Un homme comme lui a cessé de voir la sexualité et le mariage à travers les voiles trompeurs de *Maya*. »

Moreward nous parle ensuite des idées erronées qui règnent au sujet de la chasteté, de la pureté et de la continence. « L'homme chaste, dit-il, n'est pas, selon notre manière de penser, l'homme qui pratique la continence sexuelle, mais comme je l'ai déjà donné à entendre, l'homme qui voit la question sexuelle sous son vrai jour. De même que personne ne serait taxé de gourmandise, parce qu'il jouit de son repas lorsqu'il est affamé, - tout en n'attachant, d'autre part, que peu d'importance à la nourriture - nul ne peut être accusé de manquer de chasteté parce qu'il jouit de l'acte sexuel au moment où son corps le demande, sans être nullement préoccupé, par ailleurs, de la sexualité elle-même. Quant à la pureté, ce que nous entendons par ce terme est l'exact opposé de la pruderie. La pureté est le don de voir la beauté dans toutes choses, dans toutes les fonctions de la vie, et d'ennoblir toutes les actions par un esprit d'altruisme. Celui qui a appris à exercer l'oubli de soi dans chacun des actes de sa vie sexuelle est pur... » - Ici, suivaient certaines instructions qui ne peuvent que contribuer à l'ennoblissement de l'homme, mais que de pudiques conventions ne me permettent pas de publier.

Si, seuls les gens *purs*, dans le sens de « sexuellement abstinent », pouvaient « voir Dieu », toute vieille dame ou tout vieux monsieur ayant dépassé l'âge des passions - ou n'en ayant jamais eu -



se trouverait dans une situation bien enviable. Mais pourquoi Dieu aurait-il créé, chez l'homme et chez la femme, une fonction dont l'usage aurait pour conséquence de les priver de la présence divine? Ici, de nouveau, *Maya* égare l'interprète irréfléchi dans les brouillards de l'illusion. »

Le Maître parle ensuite de la fausse attitude qu'adoptent, à l'égard de l'amour et de la passion, certains élèves ou Maîtres de la philosophie mystique et occulte. « On n'a nullement le droit d'exiger des âmes encore peu évoluées qu'elles agissent comme des âmes très avancées. L'exemple est banal, mais vous ne demandez pas à l'enfant fréquentant le « Jardin d'enfants » de savoir ou d'apprendre les leçons de la classe de sixième. Vous ne devez pas non plus espérer que des âmes, même avancées, se conduisent comme des âmes *parfaites* - il n'y a pas plus de trois cents âmes *parfaites* en ce monde - car même les âmes avancées ne sont pas développées également dans toutes les directions. Il y a, par-ci par-là, dans leur cristal, un petit défaut. Il faut encore tenir compte du type de *corps physique* qu'habite une âme avancée, dans telle ou telle incarnation particulière. Prenez, par exemple, l'artiste créateur. Très souvent les plus merveilleux artistes offrent, par leur conduite dans le domaine de la morale sexuelle, l'apparence d'âmes assez peu évoluées. Il n'en est rien, pourtant ; mais ils sont nés avec un tempérament physique qu'il leur est extrêmement difficile de contrôler et de maîtriser. Pendant le temps où un musicien, par exemple, compose un drame musical ou une symphonie, de redoutables forces émanant d'Êtres uniquement visibles aux yeux des *clairvoyants*, se jouent autour de cet artiste et à travers son être: et il en résulte un grand bouleversement de sa nature émotionnelle tout entière. Il faut, d'autre part, se rendre compte que toute puissance de contrôle exercée sur soi-même exige une forte dépense d'énergie: or, si l'on considère que toute la force psychique dont dispose l'artiste créateur doit se concentrer sur son œuvre, on conçoit qu'il ne lui en reste guère pour dominer sa nature sexuelle. D'ailleurs, même ce fait mis à part, les affaires amoureuses d'un grand artiste, jugées du point de vue des Maîtres - qui ont la vision supranormale - n'ont pas du tout la même portée que celles d'un homme ordinaire. Même leur caractère transitoire, que condamne le strict moraliste, n'est pas le symptôme d'une âme versatile, mais d'une âme si uniquement aiguillée vers un certain but, que même l'amour, pris dans son sens érotique, ne fait sur elle aucune impression durable. Il n'y a guère qu'une âme évoluée qui puisse s'enflammer d'amour pour dix femmes différentes, sans éprouver le désir d'épouser aucune d'elles. Le grand artiste sait, - consciemment ou subconsciemment - que ses amours passionnées ne sont que *Maya*, l'illusion. Or, dès que l'on a compris que *Maya* est *Maya*, on se trouve affranchi des chaînes de l'illusion. Les propres justes qui s'écrient, devant la conduite de l'artiste: « C'est un génie, le pauvre garçon, il faut bien lui pardonner... » ne sont ni des gens charitables ni des gens éclairés: ce n'est que dans la fleur de la compréhension véritable que se trouve le doux miel du pardon.

- Ainsi les amours passagères ne sont pas mauvaises en elles-mêmes ; elles ne le sont que lorsqu'elles obscurcissent le jugement d'un homme, apportent la souffrance à d'autres, ou nous éloignent du Grand Plan divin. »

Ce jugement sur les amours passagères, ajouta encore le Maître, ne s'applique cependant pas aux âmes extrêmement évoluées de ceux qui vont devenir des Maîtres. Pour eux, la fidélité à une femme unique est désirable, l'infidélité exerçant une action désintégrant sur les corps subtils (Les corps subtils qui entourent et « interpénètrent » le corps physique ne sont perceptibles qu'au clairvoyant très exercé. (Note de l'auteur.) des êtres. Ici, Moreward nous donna une explication occultiste qui serait inintelligible aux esprits non initiés.

Il conclut son discours ainsi: « Le type d'amour le plus élevé se voit là où deux êtres sont unis dans un esprit de parfaite liberté dont aucun des deux, d'ailleurs, n'a le désir de profiter. Cependant, si c'est la plus haute forme d'amour, ce n'est pas nécessairement la forme la plus élevée du *mariage*. Là, seulement, où deux individus se marient dans le dessein de servir les Grands Maîtres de l'Humanité, - soit par une œuvre qu'ils ne peuvent entreprendre que conjointement, soit en fournissant des corps appropriés à certaines âmes désireuses de se réincarner par leur intermédiaire, - nous assistons alors au type de mariage le plus élevé de tous, celui qui est entièrement à l'abri des fallacieux sortilèges de *Maya*. »

## Chapitre 15

### Permanente conscience de l'amour

Le mercredi suivant, notre Maître fit une causerie destinée aux nouveaux chélas sur la concentration et la méditation, leur montrant comment la pratique de toutes deux permet d'acquérir l'indéfectible sentiment de l'Amour. Il dit, entre autres, que ceux qui parviennent à maintenir sans défaillance, durant quatre-vingt-quatre minutes et un tiers, leur esprit fixé sur le Soi Unique qui est Unité - Amour - Félicité, retiennent, pour le reste de leur vie, la conscience de ces trois attributs du Soi. Il les avertit, toutefois, que pareille concentration est non seulement très difficile à obtenir, mais que la méditation trop prolongée est même dangereuse, à moins qu'elle ne soit pratiquée sous la surveillance personnelle d'un Gourou.

« On devrait, dit-il, méditer souvent, mais de courts moments à la fois. Il est mieux de méditer, disons dix fois par jour quelques minutes, que toute une heure de suite. Et rappelez-vous toujours que c'est l'*imagination*, qui doit être mise en jeu, et non la volonté dans le sens où la plupart des gens interprètent ce mot. Comprenez bien que, s'il nous arrive dans notre Ordre, d'employer l'expression *vouloir*, nous entendons par là: faire un *effort d'imagination*. Un autre point essentiel, c'est la nécessité d'un synchronisme entre le sentiment et la pensée. Si vous méditez sur l'Amour, vous ne devez pas seulement penser, mais encore sentir l'Amour - et ceci, grâce encore, à un effort de l'*imagination*. »

Ici, le Maître trouva de ces accents à la fois expressifs et mélodieux qui, malgré vous, s'inscrivent pour toujours dans la mémoire.

« L'Imagination, disait-il, est cette divine échelle érigée par le Créateur, et sur les degrés de laquelle l'aspirant peut s'élever jusqu'aux cimes radieuses de la Réalisation. - Ceux qui se complaisent uniquement dans des rêveries sans suite mésusent de la faculté d'imagination. Mais, si vous, qui êtes récemment devenus des chélas, vous vous efforcez pour l'instant présent de pratiquer la méditation selon la méthode que je viens justement de vous décrire, vous en serez récompensés par un perpétuel sentiment d'amour envers *chacun*, d'où qu'il vienne et qui qu'il soit - et ceci sans que vous ressentiez la moindre tristesse s'il ne vous aime pas en retour. Dès lors, vous ne connaîtrez plus ces pénibles aversions que l'on ressent, malgré soi, à l'égard de certaines personnes ; vous ne vous souciez plus qu'un être soit beau ou laid, raffiné ou vulgaire, intelligent ou stupide, méchant ou vertueux - aucun de ces attributs ne saurait altérer l'incomparable sensation d'amour, qui, pareille à un fleuve de paix et de joie, s'écoulera de vous vers les autres... Quelques-uns d'entre vous découvriront même que cette Conscience de l'Amour est devenue, en eux, permanente: car il se peut que vous n'avez fait que réacquérir ce que vous aviez déjà acquis dans une vie antérieure. »

Le Maître nous montra comment les pouvoirs spirituels eux-mêmes dépendent de nos incarnations passées, du type de corps physique que nous habitons, de l'hérédité, etc.

Vers la fin de son discours, il ajouta: « N'y a-t-il pas, pour acquérir cette attitude d'amour (car rappelez-vous que c'est une *attitude*) d'autres méthodes que la méthode de méditation que j'ai décrite? - Personnellement, je le crois. Prenons la comparaison du bras d'un forgeron: son bras droit est exceptionnellement fort et musclé ; le gauche, relativement faible. Et pourquoi cela? Parce qu'il a développé la force du bras droit en brandissant son marteau ; quant au bras gauche, il ne l'a utilisé que comme le fait tout homme qui n'est pas ambidextre. - Il en est exactement de même pour l'amour: exercez la volonté d'aimer, et vous développez votre capacité d'aimer, en sorte que toute votre nature aimante devient forte et endurante. Mais si vous aimez à la façon habituelle des gens, qui suivent simplement leurs attirances, votre amour demeurera faible et chétif, s'il ne s'éteint complètement. Car, observez que l'amour demande à être alimenté du *dedans*, et non pas du dehors. Aussi longtemps que vous dépendez des choses extérieures, vous ne goûterez aucune sécurité. Ce n'est que le jour où vous déciderez de ne plus dépendre de l'extérieur, que vous trouverez la tranquillité. Mais il vous faut commencer dès aujourd'hui, pendant que vous êtes

jeunes: quand vous serez vieux, il sera trop tard. Cette attitude aimante, une fois prise, persistera sans effort de votre part. Ainsi, lorsque viendra le vieil âge, vous n'éprouverez aucune de ces difficultés à se faire des amis dont on entend si souvent parler. Au lieu d'aimer un ami ou deux, seulement, vous en aimerez dix, vingt, cent... - il n'y aura aucune limite autre que celle que vous poserez vous-même. Et à mesure que grandira le nombre de vos amis, diminuera pour vous la perspective de leur survivre - et de rester seul. La solitude privée d'amour d'un si grand nombre de vieillards n'est que la conséquence de leur exclusivisme.

« Passons, maintenant, à une suggestion pratique: pourquoi ne pas choisir, parmi vos connaissances, l'une de celles pour qui vous avez le moins de sympathie et vous mettre, avec l'aide de l'Imagination, à *vouloir* aimer cette personne. Je n'insinue pas, par là, qu'il en est parmi vous qui haïssent réellement et activement quelqu'un ; car, ainsi que vous le savez il ne nous est pas permis d'initier ceux qui n'ont pas su vaincre des émotions telles que la haine. - Il n'en existe pas moins des personnes à l'endroit desquelles vous vous sentez... disons extrêmement indifférent et dont le physique vous est si peu agréable que vous ne vous soucieriez pas de leur prendre le bras ni de leur toucher la main, d'avoir à leur égard aucune de ces démonstrations d'amitié dont les femmes, entre elles, sont particulièrement coutumières. Vous n'avez même pas besoin de sortir de notre propre cercle: car, même en admettant que l'esprit général qui règne parmi vous est un esprit d'amour et de fraternité, il y a quelques cas isolés où un progrès serait souhaitable. Il y en a une ou deux parmi vous, Mesdames, qui pourraient nourrir, envers telle ou telle camarade, des sentiments plus chaleureux... Votre propre cœur vous inspirera ce que je n'ai pas besoin de vous dire. Mais je vous demande de laisser parler ce cœur et de suivre ses injonctions. Je vous assure qu'en agissant selon mes suggestions, vous pourriez progresser considérablement. J'ajoute que l'exercice de cette *volonté* d'aimer n'a nul besoin de se limiter au prochain du même sexe. Combien fréquemment, par exemple, une femme sent-elle, au cours de la conversation, que tel ou tel homme lui est extrêmement sympathique, mais que, néanmoins, elle « hurlerait » (elles affectionnent ce mot) s'il prenait seulement sa main ou passait le bras autour d'elle... Il peut en être de même d'un homme à l'égard de certaines femmes, - sauf que les hommes, eux, ne « hurlent » pas! Or une forme de répulsion quelconque envers son prochain peut-elle être un état de chose idéal? - Oh, je reconnais que je ne vous demande pas quelque chose de facile, quand je suggère que vous surmontiez ces répugnances, - mais si nous ne faisons jamais, dans la vie, que des choses *faciles*, nous ne progresserions en aucune manière. Cette « Conscience de l'Amour » à laquelle vous tendez doit, comme le Royaume des Cieux, être atteinte par l'effort, être conquise, et comme toute chose qui se conquiert, elle exige de l'entêtement, de la ténacité. J'irais même jusqu'à dire qu'il serait, pour certaines personnes, plus aisé d'aimer Dieu que leur antipathique voisin! Vous pouvez doter Dieu de toutes les qualités aimables et admirables que vous rêvez: Il n'apparaîtra pas subitement, et en personne, pour vous décevoir et vous exaspérer. Vous pouvez même - si de tels attributs vous plaisent - lui imputer quelques-unes de ces qualités indésirables que sont la jalousie, la colère ou la rancune, tandis que l'obsédant voisin, vous êtes bien obligé de le prendre *tel* qu'il est! C'est à vous à changer, non pas à lui - et c'est vous qui, le premier, devez désirer cette transformation.

» Ainsi je vous le dis, à vous qui luttez pour arriver à connaître une fois cette Conscience de l'Amour, usez de tous les moyens possibles pour l'atteindre... Ne vous bornez pas à la seule méditation, mais apprenez à aimer celui de vos frères qui est, apparemment, le moins digne d'être aimé. Apprenez à l'aimer pour l'amour du Soi, de Celui qui est l'Un dans la Diversité. »

## Chapitre 16

### La révélation

Après cette conférence et avant que je rentrasse à mon Club, Moreward me prit à part et me demanda de venir chez lui le vendredi suivant, à onze heures, car il avait quelque chose d'important à me dire. Dès l'instant où il parla, je sentis instinctivement qu'il s'agissait de ce que j'en étais venu à nommer le *mystère*. Enfin, mes éternelles suppositions allaient prendre fin: les temps, apparemment, étaient mûrs pour que j'apprenne la raison du long voyage que j'avais été appelé à faire. Mais pourquoi étaient-ils mûrs? Quelles actions de ma part avaient-elles pu amener ce développement? C'est ce que je n'aurais su dire, et le problème me semblait plus déconcertant que jamais! En faisant la revue des événements, tout ce que je pouvais signaler, c'était mon roman avec Claire et mon amitié avec Viola Brind. J'avais, en outre, beaucoup appris par les discours de mon Maître ; mais je me sentais incapable de relier l'idée de quelque « sacrifice » aux vues et doctrines exposées par lui à ses élèves.

En pénétrant dans son cabinet de travail, je trouvai le Maître dans une disposition d'esprit exceptionnellement sérieuse. Non pas que le mot « sérieux » implique ici la moindre nuance de tristesse: je veux simplement dire que le côté calme, doux et paternel de sa personnalité si diverse était, ce matin-là, plus spécialement en évidence.

« Fumons un peu, tout en causant, » dit-il en m'offrant un cigare, et après que nous eûmes échangé une poignée de main. Je l'acceptai et pris place dans le fauteuil confortable qu'il avait tiré, pour moi, devant un bon feu de bois.

« Vous vous rappelez sans doute, mon fils, commença-t-il, qu'en vous écrivant pour vous demander de traverser l'Océan et de venir me rejoindre, je le faisais avec un objectif bien défini. Je vous promettais de vous faire connaître ce projet en temps voulu. »

J'eus un signe de tête affirmatif.

« Eh bien, reprit-il, je crois pouvoir, maintenant, vous dire ce que j'avais dans l'esprit. Vous êtes parvenu à un stade de votre évolution où (vous vous souvenez que je vous l'ai signalé dans ma lettre) je ne voyais plus pour vous de possibilité de progresser beaucoup dans cette vie, à moins qu'une certaine décision fût prise. Vous vous rappelez? »

« Certainement. »

« Je vais, mon fils, vous demander quelque chose qui impliquera pour vous un total changement d'existence et qui, ainsi que je vous le disais, réclamera de vous beaucoup d'abnégation, et même l'abandon de vos idées les plus chères. Mais j'espère, et je crois que votre foi est assez forte pour vous faire sentir qu'en agissant ainsi, je n'ai pas seulement en vue votre évolution, mais aussi votre bonheur. Oui - un bonheur si grand que vous-même, avec votre poétique imagination, ne pourriez que difficilement l'évoquer devant votre esprit. Il est vrai que vous avez déjà ressenti, par moments, cette conscience de la Félicité à laquelle aspirent tous les chélas ; mais, de tels instants ne vous ont laissé qu'un plus ardent désir d'expérimenter cet état de façon suivie, n'est-il pas vrai? »

« Absolument. »

« Eh bien, comme je vous le disais l'autre soir, il est plus d'un chemin pour y parvenir. Il y a celui de la méditation, que vous pratiquez déjà, mais il y en a un autre - plus rapide et plus héroïque: c'est de se placer dans des circonstances qui vous *contraignent* à acquérir cette Conscience de l'Amour et de la Joie, -ou bien, alors, à souffrir en conséquence. »

« Mais, comment créer de telles circonstances? » demandai-je très dérouté.

« Cela mon fils, vous pourriez l'avoir déduit de nos conférences du mercredi. Mais c'est une chose, que de parler à vous tous rassemblés, - et une autre que de vous demander *individuellement* de

réaliser mes suggestions. En fait, il y en a *très* peu, dans notre cercle, de qui je pourrais demander ce que je me propose de vous demander ; la plupart ne sont pas encore au degré d'évolution qui rendrait pareille épreuve possible. »

« Ne voulez-vous pas me dire de quoi il s'agit? » interrompis-je, trouvant l'attente douloureuse.

« Tout vient à son heure. Mais je ne vous tiendrai plus bien longtemps en suspens. » Il y eut un silence. Puis il reprit: « Vous approchez, n'est-ce pas, de la cinquantaine? Et, jusqu'ici, vous n'avez jamais passé par une expérience que je regarde comme très salubre, pour un certain type d'âmes. Cette expérience, mon fils, c'est le mariage. Il n'est pas bon pour un homme, de vivre sa vie entière seul, n'ayant à tenir compte de personne sauf de lui-même. »

Comme un jet de lumière, l'idée me vint qu'il désirait me voir épouser Claire - et ma stupéfaction était si grande, que je n'aurais pu dire si je me sentais heureux ou triste...

« Vous, mon fils, nourrissez de l'aversion contre le mariage ; vous ne croyez pas le bonheur possible dans l'état conjugal, parce que vous vous rendez compte que, dans un cas sur mille, si ce n'est pas trop dire, l'amour est durable et le mariage heureux. »

« Oui, ce sont bien là mes vues. »

« Mais pensez-vous qu'une antipathie quelconque, et surtout une antipathie aussi prononcée, puisse jamais être bonne pour l'âme? N'est-elle pas un obstacle à notre avancement? Songez aussi à tout ce que l'on peut apprendre, dans l'effort fait pour surmonter une aversion, ainsi que je le soulignais l'autre jour. »

« Alors vous désirez... que j'épouse... Claire? » balbutiai-je.

Il secoua gravement la tête. « Ceci reviendrait à dire que vous vous marieriez pour votre plaisir. Vous  *aimez* Claire... L'épouser impliquerait une leçon facile à apprendre... »

« Mais... je ne comprends pas... » interrompis-je, tout à fait bouleversé, cette fois.

« Écoutez-moi, mon fils, dit-il avec douceur ; la Conscience de l'Amour absolu ne saurait s'obtenir en aimant quelqu'un qui nous est *déjà* cher, mais seulement en apprenant à aimer quelqu'un que l'on n'aime pas encore. »

« Mais, sûrement, m'écriai-je, on peut faire cela sans nécessairement épouser quelqu'un! »

« On *peut*, mais on ne le fait pas, répondit-il, car il y a, à ce sacrifice, d'autres raisons relatives au passé: des raisons karmiques - et, dans votre cas, ce n'est même pas tout. J'ai des motifs encore plus graves pour vous demander d'épouser... une certaine personne... que, jusqu'ici, vous n'aimez pas encore. »

Alors, dans un choc soudain, je compris tout, « C'est Viola Brind, à qui vous pensez? » dis-je faisant un effort pour cacher mes sentiments.

« Oui: c'est Viola Brind. »

Pendant un moment, ne trouvant point de paroles, je regardai le feu avec accablement. Ce qu'il me demandait était, me semblait-il, plus qu'il n'était en mon pouvoir d'accomplir... et, dans le même temps que je me disais cela, je sentais que je ne le lui refuserais pas. Dans l'espace de quelques secondes, je me vis abandonnant Claire, avec toute la somme de chagrin que cet acte représentait - puis liant mon sort à celui d'une jeune fille que, je le comprenais mieux que jamais, je n'aimais pas le moins du monde. En vérité, l'incompréhensible sensation d'antagonisme éprouvée à son égard, et qui m'avait mainte fois troublé, s'intensifiait en cet instant au plus haut point! L'idée d'un mariage avec cette femme réapparaissait absolument révoltante et j'éprouvais presque du ressentiment, en songeant que celui qui avait pu me demander pareille chose, c'était Moreward Haig.

Sa voix vint interrompre mes réflexions. Elle était inexprimablement tendre. « Mon fils, dit-il, en touchant ma main, je suis navré que vous ayez à souffrir. Consolez-vous un petit peu par la pensée que, sans votre foi et votre obéissance inaltérables, je n'aurais jamais pu vous soumettre à



une pareille épreuve ; et, même maintenant, rappelez-vous que je ne *force* aucun de mes élèves à agir contre sa volonté ; chacun d'eux est un libre agent, travaillant librement à son propre salut. Vous n'avez nul besoin de me répondre dès à présent ; je préférerais que vous ne le fissiez pas, car il vaut beaucoup mieux que vous réfléchissiez mûrement. En ce moment l'idée vous est si nouvelle, que, bien naturellement, elle vous bouleverse ; mais, croyez-moi, c'est remarquable combien l'on s'accoutume aux choses les plus étranges. Prenez votre temps, examinez la question à fond - puis choisissez. Dans l'intervalle, déchargez-vous entièrement sur moi de ce qui vous tourmente et demandez-moi tout ce qui vous vient à l'esprit. »

« Vous voulez dire... vous questionner maintenant? »

« Oui, mon fils ; je me suis intentionnellement gardé libre, afin que nous ayons beaucoup de temps devant nous. »

Je demeurai un moment silencieux. Mon esprit était dans un tel état de confusion et j'avais tant de choses à demander, que je ne savais par où commencer.

« Mais... que pense Viola elle-même? » dis-je enfin.

« Elle consentira, si vous consentez. »

« Pauvre fille, observai-je avec une touche d'amertume, et elle aime aussi quelqu'un d'autre... » Puis, subitement: « Je suppose que vous pensez à un mariage platonique? »

« Non, mon fils. J'entends que vous seriez mariés dans la pleine acception de ce mot. »

Je le regardai atterré: « Mais une telle idée m'est horrible! criai-je ; et je ne crois pas que je pourrais... »

« Au début, cela peut vous sembler révoltant, je l'admets ; mais plus par la suite. Et songez à tout ce que vous pouvez apprendre en remportant cette victoire sur vous-même... Mais il y a d'autres raisons encore, qui font que vous devrez vaincre cette répulsion. Tous deux vous êtes destinés à procréer le corps physique, le *véhicule* où se réincarnera un certain *ego*, une âme si hautement évoluée, qu'elle ne saurait renaître par les voies de la passion charnelle, mais seulement comme le fruit du sacrifice de soi et de la raison délibérée. Les véhicules que crée la passion peuvent être fort bien appropriés à des âmes moyennes, mais les grandes âmes ne sauraient revenir au monde de cette façon-là. »

Je laissai tomber ma tête dans mes mains.

« N'est-il pas justifié, mon fils, poursuivit-il, que des âmes avancées, comme vous l'êtes tous les deux, engendrent les corps qu'habiteront d'autres âmes avancées? Comment ces dernières trouveraient-elles les véhicules appropriés, si vous-mêmes et bien d'autres refusent d'accomplir leur devoir. »

Je me taisais toujours.

Bien qu'il eût exposé ces mêmes idées quelques jours auparavant, dans son discours sur *Maya*, et que j'y eusse donné mon plein assentiment moral, c'était, comme il s'en rendait bien compte, une tout autre affaire que d'être mis en demeure de les appliquer dans sa propre vie ...

« Il y a quelque chose d'autre encore que je dois vous dire: entre Viola et vous un certain Karma doit être liquidé. Savez-vous pourquoi ce sentiment d'hostilité contre elle s'insinue parfois dans votre conscience? C'est la conséquence de fautes passées. Mon fils, si vous ne réparez pas cela dans l'incarnation présente, vous aurez à le faire dans la suivante, - ce ne sera donc qu'une épreuve remise. Vous pouvez vous sentir blessé de ce que je vous demande de faire: mais suis-je, moi, responsable de ce que votre Karma doit être liquidé? »

Je saisis sa main et la pressai, en manière de réponse.

« Et puis, il y a votre œuvre, expliqua-t-il. Vous vous en souvenez, je vous ai dit que si vous exécutiez mon programme, votre inspiration poétique en serait grandement enrichie. N'est-ce pas chose naturelle? Pensez à ce que serait la poésie d'un homme dont la conscience aurait la



coloration de l'Amour et de la Félicité! Ne surpasserait-il pas tous les poètes de son temps? - Mais il y a plus: Viola, avec son genre particulier de voyance, peut vous aider d'une façon que vous ne sauriez imaginer. Elle est capable de voir d'autres plans que le nôtre et pourra vous communiquer un savoir de première main, qu'il vous serait bien difficile d'obtenir autrement. Elle sera capable aussi, à certaines heures, d'établir la communication entre vous et moi-même. Car je ne désire pas que vous viviez ici en permanence, et, au surplus, j'ai pour vous du travail qui doit s'accomplir en Angleterre. Vous aussi, vous devez vous charger d'un peu d'enseignement. »

Je commençais à voir les choses sous un jour moins lugubre. « Vous m'avez dit une fois que le pourrais l'aider, *elle*, - mais comment? »

« Mon fils, vous êtes plus évolué qu'elle dans le domaine de la sagesse, et ce sera votre mission que de lui inculquer ce qui lui manque, car, avec toutes ses facultés, elle n'a pas une âme aussi âgée, aussi expérimentée que la vôtre. Ce sera la combinaison de votre sagesse et de son intuition qui engendrera le magnétisme grâce auquel les Maîtres pourront agir par votre intermédiaire. Du fait de votre existence commune, il résultera un échange, une fusion d'atmosphères, en quelque sorte: voilà pourquoi ce mariage est si important pour Viola et pour vous. »

Je me taisais de nouveau, bien que je me sentisse un peu moins malheureux depuis qu'il m'avait expliqué tant de choses.

« Y a-t-il encore d'autres questions que vous désirez poser, mon fils? »

« Qu'en sera-t-il de Claire? Je suis amoureux - passionnément amoureux d'elle. »

Il eut un sourire un peu mystérieux. « Ne vous tourmentez pas, mon fils. Viola ne sera pas jalouse, je crois ; elle ne vous demandera pas non plus de renoncer à Claire... et puis tout s'aplanira avec le temps. »

« Oh, je ne suis pas de ceux qui se figurent que cette sorte d'amour dure éternellement... Je sais que cela ne se peut pas ; mais même en dehors de cela, comment puis-je être certain de ne pas être attiré par d'autres femmes? » Quittant mon fauteuil, je me mis à marcher de long en large.

« Personne ne vous demande d'en être certain. Bien au contraire, c'est à Viola et vous à faire voir aux autres l'union idéale de l'avenir, le mariage *libre*, - qui est au-delà de la jalousie et de la possession égoïste. »

« Ce ne doit sûrement pas être très difficile, lorsqu'on ne s'aime pas d'amour! »

« Vous oubliez ce que j'ai dit, mon fils ; je ne crois pas que vous ressentirez jamais de la passion l'un pour l'autre, ce qui n'est d'ailleurs nullement désirable: la passion n'est, au fond, qu'une forme d'esclavage. Mais je crois que vous surmonterez votre antipathie physique réciproque - et ce que je prévois pour vous est une union mentale et spirituelle, une camaraderie parfaite dans tous les sens du mot et, avec cela, bien entendu, une entière liberté d'action, car l'affection vraie ne connaît ni chaînes, ni jalousies. Vous savez, je pense, que le sens originel du mot « jaloux » est « vigilant » ou « surveillant »? - Ainsi vous n'avez aucune crainte à avoir pour votre liberté. Tout comme vous n'aurez vous-même aucune réaction possessive, au cas où Viola se sentirait attirée vers d'autres hommes, elle ne sera nullement jalouse si vous êtes attiré vers d'autres femmes. Personne n'a le droit de garder un autre être exclusivement pour soi ; - c'est ce que je m'efforce d'inculquer à mes élèves d'ici, en y faisant si fréquemment allusion dans mes discours. J'aimerais voir mes élèves répandre l'idéal d'un type plus élevé de mariage, d'un genre plus élevé de fidélité. »

« Ce ne sera pas aisé de l'enseigner à un monde qui ne conçoit que la fidélité *obligatoire!* »

« Ou bien, alors, cette envahissante fidélité qui vous absorbe l'un dans l'autre et qui n'est pas non plus l'idéal, puisqu'elle mène souvent à l'égoïsme à deux. Il est bon de voir deux êtres avoir l'un pour l'autre une belle et profonde dévotion ; mais il n'est pas bon qu'ils soient si occupés l'un de l'autre qu'il ne leur reste plus une pensée pour qui que ce soit. En pareil cas, comment peut-on espérer faire quelque bien en ce monde? - Peut-on même avoir *envie* d'aider les autres, à moins de les aimer? Non - le véritable esprit de service ne commence qu'avec l'amour. Aussi, ce que

j'entrevois pour Viola et vous, ce n'est pas ce sentiment égoïste et absorbant, mais le lien de deux compagnons qui s'aident, unis en esprit et en affection, et néanmoins libres. - Sur des plans plus élevés que le nôtre, l'unité existe *déjà* entre vous ; mais, pour des raisons karmiques, elle n'a pas encore harmonisé votre vie sur le plan physique... Et, maintenant, y a-t-il encore quelque chose que vous voudriez savoir, mon fils? »

« Il ne me revient rien d'autre à la mémoire en ce moment-ci, » dis-je.

« Très bien. Réfléchissez à tout cela. - et puissiez-vous choisir sagement! Entre temps, faites votre possible pour penser à Viola avec affection. Usez pour cela de la méditation et de la suggestion: elles vous aideront. »

« J'essaierai... » fis-je d'un ton de doute.

« Et réussirez... » compléta-t-il.

Je me préparai à prendre congé. Il retint un instant ma main dans les siennes, au moment de nous quitter: « A propos, je suis très heureux que vous ayez suivi mon conseil, et n'ayez pas négligé votre travail littéraire... Vous avez usé utilement de l'amour qui vous inspirait! Si vous essayiez d'exprimer en poésie votre bouleversement d'âme actuel, vous en éprouveriez non seulement du soulagement, mais vous feriez encore du bien à autrui. Il vous est donné, en tant que poète, d'idéaliser la souffrance et d'en offrir le fruit au monde. Ne l'oubliez jamais - et soyez reconnaissant de posséder ce don. L'homme ordinaire se réjouit ou souffre, selon les cas, - mais qui d'autre bénéficiera de sa joie ou de sa souffrance? Il en va différemment de vous: efforcez-vous, mon fils, de prendre avantage de cette différence. Et que ce soit une consolation pour vous de sentir que, de votre chagrin, du bien sortira pour les autres... Je vous donne ma bénédiction », ajouta-t-il en m'étreignant.

## Chapitre 17

### Conséquences

Ma première impulsion, en quittant la maison de mon Maître, fut de courir directement chez Claire pour y chercher quelque consolation. Mais, comme je n'étais pas certain de la trouver chez elle, je jugeai préférable de retourner à mon Club, d'où je lui téléphonerais. Comme j'entrais dans le hall, jetant les yeux, par simple habitude, dans le casier de la correspondance, j'y trouvai une lettre pour moi. Regardant à peine l'enveloppe, - j'étais trop plein de mes propres pensées pour remarquer quoi que ce fût - je l'ouvris et lus:

*Cher compagnon chéla,*

*Mon père est arrivé à New-York en voyage d'affaires ; aussi vais-je l'y rejoindre pour huit ou dix jours. A l'heure qu'il est vous devez savoir... Le Maître m'en a parlé hier. J'en suis navrée pour vous et sais à peine ce que j'écris... ce que je dois en dire... Vous devez terriblement regretter de m'avoir jamais rencontrée. Pourtant - si cela doit être, je désire que vous sachiez que je ferai le maximum de ce dont je suis capable pour ne pas rendre les choses trop dures pour vous. C'est en vérité, un étrange état de choses, que deux personnes qui s'efforcent de se reconforter mutuellement parce qu'elles sont à la veille de s'épouser ; mais si nous y réussissons, peut-être sera-ce le premier pas vers ce que notre Maître désire... - Je ne puis en dire plus maintenant ; je n'ai décidé qu'à la dernière minute de vous lancer ce mot.*

*Votre Viola Brind.*

En tout cas, me disais-je, en fourrant la lettre dans ma poche, elle a brisé la glace: notre première entrevue dans ces circonstances extraordinaires ne sera plus aussi embarrassante, à *présent*. J'appelai Claire au téléphone. Elle répondit en personne.

« J'aimerais vous voir immédiatement », dis-je.

« Oui, chéri... Y a-t-il quelque chose qui ne va pas? Votre voix est si singulière. »

« Je suis bouleversé, au sujet de... quelque chose... »

« Oh, mon pauvre chéri! Venez immédiatement et restez à déjeuner. Ma mère est allée à Brooklyn, et ne sera pas de retour avant ce soir, je suppose. »

Dix minutes plus tard, j'entrais dans son petit salon.

« Qu'est-il donc arrivé? s'écria-t-elle en m'étreignant, vous avez très mauvaise mine, les traits tirés, et un air si étrange... »

Je me laissai tomber sur le sofa, à côté d'elle et appuyai ma tête contre son épaule. Elle prit mes deux mains dans les siennes. « Chéri, qu'est-ce qu'il y a? »

« Quelque chose qui semble presque *incroyable*. Je puis à peine y croire moi-même à l'heure qu'il est... et cependant... » « Vous avez perdu quelqu'un? »

« Oh non - pas cela. » « Ah, bon! - Mais quoi, alors? »

« Le Maître désire me voir marié », lançai-je brusquement. « *Marié!* Mais... »

« Hélas, pas avec vous, mon trésor, Dieu sait pourtant si je le voudrais! »

Je ne pouvais voir son visage, mais je savais, à sa façon de respirer, qu'elle venait de recevoir un choc.

« Mon pauvre ami, murmura-t-elle, après un moment de silence, - mais je ne saisis pas... Y a-t-il quelque jeune fille que vous ayez mise dans une situation embarrassante? »

« Bon Dieu! m'exclamai-je, en relevant la tête, non, pas cela! »

« Alors, au nom du ciel *pourquoi?* »

- « Oh, c'est une longue histoire, fis-je avec lassitude, et vous aurez besoin de toute la foi que vous possédez, pour la comprendre! »

« Êtes-vous absolument *forcé* de le faire? Supposons que vous disiez non? »

« Dans les circonstances données, je serais fou de dire non. Le Maître déclare que cela signifierait, pour moi, l'absence de tout nouveau progrès dans cette incarnation. »

« Tout cela dépasse mon entendement », soupira-t-elle, avec un geste vague.

Je me mis, alors, à lui relater mon entrevue avec Moreward Haig et chacune des paroles qu'il avait prononcées. Elle m'écoutait avec une stupéfaction grandissante... « En tout cas, quoi qu'il arrive, cela ne fera aucune différence pour *nous deux* » ajoutai-je en terminant.

Elle secoua la tête avec abattement. « Je crains bien que cela ne fasse pourtant une grande différence. » « Mais pourquoi? » criai-je.

« Un homme fiancé... ce n'est plus la même chose. Nous ne devons plus nous voir. »

« Allez-vous me rendre la chose plus difficile qu'elle ne l'est déjà? » demandai-je tristement.

Elle demeura silencieuse.

« Le ferez-vous réellement? » insistai-je.

« Il faut tenir compte de Viola... Elle est mon amie. »

« Mais, sûrement, vous ne pouvez supposer que cela lui fasse quoi que ce soit! »

« Les femmes sont si drôles... On ne sait jamais. »

« Mais le Maître lui-même n'a pas dit que nous devons nous séparer! »

Le gong sonna pour le déjeuner - et je maudis cette interruption.

« Claire, m'écriai-je désespérément, je suis déjà aussi misérable qu'un homme peut l'être, mais si, par-dessus tout je dois vous perdre... Pour l'amour de Dieu, dites-moi qu'il n'y a rien de changé entre nous, - avant que nous descendions?... »

Elle haussa les épaules. « Au moins, donnez-moi un peu de temps, dit-elle d'une voix devenue subitement dure ; à présent, je ne sais plus où j'en suis. »

Elle me précéda vers la salle à manger. Pendant le lunch, où je n'avalai, pour ainsi dire, rien, il nous fut naturellement impossible de discuter plus avant le grave sujet qui nous occupait, et, comme je n'avais d'entrain pour aucun autre, l'atmosphère était très tendue. Claire entretenait un semblant de conversation qui ne faisait que m'irriter et me faire prier au silence, à la possibilité d'être seul avec le chaos de mes pensées... Ce qui me bouleversait, en addition de tout le reste, c'était la pitié que m'inspirait Claire. La pensée de lui faire du mal me poignardait. Si j'avais pu lui faire comprendre, lui faire envisager la situation comme je l'envisageais, tout eût été comparativement bien, pour nous deux, - à moins que... L'idée me vint soudain que j'avais omis de demander au Maître *quand* il désirait que se fit le mariage. Serait-ce très prochain, ... pendant que mon amour pour Claire était encore vivant, - ou admettrait-il que j'attende un an, deux ans, ou plus? Il avait dit que les choses s'« aplaniraient » entre Claire et moi ; mais, qu'est-ce que cela signifiait? Pourquoi ne l'avais-je pas prié d'être plus explicite sur un point aussi important! - Je le lui demanderais sans faute ce soir, après la conférence. Je devais être informé et - je le sentais - Claire de même.

Après le lunch, nous discutâmes le sujet pendant environ deux heures et eussions sans doute continué, si Claire n'avait eu un engagement, - mais sans aboutir, bien entendu, à aucune conclusion. Il était évident que, bien qu'elle semblât peu conventionnelle, Claire entretenait des scrupules. Elle me le dit, d'ailleurs, ouvertement: continuer à avoir une relation amoureuse avec un

homme fiancé était chose blâmable et dépourvue de dignité.

« Si vous devez vous marier très prochainement, dit-elle, -et sa voix restait dure - il faut nous résoudre à nous séparer. Si c'est seulement dans une année... eh bien... je suppose que vous serez alors depuis longtemps rentré en Angleterre, et, de façon ou d'autre, nous serons séparés. »  
- Et nous en restâmes là, pour le moment.

Je fis en sorte, ce soir-là, d'échanger quelques paroles avec Moreward, bien qu'il fût très pressé, devant partir par le train de nuit pour l'un des ses mystérieux voyages.

" « Dans combien de temps souhaitez-vous... que je me marie? demandai-je. Désirez-vous que ce soit immédiatement? »

« Ce ne serait guère possible, mon fils, répondit-il avec bonté. Pour plusieurs raisons, cela ne pourra se faire que lorsque vous rentrerez tous deux en Angleterre. »

« Je le demande à cause de Claire. Elle pense... » dis-je hésitant. « Eh bien, mon fils, elle pense quoi? »

« Qu'elle devrait rompre avec moi, si je me fiance définitivement. »

« Elle a, aussi, ses épreuves à traverser et un certain Karma à liquider... Mais je n'ai pas à lui dicter ce qu'elle décidera. Aucun de vous deux n'est un enfant. - Il sourit gravement. - C'est une affaire qui ne peut se régler qu'entre vous deux. »

« Et, néanmoins, prévoyant ce qui arrive, vous nous avez encouragés...? »

« *Sympathiser* avec ceux que le sort destine à vivre un roman, ce n'est pas nécessairement les « encourager ». Comme je vous l'ai dit, le Karma qui doit s'accomplir, *s'accomplit*. Mon rôle, c'est de faire en sorte que l'issue en soit bienfaisante. La seule chose que je suggère à Claire, c'est de peser attentivement ses

« scrupules », pour voir s'ils lui sont bien réellement dictés par des sentiments dépouillés d'égoïsme... »

« Ainsi Claire, aussi, est soumise à une épreuve! » pensais-je, en rentrant à mon Club. Il était trop tard pour aller la voir ou pour lui téléphoner ; je ne pourrais donc rassurer son esprit, au sujet de mon mariage, que le lendemain matin. Ce jour-là, j'arrivai, après beaucoup de difficultés et un vrai déluge de larmes versées par elle, à lui faire voir la situation sous un jour différent ; et il fut finalement résolu que pour le temps présent, du moins, les choses demeureraient inchangées entre nous.

## Chapitre 18

### Faculté d'adaptation

Le Maître demeura absent jusqu'au mercredi suivant. Je ne le revis donc qu'à la causerie donnée ce soir-là, et néanmoins je l'avais senti tout le temps près de moi, comme s'il m'inspirait du courage et m'entourait de sympathie.

Durant ces quelques jours, j'avais fait indubitablement quelques progrès intérieurs, bien que, par instants, le sentiment d'antagonisme à l'égard de Viola se reveillât avec force. Mais une chose, du moins, était acquise: ma résolution de mettre à exécution ce projet de mariage, - quoi qu'il pût en résulter. - J'écrivis à mon tour à Viola, aussi gentiment que je le pus. Je lui dis que les désirs du Maître faisaient loi pour moi, et que je croyais savoir qu'il en était de même pour elle. Je la priai de me faire savoir la date de son retour, afin que nous puissions nous rencontrer et, comme elle le suggérait, « nous consoler mutuellement d'avoir à nous épouser ».

En réponse, elle me fit savoir qu'elle serait de retour le jeudi, -le jour après celui de la causerie, - et qu'elle m'invitait à venir prendre le thé à sa pension.

Mais je reviendrai à cela plus tard, car je tiens à vous parler d'abord de la causerie du Maître.

« Eh bien, quel sera ce soir, notre sujet d'étude? » questionna ce dernier en gagnant son pupitre. « Avez-vous des suggestions à me faire? »

« Pourquoi ne pas simplement échanger des idées - et voir où cela nous mène? » dit Arkwright.

Moreward et tous les chélas se mirent à rire. « Vous feriez bien de vous adresser, pour cela, à des femmes, observa le Maître. Elles vous entretiendraient de la philosophie du... »

« Du chapeau » fit sèchement Heddon, et les rires redoublèrent.

« Merci, mon fils ; ceci me rappelle une chose arrivée en Angleterre, il n'y a pas très longtemps. Vous le savez ou vous le savez pas, saint Paul déclara jadis que nulle femme ne devait pénétrer tête nue dans un lieu saint. Se basant sur ce principe, quelques *clergymen* crièrent au scandale, parce qu'un certain nombre de femmes étaient entrées dans leur église sans chapeau sur la tête. Ces ecclésiastiques ne semblaient nullement se rendre compte que, du temps de saint Paul et dans la contrée où il vivait, une femme pénétrant dans un temple, ou dans tout autre lieu public, *sans être voilée*, commettait un acte d'impudeur équivalant à l'audace dont ferait preuve, aujourd'hui, la femme qui irait à l'église habillée seulement de ses sous-vêtements. »

Il y eut un nouvel accès de gaieté dans l'assistance.

« Oui, c'est amusant, convint Moreward, mais c'est également instructif. C'est même suffisamment instructif pour nous fournir ce soir un sujet de réflexion. Que pensez-vous qu'il sera? - Je vous le donne en cent! »

« La philosophie du vêtement à la *Sartor Resartus* » proposa quelqu'un. Moreward secoua négativement la tête.

« Saint Paul en tant qu'Initié », dit Arkwright.

« Trop facile à trouver. Cherchez quelque chose de plus subtil. »

« Pointes d'épingles! » (Pin-points, expression dialectique. Le terme qui s'en rapproche le plus est *small-mindedness*: étroitesse d'esprit. (Note de l'auteur.) proposa un troisième chéla.

« Tout cela est faux. Le sujet que j'ai dans l'esprit est celui de l'*adaptation*. Par là, j'entends l'accommodation nécessaire des paroles, des préceptes et des commandements spirituels aux circonstances présentes, aux différentes nations ou époques de l'Histoire. L'épisode que je viens de rapporter témoigne, de la part des *clergymen* en question, d'une attitude d'esprit peu éclairée. Loin qu'il soit bon pour la femme de se rendre à l'église coiffée d'un chapeau - tel était leur point de



vue - il serait infiniment mieux, de nos jours, d'édicter un règlement décrétant que le chapeau doit disparaître. Car, au lieu de suivre attentivement le service, chaque femme peut - et ne s'en prive sans doute pas - admirer, envier ou critiquer tous les couvre-chefs qui se trouvent dans son rayon visuel!

» Il saute donc aux yeux que des règles et préceptes moraux énoncés il y a deux mille ans ne sauraient s'appliquer, de nos jours, sans le plus léger changement ni la moindre adaptation à une époque où les modes de vie et les conditions matérielles sont entièrement autres. Il m'importe peu de savoir dans quel livre sacré ces préceptes se trouvent, ni qui les a formulés: tout cela revient au même. Le Christ en personne n'a-t-il pas conté la parabole des talents et censuré sévèrement l'homme qui n'avait pas su *transformer* et faire fructifier ses pièces de monnaie? Cependant, c'est exactement ainsi qu'agissent nombre de personnes avec leurs préceptes moraux et religieux: elles les conservent toujours exactement pareils à eux-mêmes au lieu de les *adapter* aux circonstances, si transformées, de la vie de notre temps. »

Le Maître sortit un cigare, tâta sa poche, chercha des allumettes, et n'en trouvant point, nous en demanda.

« Fumer est également une question d'adaptation, remarqua-t-il, après avoir reçu du feu. Peut-être trouvez-vous étonnant qu'un homme dont vous croyez savoir qu'il a la Conscience de la Félicité, éprouve encore le besoin de fumer... La réponse - c'est qu'il n'en a pas besoin! Mais il fume tout de même, pour s'adapter à vos coutumes. Si je ne fumais pas, il en résulterait pour tous une impression de malaise, chaque fois que l'un de vous aurait envie de fumer. Cela ne signifie nullement que je me martyrise ni que je hâisse le cigare, oh non! Car, lorsqu'on fait quelque chose qui vous déplaît, on n'est pas heureux, dans le moment même. Or, le sentiment du malheur ne saurait coexister avec la Conscience du Bonheur: le noir ne sera jamais le blanc - le Bonheur ne saurait exister en sa propre absence. Mais j'ai une autre raison qui m'incite à fumer: le besoin de faire la guerre à tout ce qui pourrait trop aisément devenir un pharisaïsme occulte. Certains ouvrages d'occultisme et de philosophie semblent impliquer, en effet, que, pour atteindre un jour au niveau spirituel de l'Adepté, il faudrait agir, en quelque sorte, ... comment dire cela? ... en vaniteux poseur! Leurs exhortations voudraient nous faire croire que l'on ne doit jamais rire de bon cœur ; que fumer est une terrible et répugnante habitude ; qu'il ne faut boire ni thé, ni café ; ne jamais permettre au coiffeur de vous couper les cheveux, par crainte du magnétisme - nuisible à votre précieuse tête -que dégagent les mains de ce dernier ; ne jamais utiliser, au restaurant, - encore à cause du magnétisme! - les couverts mis à votre disposition, mais apporter son propre couvert ; ne jamais consommer fruits et légumes crus sans les avoir cueillis soi-même, toujours à cause du magnétisme que dégagent les mains de ceux qui les récoltent, etc.. etc.. *ad infinitum*. - Or, je ne songe pas à nier le fait que certains magnétismes peuvent être nuisibles ; mais je prétends que, si vous êtes des créatures assez délicates et sensibles pour en être physiquement affectées, vous n'irez pas très loin dans cette présente incarnation. A mon avis, tout cela sent un peu trop la conception de vie monastique. Pour vous préserver de voir ou de faire ceci ou cela, pour vous garder d'être mis en contact avec ceci ou cela - il ne reste qu'à vous enfermer dans quelque monastère: vous y serez bien en sûreté. C'est l'idée que je ne puis m'empêcher d'exprimer, devant cette longue série d'interdictions. Pour l'amour du Ciel, mon progrès sur le Sentier peut-il être entravé par quelques bouffées de la fumée de mon cigare, ou par un peu de magnétisme contraire? Devons-nous être les esclaves de contingences insignifiantes? Si oui, notre divine philosophie ne nous est, en somme, que d'un pauvre secours. Sûrement, la vraie essence de cette philosophie réside dans le mot *immunité*: elle nous montre comment l'on peut *n'être pas affecté* par les innombrables vicissitudes de l'existence - et non pas comment on peut fuir devant elles... Notre philosophie nous enseigne davantage encore: elle nous apprend l'art de l'*adaptation*. Car le vrai philosophe s'adapte aux exigences de la vie, plutôt qu'il ne plie la vie à ses exigences.

» Mais mon intention première était de souligner la nécessité d'adapter aux circonstances les préceptes moraux et religieux. Y en a-t-il, parmi vous, qui aient une nette compréhension de ce qu'est le Plan des *Maîtres du Monde*? »

« Mettre en évidence les différents aspects de l'idéal spirituel ». répondit l'un de nous.

« Et, compléta le Maître, adapter cet idéal aux besoins divers de toutes les époques. C'est pourquoi un unique *Maître du Monde* ne pourrait suffire à toutes les nations et à tous les temps. Sans doute d'autres fonctions lui incombent, sur lesquelles vous trouverez un grand nombre de théories dans divers livres occultes. Mais ceci ne nous intéresse pas, pour l'instant. L'on pourrait s'exprimer mieux encore, en disant que Sa mission est *d'équilibrer la balance* des idéals moraux et spirituels. Les Maîtres ont une tâche similaire ; mais, alors que chaque *Maître du Monde* exerce son action sur une vaste échelle, nous, les Maîtres, agissons sur un théâtre plus restreint. Les Maîtres font, pour leurs disciples, ce que les *Maîtres du Monde* font pour l'humanité prise dans son ensemble. Mais il est évident que ce petit nombre de disciples, toujours très désireux de hâter leur évolution, se trouvent déjà, actuellement, à un niveau spirituel que la généralité des humains n'atteindra qu'après un temps considérable. Ceci, bien entendu, n'implique pas que le *Maître du Monde* soit forcé d'attendre, pour revenir ici-bas, que chacun sur la terre ait atteint le stade du « disciple », mais il est nécessaire que la grande masse des humains ait progressé jusqu'à un certain degré, - autrement Sa venue ne se justifierait pas.

» J'ai dit, il y a un moment, qu'il viendrait pour équilibrer la balance des idéals moraux et spirituels. Citons-en un exemple. Nous avons parlé, un soir, du Karma et montré que cette notion prenait souvent trop d'importance dans les esprits. Eh bien supposez que cette doctrine du Karma subisse une déformation analogue à celle qu'a subie, dans les pays chrétiens, la doctrine de la Foi: vous savez que l'on y prêche l'absurdité qu'il suffit de croire pour être *immédiatement* sauvé. - Devant cette déformation de l'idée de Karma, que devrait alors faire le Maître du Monde? Il se verrait forcé d'insister sur quelque autre aspect de la vérité religio-philosophique, en laissant l'idée du Karma rentrer quelque peu dans l'ombre. La même chose s'applique à la morale. Il proposera de nouveaux idéals moraux à l'Humanité dans son ensemble, juste comme nous, les Maîtres, sur une échelle plus restreinte, nous proposerons de nouveaux idéals moraux à nos chélas. - Ceci me rappelle que l'un de mes élèves a écrit, une fois, un livre sur mon humble personne. Inutile de dire qu'il a usé de la plus extrême discrétion et présenté les choses sous une forme très voilée, - sinon (et le Maître prit une expression d'amusante solennité) il y aurait eu du « chambard ». Dans cet ouvrage, il rapporte certaines de mes vues sur le mariage, et je n'y ai pas eu d'objection, espérant qu'elles pourraient faire quelque bien. Or, une amie de mon élève qui, plongée dans une grande détresse morale, s'était tournée, dans son désir de consolation, vers la lecture d'œuvres de haut occultisme, trouva, parmi les livres qu'il lui prêta, cet ouvrage anonyme sur ma personne. Elle le lut ; et la première fois que mon élève retourna chez elle, je me donnai pour tâche de rester, durant cette visite, en contact *avec sa conscience à lui*, désireux que j'étais de l'aider à transmettre à cette femme un secours spirituel. Lui-même n'était pas averti de ce fait, mais cela est sans importance. Ce qui nous intéresse, c'est le verdict significatif que cette bonne dame prononça sur mon livre et sur moi-même. « Réellement, dit-elle, je suis extrêmement désappointée de l'ouvrage que vous m'avez prêté et qui parle de ce Maître... Ses idées sur l'amour et le mariage... *well...* sont positivement immorales! Si c'est là le genre de choses que les Maîtres enseignent... *well...* » La phrase ne fut jamais achevée. »

Cette anecdote, dirigée contre le Maître lui-même, amusa beaucoup les chélas!

« Peut-être penserez-vous, poursuivit Moreward avec une lueur de malice dans les yeux, que je fus effondré, lorsqu'on m'informa de cette opinion si peu flatteuse pour moi - mais non! Je suis « refait » à ce genre de choses, maintenant ; je vous assure que mon élève s'est senti beaucoup plus mal à l'aise que moi. - Et sur quoi pensez-vous que portait cette vertueuse indignation? - Eh bien, j'avais simplement tenté d'apaiser des parents irrités, qui se comportaient de façon très mesquine à l'égard de leurs enfants adultes. J'avais encore persuadé un colonel apoplectique de pardonner une faiblesse qu'avait eue sa femme, et de la reprendre chez lui, au lieu de se venger de la manière coutumière en pareil cas, - et il y avait eu encore quelques incidents de ce genre. En somme, je n'avais fait qu'adapter à certaines situations délicates de notre vie moderne l'esprit dont s'inspirent les paroles du dernier venu des *Maîtres du Monde*... Mais, ayant conseillé la mise en pratique de cet esprit dans certains domaines où on l'ignore, généralement, j'ai gravement choqué cette dame, et bien d'autres avec elle. Voyez-vous, certaines personnes se scandalisent davantage d'une vertu inaccoutumée que d'un vice habituel. Il en est de même dans le domaine

religieux: tant que vous êtes mollement chrétien, personne n'y trouve rien à redire: mais dès que vous vous montrez ardemment chrétien, les gens pensent que vous êtes un peu toqué. Être, *même* en ce domaine-là, différent de tous les autres, n'est, à leurs yeux, pas extrêmement délicat, n'est pas d'un homme bien né ni d'une femme distinguée. Dans l'esprit de beaucoup de gens, être exempt de conventions est un crime. Mon crime particulier avait consisté à suggérer une application de l'enseignement du Christ qui choqua l'amie de mon élève comme trop peu conventionnelle...

» Des gens de cette espèce auraient besoin de se rendre compte que, même un livre comme la Bible, n'est pas totalement différent d'un ouvrage de médecine. Dans la *Pharmacopée* sont cataloguées d'innombrables variétés de remèdes ; mais à quoi servirait-il de lire cet ouvrage encyclopédique, si l'on n'apprenait aussi à choisir, appliquer et adapter ces diverses drogues au cas particulier de chaque malade? Si nous sommes quelque chose, nous autres Maîtres, nous sommes avant tout des médecins de l'esprit, qui nous efforçons de guérir et fortifier les âmes de nos malades, non seulement en leur appliquant le traitement spirituel approprié, mais encore en ne le faisant qu'au moment psychologique. Il est essentiel, dans ce but, que nous possédions un degré de plus de sagesse, de clairvoyance et d'imagination que n'en ont la majorité de nos frères humains. Mais nous attendons d'eux qu'ils aient aussi *un petit peu* d'imagination, dès qu'ils veulent s'engager dans l'étude de cet occultisme qui doit les amener, par la suite, à notre stade d'évolution. Pas plus nous, les Maîtres, que les *Maîtres du Monde*, ne pouvons mettre *tous* les points sur *tous* les i, pour le seul bénéfice de quelques cerveaux paresseux. Si les gens manquent d'imagination au point de ne pas saisir que, lorsque le *Maître du Monde* dit: *Pardonnez à vos ennemis*, Il entend - cela va de soi - désigner aussi vos sœurs, vos frères, vos épouses, etc.. peut-on s'étonner que nous choquions leurs susceptibilités en démontrant comment de tels idéals peuvent être suivis jusqu'à leur conclusion logique? C'est pourquoi, je vous dis: « Développez, chez les êtres, le sens et la faculté de l'*adaptation* ; puis, enseignez-leur à se demander, dans chaque situation de la vie, s'ils ont véritablement appliqué l'esprit de charité et de tolérance, - et vous leur aurez donné la plus précieuse des leçons. »

## Chapitre 19

### L'entrevue

Lorsque j'étais petit garçon, je me figurais que plus on devient vieux, moins on est sujet à souffrir des inconvénients de la timidité ; mais j'ai découvert que c'est là une idée très erronée. A mon âge, encore, je suis sujet à des accès d'extrême timidité ; aussi la perspective de mon entrevue avec Viola me remplissait-elle d'appréhension... Il est vrai que notre échange de lettres avait quelque peu allégé l'atmosphère: malgré cela, j'étais plein de scrupules et d'hésitations relatifs à ce que je *dirais*, lorsque le moment redouté serait là.

Il se trouva qu'elle fut la première à parler.

« Eh bien, dit-elle, avec un petit sourire de travers, tandis que nous nous serrions la main, nous voici tous les deux dans un beau pétrin! Le mieux serait de tâcher de voir le côté « humoristique » de la chose! »

« En effet, fis-je en riant, c'est ce qu'il y aurait de mieux... » Mais mon rire était très nerveux. Je vis qu'elle n'était pas moins troublée que moi, en dépit de ses efforts pour se dominer.

« Je me demande si quelqu'un au monde s'est jamais trouvé dans une situation aussi bizarre? » reprit-elle.

« Probablement des gens de cour, j'imagine. »

Elle me regarda d'un œil interrogateur...

« Prenez le cas où un prince, pour des raisons diplomatiques, doit épouser une princesse étrangère? »

« Ah oui! Je suis un peu abrutie, aujourd'hui. »

« Rien de surprenant! Avec cette obligation d'épouser un type comme *moi*. Ce qui me surprend, c'est que vous ne soyez pas plus « abrutie » encore. »

« Que dire, alors, de votre condamnation à m'épouser, *moi*? »

« Je préfère beaucoup épouser une âme avancée, dont le Maître pense grand bien, que de risquer ma chance avec une autre femme. »

« Mais vous détestez l'*idée* même du mariage, n'est-il pas vrai? »

« Comment le savez-vous? (Je commençais à me sentir plus à l'aise.) Vous l'ai-je jamais dit? »

« Non, mais je le sais tout de même! » « Clairvoyance? »

Elle fit signe que non. « Le Maître me l'a dit. »

Ici mon intérêt s'éveilla tout de suite. « Je me demande si cette *interview* vous a paru aussi terrible qu'à moi! » m'exclamai-je, oubliant toute espèce de prudence. Puis je sentis, qu'indirectement du moins, ces paroles étaient bien peu flatteuses pour elle... Mon expression dut me trahir, car elle se mit à rire: « Ne vous en faites pas pour moi! Je comprends très bien, et je suis véritablement navrée pour vous. »

« Et moi pour *vous*! »

« Tout au moins ne détesté-je pas l'idée du mariage comme vous le faites ; les femmes ont rarement cette aversion-là, vous savez. »

« Mais c'est une terrible malchance pour vous, que de devoir épouser un homme que vous n'aimez pas. »

Elle baissa la tête, et ne dit plus rien d'un moment, pensant sans doute à celui qu'elle aimait. « Mais j'apprendrai à vous aimer », fit-elle bientôt, dans un effort pour secouer son abattement.

J'eus, soudain, comme un recul intime: je ne désirais pas qu'elle m'aimât... je me la figurais devenant sentimentale et cette idée me semblait insupportable! Une fois de plus, la pénible sensation d'hostilité se fit jour en moi, me figea et me rendit muet. Ah, si seulement l'union projetée avait pu demeurer platonique, je n'aurais, pour ainsi dire, plus eu d'objection, - mais toute autre relation...

Elle interrompit le cours de mes pensées:

« Le Maître vous a-t-il dit comment, dans une existence passée, nous avons agi à l'égard l'un de l'autre? »

« Non ; mais il m'a parlé de ce Karma réciproque, que nous devons liquider. »

« Il ne vous a pas dit que nous avons déjà été mariés, auparavant? » « Non. »

« Eh bien, ce fut le cas, - mais, par deux fois, en fait, nous avons gâché la situation. »

« Ceci expliquerait alors, ce dont je vous ai parlé l'autre jour: ce sentiment d'antagonisme? »

« Oui, il est karmique. Dans une vie antérieure à la dernière, *vous* m'avez fait souffrir, et dans la vie précédant celle-ci, *je* vous ai fait souffrir à mon tour ; ainsi, vous en étiez venu à me détester complètement. »

« Mais que vous avais-je fait, dans cette existence antérieure? Pourriez-vous le voir? Ou vous l'a-t-il révélé? »

« Vous m'aviez épousée sans m'aimer vraiment - bien que vous eussiez d'abord cru m'aimer. Vous étiez un philosophe et un chercheur, - une sorte de rat de bibliothèque ; vous vous enterriez dans vos bouquins, en me négligeant complètement. Je devins passionnément amoureuse d'un autre homme, conséquence de votre abandon, sans doute. Mais vous, vous m'enfermiez dans ma chambre, ne voulant pas me laisser voir. Je mourus le cœur brisé... ou quelque chose de ce genre. »

« J'avais, ma foi, un beau caractère! m'exclamai-je. Rien d'étonnant que je sois tenu de réparer. Et la vie suivante? »

« Dans la vie suivante, je réussis à vous faire tomber amoureux de moi ; mais, une fois que vous avez été tout à ma dévotion, je vous ai rejeté pour un autre ; vous êtes alors tombé malade, et vous êtes mort assez jeune. »

« Comme cela me venait bien! dis-je. Le Maître vous a raconté tout cela? »

« Oui. »

« Que vous a-t-il dit encore? »

« Oh, beaucoup de choses! »

« M'est-il permis de les savoir? »

« Je ne pense pas qu'il y voie d'objection - du moins pour la plupart... Mais, cela me semble difficile de vous répéter tout cela à l'heure où nous sommes. Lorsque nous nous connaissons mieux, peut-être alors... »

Il y eut une pause, durant laquelle elle m'offrit une cigarette et en alluma une elle-même. Nous fumâmes un moment en silence. Puis je repris:

« Ce que je ne saisis pas, c'est que si je vous ai fait souffrir dans une incarnation, et que vous, vous m'avez fait souffrir dans la suivante, nous ne soyons pas, actuellement, entièrement quittes? »

« C'est ce que je ne comprends pas non plus... Nous ferions mieux de demander cela à Moreward. »

« Que tout cela est extraordinaire! dis-je, pensivement. Lorsque je me creusais la cervelle pour deviner quelle sorte de sacrifice j'aurais à faire, celui-là ne m'a jamais abordé... »



« Pas plus que moi... » et son rire était mélancolique.

« Je suppose que vous n'auriez, de toute façon, pas épousé l'homme que vous aimiez? » demandai-je après quelque réflexion.

« Vous voulez dire que lui ne m'aurait jamais épousée? Non, jamais. »

« Claire, non plus, ne m'aurait pas épousé. »

« Oh, c'est vrai! Il y a Claire... Je l'oubliais, en cet instant. Que pense-t-elle au monde de tout cela? »

« C'est un coup pour elle, je le crains. Je voudrais que vous fissiez, de ce côté-là, quelque chose pour moi... Le voulez-vous? »

« Mais naturellement. »

« Elle a l'idée que, vous et moi étant résolus à nous marier, - même si cela ne doit pas avoir lieu de quelque temps, *vous* pourriez trouver mauvais qu'elle et moi nous nous voyions? »

« Moi, trouver cela mauvais? Au nom du ciel pourquoi? Trouvez-vous mauvais, vous-même, que j'aime un autre homme? Quelle idée absurde! Pauvre bonne Claire... » ajouta-t-elle avec affection.

« Je voudrais que vous puissiez l'amener à comprendre cela. » « *Bien sûr*, que je le ferai. »

« Merci », dis-je, en lui tendant une main reconnaissante, qu'elle serra. Le sentiment d'antagonisme avait disparu, et j'entrevois des perspectives de camaraderie et d'aide mutuelle.

Nous passâmes ensuite à des sujets plus mondains: l'attitude probable de ses parents à l'endroit de nos projets et le côté financier de la question. J'avais craint que ce dernier pût être un obstacle, car mes activités littéraires ne me rapportaient pas d'argent. Bien que, comme célibataire, je fusse dans l'aisance, je ne le serais plus du tout en tant qu'homme marié. Viola m'apprit qu'elle avait un petit revenu personnel et la perspective éventuelle d'un assez joli héritage, en sorte que je me rendis compte que mon mariage augmenterait, plutôt qu'il ne diminuerait mes ressources.

Il était presque l'heure du dîner lorsque je la quittai, sentant que, certainement, la plus étrange entrevue de ma vie était derrière moi. Celle que j'avais eue avec Moreward Haig avait été bouleversante, impressionnante. Celle-ci, d'une nature bien différente, n'en était pas moins unique de son espèce.

Bien des mois après cette entrevue, Viola tint sa promesse et me rapporta le détail de son entretien avec le Maître. Il dut être tout aussi émouvant que celui que j'avais eu avec lui ce mémorable vendredi matin, mais il allait plus loin dans la révélation des pouvoirs qui sont ceux de l'Adepté.

Le Maître s'était montré très paternel, très sérieux et très doux à son égard. Bien qu'elle m'eût alors donné le change sur ses vrais sentiments, et m'eût fait croire que son aversion pour l'idée d'une union avec moi était moins prononcée que la mienne pour l'idée d'un mariage avec elle, c'était bien loin d'être le cas! Ce matin-là, elle dit au Maître qu'il lui était impossible de faire le sacrifice qu'il demandait d'elle. Elle était lune de ces femmes qui, loin d'avoir de l'éloignement pour le mariage, considèrent une union heureuse comme le but de la vie d'une femme. Épouser un homme qu'elle adorait avait été son plus grand désir depuis qu'elle était en âge de réfléchir à pareil sujet.

« Mon enfant, lui avait dit Moreward, s'il vous avait été donné de rencontrer un homme que vous Ecoutez comme aiment la plupart des gens qui aspirent à se marier, *où* aurait été votre bonheur, une fois cet amour éteint? Il existe un homme, que vous auriez pu aimer avec toute la passion de la chair et de l'âme, - mais *pour un temps*, seulement: il ne vous a pas été permis de le rencontrer - pour votre propre salut. Votre *ego* vous l'interdisait, sachant que cet homme serait hostile à votre progrès et, finalement, à votre bonheur. Vous avez été, une fois, la femme de cet homme. Mais, tandis que vous avez beaucoup évolué depuis lors, lui n'a que très peu progressé: il eût détesté vos études occultistes et cherché à les entraver. Finalement, vous l'auriez regardé comme un obstacle et auriez été offensée de ses interférences ; enfin, au lieu d'un bonheur continu, c'est la



discordes qui se seraient installées entre vous deux. »

Viola me raconta qu'une ou deux fois, durant cette entrevue, elle s'était effondrée en sanglotant et que, Moreward, l'entourant de ses bras, l'avait consolée de la même façon qu'il l'avait fait pour la petite fille du cimetière.

« Voyez-vous, ma petite, je puis déjà vous dire, maintenant, un peu de votre avenir. A quoi serais-je bon sans cela? Je vois qu'il y a, pour vous, du bonheur en réserve, si vous consentez à épouser cet homme qui, je le sais, sera votre complément spirituel. Il peut vous aider plus que qui que ce soit d'autre et *vous* pouvez aussi l'aider. Ne voulez-vous pas sacrifier votre rêve de bonheur présent non seulement pour le bien d'une autre âme, mais encore en faveur de *votre propre bonheur futur*? Voyons, mon enfant, faites appel à tout ce qu'il y a en vous de noble et de désintéressé... »

« Mais c'est affreux... d'épouser une simple pierre, quand toute ma vie j'ai aspiré à l'amour », fit-elle, Écoutez « Mon enfant, celui qui perdra sa vie la sauvera. Je ne vous demande d'ailleurs pas d'épouser une « pierre » ; je vous offre un beau joyau ayant un grand nombre de facettes, dont les unes brillent déjà et les autres pas encore. C'est à vous de polir celles qui ne luisent pas et d'aviver l'éclat de celles qui déjà brillent. Oui, - et il y a plus important encore: c'est que, si l'on néglige de polir un joyau, la pierre tout entière se ternit. Laissez-vous pareille chose arriver à l'un des plus précieux de mes fils?... »

Elle avait baissé la tête sans répondre.

« Écoutez-moi, mon enfant, quoique vous ne soyez pas portée à exprimer vos enthousiasmes aussi librement que les gens de ce pays-ci, vous aviez cependant admiré l'œuvre de cet homme longtemps avant de le connaître! »

Viola admit que c'était exact.

« Vous savez ce que, moi-même, je pense de cette œuvre. Voudriez-vous priver cet homme de produire une œuvre bien plus grande, encore, que celle qu'il a déjà donnée, à cause d'un simple rêve caressé par vous, mais qu'il ne vous sera pas donné de réaliser dans cette vie-ci? Car, à supposer que vous refusiez de faire ce que je vous demande, comment savez-vous si vous rencontrerez jamais un homme que vous puissiez aimer comme vous croyez maintenant souhaiter de l'être? Pour un rêve irréalisable, allez-vous priver le monde du noble rayonnement d'œuvres vraiment élevées qui pourraient, sans cela, lui être données? »

« Mais, comment de telles choses peuvent-elles dépendre d'une insignifiante créature comme moi? » demanda-t-elle avec désespoir.

« Mon enfant, la modestie elle-même doit se tempérer de discernement. Si l'un des mille anneaux qui composent une chaîne pouvait parler, peut-être dirait-il: comment la force de cette grande chaîne peut-elle dépendre d'une chose aussi infime que moi? Mais celui qui est capable de distinguer toute la longueur de la chaîne, et non pas seulement cet anneau, connaît l'absurdité d'une pareille question. »

« Pouvez-vous aussi voir, questionna-t-elle d'une voix entrecoupée, ce qui m'arrivera... si... si je ne puis pas trouver... le courage de faire cette chose? »

« Oui, je le puis, dit-il, avec un sourire indulgent. Lorsqu'une occasion du genre de celle qui vous est offerte est rejetée, un sentiment d'insatisfaction se glisse en vous et colore en gris toute votre vie: cette insatisfaction est, pour ainsi dire, la voix de l'Âme, rappelant continuellement au moi personnel ce qu'il a manqué et comment, par ce refus, il a dilapidé des années et des années, qu'il passera sur le bord du chemin, au lieu d'avancer rapidement vers le grand But. »

Finalement, Viola avait promis d'essayer de regarder la chose sous le jour dans lequel la lui présentait Moreward.

Mais j'appris plus tard qu'elle m'avait écrit sa première lettre déjà le lendemain de cette entrevue, afin de se forcer à tenir sa promesse. Elle savait que, lorsque le premier pas serait fait, il lui serait bien difficile de revenir en arrière, - ce qui impliquerait aussi une humiliation. Néanmoins elle me

rapporta, après notre entrevue, qu'elle s'était rendue plus d'une fois encore chez le Maître, pour lui dire qu'elle ne *pouvait pas* aller de l'avant. Elle ne m'avait rien dit de toutes ces angoisses au moment même, ayant le pouvoir de dissimuler ses émotions. Elle tenait à ne pas me blesser, et n'était d'ailleurs pas du tout sûre d'elle-même.

Ses sentiments, en ce temps-là - c'est souvent le cas chez la femme - étaient étrangement variables. Un jour, elle était fermement résolue à faire ce que désirait le Maître, - le jour suivant, elle s'en sentait absolument incapable... Ce n'est que lorsqu'il lui dit enfin qu'elle devait, sans plus tarder, choisir une voie ou l'autre, qu'elle se décida finalement... en ma faveur.

## Chapitre 20

### Les causes invisibles de la guerre

Le mercredi suivant, nous étions rassemblés à l'heure habituelle - mais il n'y avait pas de Maître. Une demi-heure se passa -il n'arrivait toujours pas. Cependant, je n'observais autour de moi aucune impatience, ni même de surprise particulière, sauf parmi les nouveaux chélas. Ces derniers commençaient à poser des questions, à murmurer qu'ils seraient rentrés trop tard... qu'ils devaient se lever de si bon matin... Moreward pouvait-il avoir eu quelque accident? Quelqu'un avait-il une idée de l'endroit où il était? Agissait-il souvent ainsi? etc.. etc.. Moi-même, j'avais posé plusieurs questions ; mais je n'avais obtenu en réponse que des sourires affables et peu compromettants, ou quelques haussements d'épaules. Puis j'entendis Heddon dire: « Il est dans la chambre bleue, où personne n'a permission de le déranger, et c'est tout ce que je puis vous apprendre! » Je sus, du moins, par là, qu'il était dans la maison, et probablement dans le *Samadhi* (État d'extase ou de profonde contemplation. (Note de la trad.). Mais, pourquoi choisir cette heure-là pour entrer dans le *Samadhi*? - je n'en avais nulle idée.

Il apparut exactement deux heures et demie après l'heure habituelle de sa causerie, et ses premiers mots furent: « Je remercie tous ceux de mes chélas qui ont été patients. Quant aux autres... au cas où ils penseraient que le défaut de ponctualité est sans importance (et il sourit) je leur dirai qu'au contraire il a de l'importance, - pour tous ceux qui n'ont pas encore appris la patience, la foi et la maîtrise d'eux-mêmes... et c'est la raison pour laquelle je suis en retard! »

Ce petit laïus, quoique teinté d'humour, n'en visait pas moins une cible très précise, - et la plupart d'entre nous se mirent à rire.

« Et maintenant, proposa-t-il plus gravement, je prie tous ceux qui désirent rentrer chez eux de le faire immédiatement, car l'entretien de ce soir sera très long. Je n'attache, pour ma part, aucune importance au fait de ne pas me coucher de la nuit, mais vous direz peut-être que vous n'êtes pas moi. Fort bien! »

Personne ne bougea.

Il nous regarda d'un air d'approbation et dit: « Bouddha affirmait que l'homme qui peut se forcer à demeurer éveillé deux nuits de suite est susceptible d'accomplir n'importe quoi. Eh bien, commençons toujours par la moitié d'une nuit! » Une fois de plus les chélas furent mis en gaieté. Ce n'est pas le discours, assez long, qui suivit que j'ai l'intention de rapporter ici, mais bien la réponse que fit Moreward Haig à une question de notre part. Il avait achevé sa causerie par cette phrase: « L'homme qui combat son propre caractère est un héros plus grand que celui qui combat le plus formidable des adversaires, car la lutte entre l'homme et son ennemi ne dure qu'un temps limité, tandis que la lutte contre soi-même dure une vie entière. »

« A propos de combats, dit Monsieur Galais, je voudrais vous demander si vous jugez l'humanité assez évoluée pour qu'une autre guerre soit impossible actuellement? »

« Non, mon fils, répliqua Moreward - et sa voix était très grave - l'humanité n'a pas encore progressé suffisamment. Nous, les Maîtres, pouvons voir maintenant déjà se former les nuages qui présagent une tempête beaucoup plus terrible encore que la dernière (La 1<sup>re</sup> édition de « *L'Initié* dans le Nouveau Monde » a paru en 1927. Le Maître parla donc 12 ans avant la dernière guerre. (Note de la trad.). Au lieu d'apprendre la leçon que la Grande Guerre avait à leur donner, des milliers de gens ont non seulement éludé cet enseignement, mais encore pris avantage de ce bouleversement pour s'enrichir aux dépens de la souffrance de leurs voisins plus misérables. De tels actes, et bien d'autres encore, ont engendré un nouveau Karma là où d'anciens Karmas auraient dû s'effacer. Le genre de paix qui règne aujourd'hui, vous le savez tous sans qu'il soit besoin de le dire, n'est qu'une cessation de combats - la paix selon la lettre, non pas selon l'esprit. La guerre s'est déplacée du plan visible sur le plan de l'Invisible (Plan perceptible aux Voyants et aux Initiés. (Notes de l'auteur.), pour reparaître dans le visible sous des formes variées: grèves,

révolutions, discordances et désordre émotionnel général. Ainsi l'on tourne dans un cercle vicieux et les forces mauvaises, de plus en plus, s'accroissent. Les nuages qui s'amoncellent sur les plans invisibles deviennent de plus en plus obscurs et menaçants. Savez-vous que des *formes-pensées* (Traces laissées dans l'Invisible, par les pensées et les sentiments, bons ou mauvais, engendrés dans le Visible. Leur forme et leur couleur varient suivant la nature de ces pensées. (Note de la trad.) engendrées en un temps aussi reculé que celui des Jeux de Gladiateurs subsistent encore aujourd'hui? Et savez-vous que d'autres formes-pensées, engendrées par la Magie Noire il y a des centaines, et même des milliers d'années, sont encore discernables pour ceux qui ont le don de voyance? Représentez-vous les invisibles forces de violence que doit engendrer, en ce moment même, la révolution russe avec toutes ses cruautés et effusions de sang. Que va-t-il advenir des forces que font naître tant de pensées de violence? Elles graviteront par la loi de l'attraction, autour des autres formes-pensées dont j'ai parlé, enflant de plus en plus les nuages de la tempête déjà déchaînée. Rien de surprenant que les prophètes élèvent la voix pour lancer des avertissements! Le monde traverse l'une des périodes les plus graves de son histoire et ce que nous, Maîtres, redoutons pour l'Humanité, c'est un conflit entre la Race Jaune et la Race Blanche. Si cela devait se produire, que Dieu nous soit en aide. Non seulement, vous auriez à compter avec le nombre, dépassant de beaucoup celui des Blancs, mais encore avec l'atroce cruauté qui caractérise les hommes de la Quatrième Race. Si cette guerre doit se produire, l'évolution du Monde subira un retard de milliers d'années... »

Le Maître s'arrêta un instant et sa voix avait l'accent d'un appel, lorsqu'il poursuivit: « C'est à vous de repousser cette guerre, - c'est, dans le monde entier, à ceux qui sont *comme vous* à l'empêcher. C'est aux membres des communautés mystiques, maçonniques et occultistes, à celles de la « Pensée Nouvelle » (*New Thought*) et à d'autres du même genre, de vivre selon la plus haute aspiration de leur âme afin d'aider les Puissances Blanches à vaincre les Puissances du Mal. C'est de vous, que doivent rayonner les forces spirituelles dont pourra se servir la Grande Loge Blanche pour tenter de disperser les nuages menaçants de cette guerre imminente. Et si, à un moment donné, dans les années à venir, vous discernez les signes annonciateurs de la grande conflagration, ou de tout autre conflit mineur, il sera alors temps pour vous d'abandonner toute pensée d'évolution personnelle - afin de ne plus songer qu'à la cause, plus haute du salut de l'humanité.

» Pensez à la Paix ; ayez devant les yeux le mot PAIX, en grandes lettres blanches et brillantes. Américains, voyez-le au fronton de votre Palais du Gouvernement ; vous, Anglais, dans votre Parlement, au-dessus du Palais royal et sur le Roi lui-même. Ceux qui travaillent résolument pour les Forces Blanches étant en minorité, ils doivent travailler doublement et donner le maximum de leur effort. Enseignez aux chrétiens à penser à la paix, à sentir la paix au fond d'eux-mêmes, à aimer *réellement* leurs ennemis. Enseignez aux chrétiens à ne pas haïr la guerre parce qu'ils en *ont peur*, mais parce qu'ils aiment la Paix, dans son sens le plus haut et le plus vrai. Quand les hommes seront parvenus à ressentir au plus profond d'eux-mêmes « Paix et Bonne Volonté envers tous les hommes » - alors, seulement, le danger de guerre sera passé, pour ne plus jamais renaître. »

## Chapitre 21

### La décision

Moreward Haig m'avait donné rendez-vous pour le lendemain chez lui, à l'heure du thé. Je ne le trouvai pas, en arrivant, dans une disposition aussi grave que lors de nos entrevues précédentes.

« Salut à vous, mon fils! fit-il gaiement, au moment où j'entrais. Il prit ma main dans les siennes. A quoi en sont les décisions? êtes-vous venu pour me *demander*, ou pour me dire quelque chose? »

« Tous les deux répondis-je, et je crois que vous le savez. » Il sourit sans me répondre.

« J'ai résolu de faire ce que vous m'avez demandé » dis-je.

« J'en suis heureux mon fils, *très* heureux », fit-il avec affection ; la note paternelle avait reparu dans sa voix.

« Mais il y a plusieurs choses qui me déroutent... »

« Ah - bien, peut-être pouvons-nous vous tirer d'embarras. »

« Je ne voudrais pas être vaniteux, mais je crois pouvoir dire que j'ai un esprit à tendance philosophique ; je pense aussi que j'ai absorbé pas mal de cette sagesse qui vous inspire une juste attitude à l'égard de la vie. Les choses ne me bouleversent plus, -j'entends les choses qui bouleversent les autres... »

Il avait croisé les bras et me regardait fixement, tout en m'écoutant.

« Il est vrai, poursuivis-je, que j'ai résisté à l'idée du mariage, parce qu'avec mon tempérament, j'étais convaincu qu'il n'était pas ce qu'il me fallait. Je ne suis pas de ceux qui, voyant autour d'eux des centaines de couples malheureux, s'imaginent qu'eux-mêmes feraient sûrement exception. Mais en plus de cela, j'ai toujours pensé que le mariage ferait obstacle à mon travail. Je croyais au principe que l'artiste doit être uni non pas à une femme, mais à son œuvre. Et puis, comment pouvais-je espérer écrire des choses sensées dans le voisinage d'un enfant - d'un jeune énergumène turlututant sur une trompette ou hurlant de sa voix la plus aiguë? (Moreward riait de bon cœur.) D'autre part, je sais que se marier en refusant d'avoir des enfants serait blâmable ; j'ai suffisamment de compréhension et de faculté de sympathie pour me rendre compte que, dénier à une femme ce qui est le plus grand et le plus légitime désir de sa vie, serait un grand manque d'équité. Quelqu'un me disait un jour que si le mariage importe tellement plus aux femmes qu'aux hommes, cela provient de cet intense, et souvent inconscient désir d'avoir un enfant. Cela est-il exact? »

Il fit un signe affirmatif.

« Ainsi, vous voyez que si j'ai de l'éloignement pour le mariage, il n'a pas sa source dans un simple caprice, mais dans ce qui me semble être du simple et sain bon sens. - Voici, enfin, ce qui me déconcerte le plus de tout: vous m'avez fait voir le mariage sous un jour tout à fait nouveau et je suis, présentement, convaincu que ce que vous dites est vrai ; pourquoi alors dois-je encore en souffrir ainsi? Quand je pense à tout cela avec calme, avec une froide raison, j'y vois peu de chose qui doive me bouleverser. Ce sera plus ou moins comme de vivre avec un ami ; or j'ai vécu avec un ami plus d'une fois dans ma vie, et cela marchait admirablement. Il y a, bien sûr, le côté physique... Mais après tout, Viola n'est pas une vieille femme, ni une bossue, ni même une femme laide. Je puis me figurer que certains hommes la trouveraient très attirante. Il semble donc que ma souffrance soit hors de proportion, peu en accord avec mon caractère habituel et mon attitude philosophique en regard de la vie. Je m'en demande le *pourquoi*, ou plutôt je vous demande de bien vouloir me l'expliquer? »

« Tout cela s'explique d'un mot: les Forces Noires, dit-il, en me tendant un cigare et en en prenant un lui-même. Ne voyez-vous pas mon fils, que ces Frères du Sentier de la Main gauche ont tout à perdre, par le mariage en question, et feront tout pour l'empêcher? Votre œuvre, déjà, les tracasse

suffisamment, à cause du bien qu'elle fera dès que les humains seront mieux préparés à la recevoir ; mais si, grâce à ce mariage, cette œuvre devient dix fois plus puissante, peut-on s'étonner qu'ils cherchent à provoquer votre chute? »

« Mais le peuvent-ils? » demandai-je avec quelque appréhension.

« Pas à moins que vous ne le leur permettiez. Et rappelez-vous que vous avez les Maîtres de la Loge Blanche pour vous aider. »

« J'ai une autre chose à vous demander: c'est à propos du Karma. »

« Eh bien, mon fils? »

« Je sais par Viola que, dans une vie précédente, je lui ai fait du mal ; que dans la suivante, elle m'a fait du mal à son tour ; s'il en est ainsi pourquoi, les positions étant égales, notre Karma à tous deux n'est-il pas liquidé? »

« Deux torts ajoutés ne sauraient guère constituer un mérite, mon fils. Si, dans votre dernière existence, vous lui aviez pardonné le mal qu'elle vous faisait, le résultat eût été différent. Mais lorsqu'elle vous a rejeté, vous avez cédé à votre orgueil blessé, à votre ressentiment - et votre amour s'est changé en hostilité. En agissant mieux, vous auriez obtenu de n'avoir pas à lutter dans la vie présente: vous aimeriez alors Viola tout naturellement. »

« Mais quel rôle auraient, alors, ces Forces Noires? »

« Elles chercheraient d'autres moyens de vous désunir... peut-être en influençant contre vous les parents de Viola ou quelque autre chose de ce genre. Il y a plus d'une façon de troubler l'union de deux êtres! »

« Cela semble presque incroyable, de se savoir un objet digne de tant d'efforts! »

« Mon fils, dit-il avec affection, nous autres Maîtres ne sommes pas avares d'éloge et d'encouragement lorsqu'ils sont mérités. Aussi veux-je vous déclarer sans nulle réserve que c'est votre absolue pureté d'intention qui réjouit les Maîtres de la Loge Blanche, tout en exaspérant les « Noirs ». Il y a peu de personnes en qui l'esprit de service est aussi développé que chez vous. C'est cela qui a attiré les Maîtres et c'est en raison de cela que notre Chef m'a envoyé vers vous à Londres, - bien que vous fussiez, évidemment, inconscient de son rôle. Oui, mon fils, quoique beaucoup de choses paraissent dues au hasard, en réalité, *rien n'est dû au hasard* et cette rencontre, de vous et moi, dans la vie présente, vous la devez à votre grande pureté de cœur. Si, comme je l'espère et le crois, vous atteignez, avant qu'il soit longtemps, à la Conscience de la Félicité, vous le devrez également à votre foi. à votre obéissance, à vos efforts. Ainsi, faites votre maximum pour parachever ce que vous avez si bien commencé! Et lorsque les Frères Noirs dresseront une muraille entre vous et la femme que nous vous avons choisie pour vous aider sur le Sentier, appelez sur elle l'Amour des Maîtres, et la muraille s'évanouira... Faites cela chaque fois qu'elle se dresse à nouveau, et un beau jour, l'obstacle ne se représentera plus. Une chose encore mon fils, au sujet de Viola: prenez-lui parfois la main et donnez-lui quelques petits signes d'affection - même si vous ne vous y sentez pas enclin ; et s'il lui arrive d'en faire de même avec vous, n'ayez pas de recul ; acceptez cela au nom de l'Amour unique - de l'Amour absolu. A travers l'*impersonnel* tendez à atteindre le *personnel*. Jusqu'ici, vous n'avez aimé que ceux qui vous attiraient, ce qui, somme toute, n'est pas très difficile. Aujourd'hui, il vous faut apprendre à aimer quelqu'un qui ne vous attire pas, et l'on ne parvient à cela que par la voie de l'Amour impersonnel. Rendez-vous compte qu'une fois cet Amour atteint, il ne saurait être détruit par les Forces Noires, car elles ne peuvent agir que sur l'élément personnel, qui appartient au plan astral ; elles ne sauraient toucher les plans supérieurs... Y a-t-il encore autre chose que vous voudriez savoir? »

« Une chose encore - et elle concerne les « épreuves ».

« Qu'est-ce qui vous trouble, en cette matière? »

« Vous disiez récemment que Claire aussi avait ses épreuves à subir. J'ai suivi votre conseil et lui ai dit que vous lui suggériez d'examiner de très près la nature de ses scrupules. Je lui ai dit aussi que vous jugiez que tant que j'étais ici, la perspective de mon mariage futur ne devait rien changer



entre elle et moi. Ai-je eu raison? »

« Tout à fait, mon fils. »

« Eh bien, je vais dire quelque chose qui peut sembler étrange, dans les circonstances données, car il me serait extrêmement dur de renoncer à Claire à *présent*, aussi je vous en prie, ne me jugez pas trop mal. Mais ne serait-ce pas, pour *elle*, une épreuve beaucoup plus effective, si vous lui demandiez de renoncer à moi dès maintenant? »

Il sourit indulgemment et sa réponse fut pour moi profondément instructive. « Mon fils, ce qui semble devoir être le plus douloureux pour nous ne se trouve pas *toujours*, en fin de compte, constituer la plus utile des leçons. En voici un exemple très simple: supposez qu'une femme (je ne pense pas à Claire en ce moment), à la fois extrêmement orgueilleuse et extrêmement conventionnelle, tombe amoureuse d'un homme qui ne lui propose pas le mariage, parce qu'il sent qu'il doit arriver à connaître plus à fond son caractère, avant d'être sûr qu'il soit sage de l'épouser. Cette femme n'apprendra-t-elle pas moralement bien davantage, en acceptant cet état de choses, - qui l'oblige à surmonter son orgueil et sa conventionalité, - qu'en rompant avec l'homme en question, dût cette rupture représenter pour elle une vive souffrance? »

Je commençais à saisir la pensée de mon Maître.

« Bien entendu, poursuivit-il, le monde ne pouvant lire dans son âme, dirait qu'elle a mille fois raison de rompre - et peut-être serait-ce juste, du point de vue purement conventionnel. Prenez maintenant votre propre cas. Si vous racontiez - non pas même à des gens de milieu mondain, mais à quelqu'un ayant déjà un idéal spirituel fondé sur des lectures morales ou théosophiques - que vous êtes sur le point d'épouser une femme que vous n'aimez pas d'amour, et qui ne vous aime pas non plus, quelle réponse en recevriez-vous? On vous dirait que c'est une chose immorale et répugnante, que d'entrer en rapports intimes avec qui que ce soit que l'on n'aime pas. Et néanmoins me voici, *moi*, l'un des Frères Aînés, vous demandant de faire précisément cette chose-là... Comprenez-vous maintenant? Si Claire pouvait apprendre la leçon particulière que je juge qu'elle doit apprendre, en rompant avec vous dès maintenant, je lui demanderais de le faire ; mais tel que je vois son caractère, je sais qu'elle retirera une leçon *plus* élevée de l'épreuve qu'elle doit traverser en ne se séparant pas de vous actuellement. C'est à moi à juger de la chose, et non pas à vous, mon fils. Je suis d'ailleurs heureux que vous ayez suivi mon conseil, même en n'en saisissant pas la signification. »

En disant ces mots, il se leva - ce que je pris pour un signe qu'il ne fallait pas m'attarder davantage. Mais, près de la porte d'entrée, il me serra fortement la main: « Je vous bénis, mon fils, pour la résolution que vous avez prise. »

Et je m'en allai, me sentant plus heureux que je ne l'avais été depuis bien des jours...

## Chapitre 22

### Sexualité

Ce fut peu de jours après cet entretien, que Moreward, à la fin d'une de ses causeries du vendredi, fit allusion à la question des sexes et à la morale sexuelle d'aujourd'hui.

Viola lui avait demandé son opinion sur la psychanalyse.

« Cette science, dit-il, est l'une de celles qui s'avèrent extrêmement bienfaisantes dans certains cas tels que les névroses dues à quelque impression reçue dans la petite enfance ou, en tout cas, *dans la vie présente* du malade. Mais, comme parmi les praticiens de cette méthode, beaucoup n'admettent aucune existence au-delà du plan matériel, il s'ensuit qu'ils ne tiennent pas compte des corps supérieurs de l'homme, ni des lois du Karma et de la Réincarnation ; aussi travaillent-ils trop souvent dans l'obscurité, avec des forces qu'ils ne comprennent pas réellement, donc avec des connaissances fragmentaires - ce qui est une chose fort dangereuse. J'ai connu un psychanalyste qui, sans s'en rendre compte, sonda si profondément le subconscient de son malade, qu'il fit affleurer dans la conscience de ce dernier la mémoire d'incarnations anciennes, auxquelles il n'aurait pas dû être touché dans sa vie présente. Comme la plupart de ces réminiscences étaient de nature primitive, et extrêmement pénibles à retrouver, le patient fut accablé d'une telle sensation de culpabilité, de remords et d'humiliation, que cette analyse, au lieu de conduire à l'harmonisation de tout son être, ce qui est proprement le but de l'analyste, provoqua un résultat absolument contraire.

« Mais ce dont nous pouvons être reconnaissants à Freud, et à d'autres champions de cette science, c'est la manière dont ils enseignent peu à peu aux gens à adopter une attitude plus rationnelle à l'égard de toute la question sexuelle, les aidant à se défaire des sentiments répréhensibles de honte et de dégoût, qui sont l'héritage de la morale sévère et répressive de l'époque victorienne. Car la prétendue « chasteté » de l'époque victorienne était bien plus apparente que réelle. Les octogénaires ont beau jeu de se rappeler avec orgueil et satisfaction l'admirable innocence, la pureté de leurs jeunes années, alors que toute jeune fille bien élevée rougissait dès qu'on la regardait et s'évanouissait lorsqu'on la demandait en mariage... Mais combien différentes sont, aujourd'hui, les conditions d'existence! Il n'y avait alors, pas de bicyclettes de femmes, pas de jeux violents où se développent les muscles et s'aguerrit le corps, mais seulement des broderies, l'aimable poursuite de la boule de croquet, les bavardages et les pianotages. Rien d'étonnant que les jeunes filles fussent chastes, avec de si pauvres occasions d'exercice! Rien d'étonnant qu'elles s'évanouissent et fondissent en larmes à la plus légère provocation, alors que leur corps était empoisonné de toxines, - résultat regrettable de leur inactivité... En pareilles circonstances, comme il est aisé d'être chaste - et peu méritoire de l'être! Surtout si vous ajoutez à tout cela la sempiternelle présence d'une gouvernante, d'un chaperon, d'une femme de chambre ou toute autre surveillance possible. C'est, à peu près, la même chose que d'être claquemuré dans un couvent ou emprisonné dans une cage. Eût-on seulement laissé ces jeunes nonnes s'éparpiller dans le monde suivies de quelques Adonis aussi courtois qu'entrepreneurs, - l'on eût pu voir alors à quoi tenait leur « chasteté »! Le critère de la vertu ne saurait se baser sur la conduite de gens enfermés derrière les quatre murs d'un couvent ou derrière les murailles, plus subtiles, de l'opinion publique et des conventions sociales, - mais bien sur le comportement d'êtres *libres*.

» Les jeunes gens d'aujourd'hui *sont* libres, d'une liberté qui est l'effet indirect de la guerre et qui est due partiellement aussi à l'influence de la psychanalyse, celle-ci ayant montré le danger de la répression sexuelle exagérée et, par suite, rendu une grande partie des parents et gardiens de la jeunesse plus compréhensifs. D'autres sont, au contraire, plus que jamais choqués et affligés de cette liberté nouvelle et se demandent « où va cette jeunesse » et « comment cela finira ». Pareilles questions sont posées par des individus dont l'imagination n'est capable d'embrasser qu'un nombre limité d'années et qui ne voient que la surface des choses, sans discerner leur cause profonde. Pour nous, les Maîtres, qui envisageons les événements du point de vue des

siècles, la situation sexuelle des temps présents nous apparaît *comme un stade nécessaire de l'évolution*.

» Revenons à ma comparaison de la nonne et du couvent. Il est aisé à une nonne d'être chaste, puisqu'elle n'a ni tentation, ni occasions de se comporter différemment. Mais supposons qu'il lui soit permis de retourner dans le monde, d'y être aussi libre qu'elle le veut, loin des regards de la Mère supérieure ou de qui que ce soit qui puisse intervenir, - qu'en serait-il? Si, *en dépit de toutes ses libertés elle choisit de demeurer chaste*, c'est qu'alors elle vit véritablement l'idéal de chasteté. Car c'est le *mobile* qui crée le mérite. Dorénavant le seul mobile qui poussera l'individu libre à s'efforcer d'acquérir la chasteté, ce sera *l'aspiration à la maîtrise de soi*, et purement cela. Comme les murailles sociales entre lesquelles les femmes ont été jusqu'ici encerclées, se sont à peu près toutes écroulées, celles-ci n'ont plus guère à craindre les conséquences d'un « faux pas »: ainsi les raisons matérielles d'observer une conduite chaste ont, en fait, disparu. Et même l'idée, tout à fait fautive, que la passion sexuelle est en soi-même dégradante et opposée à l'avancement spirituel perd de son influence sur l'opinion publique. Quelles raisons d'être chaste demeurent, ou plutôt, demeureront-elles, lorsque les murailles auront totalement disparu? - Aucune - sauf cette raison qui vient *du dedans de nous-mêmes*: le seul désir de se contrôler, d'être maître de la nature sous toutes ses formes, au lieu d'en être l'esclave. »

Le Maître se tut un moment.

« Et puisque nous en sommes au sujet des sexes, reprit-il ensuite, je voudrais ajouter quelques mots sur les aberrations sexuelles. Elles ont, vous le savez, attiré l'attention du psychanalyste ; mais seul l'occultiste a, semble-t-il, touché au fond de la question, et ce faisant, contribué à atténuer le fort esprit d'intolérance qui sévit à l'égard de ces particularités. C'est que, si étrange que cela puisse paraître, les aberrations sexuelles ne sont pas forcément un signe de complète dépravation: elles dérivent souvent, indirectement, de l'effort fait par notre *moi supérieur* pour vaincre le désir sexuel. C'est le cas, par exemple, des êtres chez qui le développement du corps mental a devancé celui du corps astral, ou bien de gens dont l'âme a progressé, pour ainsi dire, trop promptement, par rapport à l'indomptable corps physique qu'elle habite. Vous jugerez sans doute cette méthode d'évolution bien singulière: mais c'est sa manifestation sur le plan physique qui est bizarre, plutôt que la méthode en elle-même. Prenons un exemple dans la Nature. Supposez que vous barriez d'un panneau de bois le cours d'un torrent. Qu'arrivera-t-il? Le flot empêché de suivre sa voie ordinaire se subdivisera en une quantité de ruisselets, qui s'écarteront du lit du torrent et couleront dans toutes les directions. Il en est à peu près de même de la force sexuelle. La conséquence des efforts faits pour entraver son élan, c'est sa dérivation vers des voies secondaires, qui, en apparence, s'éloignent autant de la sexualité normale que les ruisselets dont je parlais s'éloignent du lit du torrent. Si vous pouviez tenir compte de ce fait, lorsque vous rencontrez des personnes affligées d'aberration sexuelle, et si vous pouviez le faire comprendre à d'autres, vous aideriez l'humanité à acquérir un plus large esprit de charité, au lieu de s'abandonner aux sentiments de mépris et de répulsion que l'on éprouve, généralement, à l'endroit d'anomalies dont on mécomprend les causes.

» Bien entendu, les anormaux de ce genre-là ne se rendent nullement compte de ce que leur *ego* essaie d'accomplir, - mais cela ne change rien au fait lui-même. Ici de nouveau, soit dit en passant, vos connaissances occultes peuvent vous être d'une grande utilité. J'ai entendu parler d'un infortuné jeune garçon qui se suicida à cause d'une des ces anomalies sexuelles dont il était affligé. C'était un idéaliste de la vie spirituelle, et il avait été un moine dans la vie précédente. Si quelqu'un ayant des connaissances occultes avait pu lui expliquer les raisons qui étaient à la base de son aberration sexuelle, ce quelqu'un l'eût sauvé. Ce ne fut que la honte accablante suscitée chez lui par le conflit existant entre ses désirs et son idéal, qui le détermina à se défaire de la vie.

» En d'autres cas, ces aberrations sont dues au fait que l'âme - qui elle-même est sans sexe - doit, sur le plan physique, habiter soit un corps mâle, soit un corps féminin: or, il peut exister, chez l'homme qui a été une femme dans l'incarnation précédente, ou, inversement, chez la femme qui a été un homme, une tendance psychique à rejoindre la pente sexuelle de l'incarnation précédente, sans égard à la différence de sexe que présente le corps actuel. De telles personnes ne sauraient

être guéries par des méthodes de répression pénale, mais uniquement par un traitement thérapeutique d'un genre très spécial.

» Ainsi, vous le voyez, même dans une question telle que celle-ci, l'essentiel est de *voir assez profond*, et ceux qui sont capables de voir profond devraient aider ceux qui ne le sont pas. La *connaissance* nous confère un pouvoir: mais n'oubliez jamais que ce pouvoir doit être employé pour les autres, non pour soi-même. Plus nous sommes évolués, et moins nous restons insensibles aux difficultés, aux vices et aux passions de nos frères humains. Mais il existe beaucoup de « prétendus » occultistes qui ignorent si complètement cette solidarité, que le fait de voir un Maître s'intéresser au problème des aberrations sexuelles les choque profondément. Ils trouvent que nous ne devrions pas souiller nos lèvres en nommant de telles choses. Mais, hélas, ce sont eux qui sont dans l'erreur, et non pas nous. Des lèvres pourraient-elles être souillées par l'amour de « la grande Humanité orpheline », ainsi que l'un de nous l'a nommée? - Car, rappelez-le vous: l'amour qui ne s'allie pas à une immense compréhension n'est pas l'amour tel que nous le concevons dans son sens le plus complet. C'est sûrement la fonction de l'amour véritable que de *comprendre*, que de sympathiser avec toutes les formes de vie, quelles qu'elles puissent être, et tout spécialement avec celles qui imposent des souffrances aux êtres que nous aimons. »

## Chapitre 23

### Les raisons de l'épreuve de Claire

Mon séjour aux États-Unis s'étant prolongé jusqu'aux fêtes de fin d'année, je passai la journée de Noël chez les Delafield. Le soir, elles donnaient une invitation où plusieurs amis étaient conviés et, parmi eux, Viola. Ce qui parle beaucoup en faveur de Claire et de son amie Viola, c'est que notre projet de mariage, loin de refroidir leur amitié réciproque, l'avait, en réalité, fortifiée. Elles se recherchaient même davantage qu'auparavant. Âmes déjà évoluées -eussent-elles, sans cela, fait partie du groupe Moreward? - elles sympathisaient mutuellement. Claire plaignait Viola d'être contrainte de m'épouser et Viola plaignait Claire d'avoir la perspective de me perdre, non pas en raison de mon mariage, mais à cause de la séparation qui aurait lieu inévitablement, dans un temps assez proche. La fin de mon séjour était en vue - et Claire commençait à redouter les adieux autant que je les redoutais moi-même. Si fort que nous nous aimions, nous étions, l'un et l'autre, trop éclairés pour nous figurer que ce genre d'amour survivrait à l'épreuve du temps et de l'éloignement. Mais laisser cet amour s'éteindre graduellement, ou le supprimer brutalement de notre vie alors qu'il était à son maximum (ainsi que Claire avait d'abord eu l'idée de le faire) étaient deux choses tout à fait différentes ; et le fait que Claire ne recourut pas à ce dernier procédé était dû, je le sus plus tard, bien moins à *mes* efforts qu'à la persuasion exercée sur elle par Viola.

J'en vins aussi à mieux saisir le pourquoi de l'épreuve imposée et les raisons pour lesquelles le Maître ne lui demandait pas de renoncer à moi: il désirait éprouver sa *foi* et aussi lui faire comprendre ce qu'il m'avait expliqué à son sujet, lors de notre dernière entrevue. Car, si peu conventionnelle que parût Claire - par rapport à un certain type d'esprit anglais - elle l'était, cependant, bien plus qu'il ne le semblait au premier abord. Il existe beaucoup de femmes américaines qui ne pensent pas mal faire en accordant à l'homme qu'elles aiment d'assez grandes privautés - à condition qu'il ne soit ni marié, ni fiancé. Mais, dès que je fus engagé définitivement à une autre, la réaction de Claire me dévoila le côté un peu conventionnel de son caractère, que le Maître avait immédiatement discerné, tandis que je n'en soupçonnais pas l'existence. Le jour où nous discutâmes pour la première fois de mon mariage, elle prétendit que Viola pourrait être blessée si nous continuions à nous voir: ce n'était là qu'un prétexte, comme je m'en étais d'ailleurs douté moi-même. Dans l'un des nombreux débats que nous eûmes encore à ce sujet, elle me dit: « J'ai l'impression que le Maître me demande de faire une chose qui serait vraiment blâmable, non seulement de ma part, mais de notre part à nous trois! »

« Comment cela? » dis-je.

« Premièrement il nous autorise, vous et moi, à nous aimer ; puis, quelques semaines plus tard, il vous fait venir pour vous dire d'épouser Viola et, une fois que vous êtes fiancés, il me déclare qu'il n'est pas nécessaire que je renonce à vous. Êtes-vous sûr, mon cher, que ce n'est pas *vous* qui avez quelque peu embrouillé les choses? »

« Je suis parfaitement sûr de ses paroles. »

« Alors vrai, je n'y comprends plus rien! »

« Pourquoi n'allez-vous pas l'interroger vous-même? »

« Je suis un peu craintive. D'ailleurs, il pourrait me répondre: « Deux personnes vous ont déjà répété ma manière de voir... n'est-ce pas assez? »

« Alors Viola vous avait dit, également?... »

« Oui. »

« Je me demande pourquoi vous êtes si timide, à l'égard de notre Maître? En vérité, vous n'êtes plus la même Claire, quand il apparaît. Vous *parlez* même différemment! Vous n'usez plus de ces petits tours de phrases typiquement américains - que je trouve si charmants dans votre bouche... »

« Vous êtes un chéri, fit-elle, en pressant ma main. Mais, suis-je réellement très différente? »

« Certainement ; et vous le savez bien. »

Elle rit. « Mais c'est un être si admirable, si impressionnant, et... »

« S'il est admirable, interrompis-je, pourquoi avez-vous toujours des doutes sur lui? »

« Je ne doute pas... Je voudrais ne pas douter de lui... mais il pose de si étranges questions, ne trouvez-vous pas? »

Quoi qu'il en soit, Claire s'était soumise à l'épreuve demandée: continuer malgré tout, à me voir, - et, en conséquence, Moreward l'avait priée de venir le voir, la veille de Noël.

« Il a été simplement délicieux », me rapporta-t-elle (je ne pu m'empêcher de rire, bien que je fusse accoutumé à cette formule que tant de jeunes filles employaient.) « J'étais tremblante au début ; mais je crois que j'ai surmonté cela une fois pour toutes, - je l'espère du moins. »

« Suis-je autorisé à savoir ce qu'il a dit? »

« Bien sûr! Mais ce ne sera pas la même chose - rapporté par moi. »

« N'importe. Était-il plutôt d'humeur sérieuse? » « Au début pas. Il observa que je n'étais pas dans mon assiette et bavarda de façon très gaie. » « Et plus tard? »

« Il est devenu solennel, mais très affectueux - m'appelant toujours « mon enfant ». Comme on arrive mal à le connaître, à ses conférences! »

« Mais vous avez déjà entrevu l'homme véritable, le jour du cimetière?... »

« Oui ; mais on oublie, lorsqu'on l'entend de nouveau tous les mercredis... il est si différent, alors! Il semble qu'il y ait en lui un grand nombre de personnalités. Hier, il était *encore* différent, bien qu'il ressemblât davantage à ce qu'il était le jour de notre excursion. »

« A-t-il beaucoup parlé de nous? »

« Beaucoup. »

« Quel genre de choses disait-il? » « De très gentilles choses. »

« Eh bien - dites-les! »

« Ce n'est pas facile de dévider tout cela d'un seul coup! »

Elle parvint, cependant, à me donner une impression assez complète, de cette entrevue. Tout d'abord, il l'avait exhortée à laisser, en elle, la foi triompher du doute.

« Mon enfant, assura-t-il, sans la foi nous n'arrivons à *rien* dans la vie, même pas à traverser la rue. »

Elle fut déconcertée: ceci lui semblait tellement outré...

« Voyons, n'est-ce pas réellement ainsi? - Vous risqueriez-vous à traverser la rue, si vous n'aviez pas assez de foi pour croire que vous atteindrez l'autre côté? Foi basée sur la mémoire, l'expérience, donc sur la raison, - mais *foi* tout de même. Ainsi, mon enfant, si vous désirez progresser rapidement, ne perdez jamais un instant la foi! »

« Mais ce n'est là que du christianisme tout ordinaire, » objecta-t-elle, se jugeant très audacieuse de parler ainsi.

« Il y a, dans le christianisme ordinaire, un grand nombre de choses qui ne sont pas à dédaigner, fit-il avec un sourire grave ; mais entre lui et nous, il y a cependant une différence. Certains prédicateurs chrétiens estiment méritoire de croire à 1' « incroyable » ; c'est ce qu'ils nomment une foi aveugle ; - tandis que la foi *qui n'est pas aveugle* est basée sur la raison seule, ou sur la raison alliée à l'*imagination*. »

Claire eut de nouveau l'impression d'être mystifiée. « Mais, quand j'ai décidé de ne pas rompre



avec M. Broadbent, dit-elle, je l'ai fait... quand même je n'en voyais pas la raison. »

« Alors, pourquoi l'avez-vous fait, mon enfant? » demanda-t-il avec douceur.

« Parce que vous désiriez que j'agisse de la sorte, - du moins je l'ai pensé. »

« N'était-ce pas votre imagination, qui vous disait que j'avais de bonnes raisons pour désirer que vous agissiez ainsi? » « Oui, - peut-être était-ce cela. »

« Bien. Alors ne pourrait-on pas dire avec justesse que, si étrange que je sois, vous avez en tout cas une compréhension partielle de ma pensée - et que, pour le reste, vous recourez à cette divine qualité qu'est l'imagination? Les deux ensemble constituent votre foi, et c'est par cette foi que vous progresserez. »

Il s'arrêta un moment, puis ajouta:

« L'homme que vous aimez est pour moi un fils très cher, c'est précisément sa foi inébranlable qui m'attache si fort à lui et qui le fait aimer des autres Maîtres, - car vous savez que tous les Maîtres sont *un*. C'est grâce à sa foi, qu'il a traversé les mers pour venir ici ; c'est grâce à elle encore qu'il accomplira le sacrifice que j'ai demandé de lui. »

« Mais, comment cela finira-t-il... pour moi, pour *nous*? » demanda-t-elle soudain.

De nouveau il eut un grave sourire... « Si je devais révéler à tous mes chélas ce qui se passera exactement dans l'avenir, je leur donnerais un avantage qu'ils n'ont pas mérité, sur leurs autres frères humains. Si je vous assure que vous n'allez pas au-devant du malheur, est-ce assez vous dire? »

« Avons-nous été ensemble dans d'autres vies - je veux dire lui et moi? » questionna-t-elle encore.

« Oui, mon enfant. »

« Mais dans quelle relation? »

« Oh - comme frère et sœur, comme mère et fils. Lui était votre mère, dans votre dernière incarnation. »

Elle se mit à rire. Cela semble si étrange! Si cela est vrai, pourquoi sommes-nous tombés amoureux l'un de l'autre dans cette vie-ci? »

« Lorsque deux âmes se retrouvent, mais dans des corps de sexe opposé, souvent le physique s'impose indiscrètement - du moins au début. »

« Maintenant que j'y réfléchis, ce que vous me dites de « mère » et de « fils » m'explique quelque chose... J'ai toujours senti que l'attitude de Charlie à mon égard était extraordinairement protectrice. »

« Votre impression est fort juste: il y a quelque chose de très paternel dans son amour. Ses poèmes mêmes, ceux que vous avez inspirés, renferment beaucoup de cet élément. »

« Vous pensez réellement que j'ai pu l'inspirer? »

« Certainement, ma petite. »

« Oh! que j'en suis heureuse! » cria-t-elle.

« Pour les artistes, les poètes, les musiciens, l'amour est une grande source d'inspiration. C'est en partie pour cela que certains artistes ont, dans leur vie, tant d'affaires amoureuses. Le monde le pardonne à grand'peine aux hommes et ne le pardonne pas du tout à leurs partenaires, les femmes. Cependant, beaucoup aussi devrait être pardonné aux femmes ; car grâce à leur amour, des hommes ont - indirectement - enrichi ce même monde qui les condamne. »

« Vous êtes merveilleusement charitable! s'était exclamée Claire ; vous savez que, par moments, j'ai presque envie de vous embrasser... »

Pour toute réponse, ce fut lui qui saisit la main de Claire et la baisa.

« Trouvez-vous que c'était *très* inconvenant de ma part? » me demanda-t-elle avec l'une de ses expressions les plus enfantines.

« Lui, évidemment, ne l'a pas trouvé », dis-je.

« N'était-ce pas charmant, de sa part? »

Je souris. « Vous êtes la plus adorable des enfants... »

Elle avait tout à fait raison: je me sentais très paternel à son égard. Je devenais même peu à peu conscient que l'élément paternel prenait un peu le dessus dans mon cœur. Mon amour subissait insensiblement une transformation: je l'aimais toujours, mais je n'étais plus aussi *amoureux* d'elle.

Était-ce là ce qu'entendait Moreward Haig, lorsqu'il disait: « Ne vous tourmentez pas, mon fils. Les choses, entre Claire et vous, s'aplaniront d'elles-mêmes... »?

## Chapitre 24

### La tyrannie des points de vue

Le Maître avait quitté Boston tard dans la soirée de la veille de Noël, et ne reparut que le mercredi suivant, juste à temps pour sa conférence.

« Dans le petit livre intitulé *La Vraie Tolérance*, commença-t-il, - livre dont je vous ai souvent cité des passages - l'auteur déclare qu'un « point de vue » auquel on tient vous garantit de tous les maux: est-ce exact ou non? - Ceci dépend de ce qui se trouve être le point de vue en question, - car il peut agir prophylactiquement contre le *bien*, autant que contre le *mal*. Adopter un point de vue judicieux est donc l'une des choses les plus importantes de la vie! Regardez autour de vous et vous constaterez que la majorité des gens sont servilement esclaves de leurs préjugés. Au nom de ces derniers, de très « bonnes » personnes commettent, à l'égard des autres, les plus atroces manques de charité ; au nom de ces derniers, le fanatique religieux tiendra son bras en l'air jusqu'à complet dessèchement ; un autre fera le vœu de ne plus dire une parole durant des années ; un autre chassera sa fille de chez lui parce qu'elle a eu un enfant illégitime ; un cinquième chassera son fils parce qu'il a épousé une servante de café ; un sixième tuera l'amant de sa femme parce qu'il croit que son honneur outragé l'exige ; un septième ne portera jamais de chapeau parce qu'il juge que c'est bon pour ses cheveux, - et ainsi de suite, des petites aux grandes choses, et tout cela, uniquement en vertu d'un « point de vue.

» J'ai lu, jadis, le livre de Robert Hichens intitulé *Le Jardin d'Allah*. C'est une histoire très instructive, parce qu'elle montre comment un cœur de femme chaud et aimant, déformé par la tyrannie d'un point de vue, se conduit de la façon la plus cruelle et la plus dénuée de charité, torturant ainsi l'homme qu'elle aime - et se torturant elle-même, par-dessus le marché. Sans doute vous rappelez-vous (car ce livre est très réputé) comment cette femme, qui est une catholique romaine, rencontre en Egypte un homme pour lequel elle s'éprend d'un profond amour et dont elle est ardemment aimée ; comment, sans faire la moindre tentative de connaître la vie passée et le caractère de son partenaire, elle se précipite avec lui à l'autel ; comment, immédiatement après, ils entreprennent un voyage dans le désert, où ils vivent la plus radieuse félicité amoureuse, n'ayant plus d'yeux que l'un pour l'autre, - au point que l'époux constamment anxieux d'avoir sa femme toute à lui, supporte à peine de rencontrer sur sa route le moindre être vivant, étranger ou connu... Mais, en dépit de cette adoration extatique, l'épouse a l'intuition que son mari n'est pas entièrement heureux, qu'un poids oppresse son cœur, - quelque secret qu'il craint de révéler... Les choses en viennent, finalement, à un paroxysme - et c'est des lèvres même de son amant qu'elle apprend qu'il est un moine de la Trappe, ayant brisé ses vœux après une claustration de vingt années. Entré dans les ordres bien trop jeune pour connaître l'ardeur de son propre tempérament, tout s'était bien passé pour lui, pendant un temps. Mais le jour vint où, grâce à un concours de circonstances, dont l'une fut le manque de compréhension de son Supérieur, le jeune moine ne se sentit plus capable de résister à la tentation - et finalement s'enfuit du cloître.

» A l'ouïe d'une si pathétique confession, comment cette femme réagit-elle? Son premier mouvement est de s'écarter de son mari, d'aller habiter une autre tente. Non qu'elle ait cessé d'aimer -oh que non pas! Après une déchirante lutte intime, elle a conclu qu'elle y tient plus que jamais, mais elle n'en passe pas moins dans une autre tente, jugeant que c'est la chose « convenable » à faire. (Dans tous les différends conjugaux, le premier geste n'est-il pas de fuir la chambre conjugale?) Elle sait parfaitement bien que l'infortuné souffre déjà toutes les tortures de l'âme ; mais cela ne l'empêche nullement d'ajouter, par ses agissements, à cette angoisse ; non seulement elle s'éloigne de lui, mais se refuse même à lui toucher la main. A l'époux malheureux, accablé d'une immense misère morale, elle ne donnera pas même un signe d'affection fraternelle... Elle se compose, au contraire, une apparence aussi dure que la pierre, - et le plus inouï, c'est qu'elle s'imagine que le Dieu qu'elle prie *la soutient* dans ses implacables résolutions!

» Comment s'achève l'histoire? - Eh bien, l'épouse, avec l'aide *supposée* de Dieu, contraint son mari à aller se confesser à un prêtre très austère qui, elle le sait, ne peut lui prescrire qu'une seule

ligne de conduite: retourner au couvent dont il s'est échappé. C'est ce qu'il fait, presque immédiatement, et ce ne sera qu'au moment où il repasse, pour jamais, le seuil du monastère qu'elle effleura son front d'un léger baiser... Elle n'accorde même pas au malheureux la douceur d'apprendre qu'elle attend de lui un enfant, qui réchauffera sa propre solitude: non - elle ne faiblira pas d'une ligne! - La scène finale nous fait voir un jardin, aux confins du désert, où, en compagnie de son petit garçon, l'épouse vit tout à fait isolée du monde, rêvant à l'homme qu'elle ne reverra jamais...

» Voici donc une histoire démontrant avec une logique admirable ce qu'est la tyrannie d'un point de vue. Examinons-la de plus près ; voyons ce qu'elle peut nous apprendre, quel avertissement elle nous donne. Comme la femme en question *n'existe pas* - interpola malicieusement le Maître - nous ne nous rendrons pas coupable de bavardage peu charitable en disant franchement ce que nous pensons d'elle.

» Et je dirai d'abord que c'est grand dommage qu'elle ne tempère pas son imagination d'un petit brin de logique. C'est une fort belle chose que d'aimer Dieu comme elle le fait ; mais c'est chose très dangereuse que d'avoir de Dieu une conception tout à fait illogique. Les résultats peuvent en être surprenants ; on fera, par exemple, brûler son voisin dans le but de sauver son âme, ou bien l'on se montrera aussi cruel moralement que cette femme, d'ailleurs bien intentionnée... En un sens, pouvons-nous la blâmer? Aussi longtemps que l'on regardera comme blasphématoire et irrévérencieux de « raisonner » au sujet de Dieu, que pouvons-nous attendre en fait de compréhension? En réalité, loin d'être blasphématoire et irrévérencieux, raisonner est le meilleur exercice mental que l'on puisse faire. Dès que vous vous intéressez à un être, - qu'il soit Dieu, Ange ou Homme - vous réfléchissez forcément à son sujet ; le contraire serait peu naturel. Vous pouvez ne pas aboutir à des conclusions définitives, mais du moins, votre conception de Dieu en deviendra-t-elle plus élevée, et vous ne le gratifierez plus, comme l'héroïne du *Jardin d'Allah*, de toutes sortes d'attributs indésirables. Naturellement, et c'est là l'absurde de l'histoire, elle est inconsciente du caractère peu flatteur qu'elle prête au Tout-Puissant. Ressentant douloureusement le fait que son époux « a insulté Dieu », elle est loin de se douter que, d'une façon indirecte elle l'insulte à son tour. Rien que le fait de croire qu'un Être qui n'est que grandeur et amour pourrait être assez mesquin et dénué de compréhension pour se *sentir insulté* est déjà une offense en soi. A côté de Dieu, les Initiés ne sont que misérables vers de terre, - et cependant *nous-mêmes* nous sommes insensibles aux injures. Si quelqu'un, entrant dans cette chambre, me disait: « Vous êtes un imposteur et un charlatan », je ne m'en sentirais nullement offensé - et d'abord parce que je comprendrais parfaitement son point de vue: aux yeux d'un homme comme lui, *je suis* un imposteur et un charlatan!

» Mais vous me direz: Que penser de ce trappiste qui a rompu ses vœux? Que pensez-vous des vœux? - Eh bien, franchement, je ne crois pas à cette sorte d'engagement. A mon point de vue, faire un vœu est toujours un signe d'incertitude. C'est comme si, voyant venir un danger, vous attachiez ensemble vos deux pieds, pour le cas où vous seriez tenté de vous enfuir. Celui qui est parvenu au renoncement total n'a nul besoin de se lier par des vœux ; il est vain de s'engager à l'abstention d'une chose qui ne vous fait plus envie. Quelqu'un a écrit: « Le renoncement n'est complet et réel, chez un être, que lorsqu'il n'éprouve plus la sensation du renoncement », et c'est absolument exact. L'adulte a-t-il besoin de faire effort pour renoncer aux plaisirs de l'enfance? Certainement pas: il les abandonne parce qu'il les a *intérieurement* dépassés. Il en est de même des adultes en la sagesse: nul besoin, pour eux, de jurer d'abandonner la jalousie, le ressentiment, l'envie, la haine, etc.. car ils ne sont même plus tentés de les éprouver ; ce sont des émotions qu'ils sont devenus inaptes à ressentir, ils ont oublié quelles elles sont! Prenez-vous vous-mêmes comme exemple, dans votre attitude à l'endroit du Yoga. Pour vous, cette sagesse est à l'arrière-plan de toute chose. Tous vous savez que, quoi qu'il arrive, vous demeurerez fidèles à cette philosophie. Et pourquoi? Parce qu'elle est l'intérêt le plus élevé que vous ayez dans votre vie. Éprouvez-vous le besoin de prononcer de vœux de fidélité au Yoga? Ils seraient, nul doute, entièrement superflus. Supposons, d'autre part, que vous fassiez le serment d'accomplir un travail particulier, et que plus tard, vous perdiez votre intérêt pour cette tâche mais la poursuiviez en vertu de votre serment - quel genre de travail résultera-t-il de cet effort? Du mauvais travail, bien

probablement, car ce qui n'est pas fait avec amour, est - sauf de rares exceptions - mal exécuté.

» Revenons-en maintenant à notre moine. Il entra dans le monastère en question à l'âge de dix-sept ans, et ne connaissant encore rien du tout de la vie, il fit néanmoins le vœu de renoncer à la vie... Or, qui pourrait renoncer à une chose qu'il n'a même jamais entrevue? Il y a là déjà une contradiction dans les termes. Quelque serment que ce jeune homme ait prononcé, il ne pouvait être - sauf en paroles - un vœu de *renoncement*. S'il s'était agi d'une nonne, on eût dit qu'elle s'était « fiancée à Dieu » ; Dieu étant regardé généralement comme du sexe masculin, il faudrait ici une expression différente. « Fiancé » ou non, une chose est certaine, c'est que la rupture de tels vœux ne brise, en aucune façon, le cœur de Dieu car Son bonheur ne dépend pas de la fidélité d'un seul individu assez insignifiant. Songez un instant à l'orgueil inconscient de cet homme! C'est là un des défauts de la doctrine du Dualisme! Voici un Dieu puissant, qui a créé le vaste univers -selon l'idée du moine, il l'a fait sortir du néant - et ce Dieu tout-puissant se sentirait insulté, se désolerait de ce qu'une infime créature vivant dans l'un de ses innombrables Mondes, a cessé de le prier du matin jusqu'au soir... Il peut être très flatteur pour nous de nous croire *nécessaires* à Dieu ; mais cette idée est dangereuse pour notre cerveau, que de telles idées font enfler outre mesure! Cette doctrine, qui veut que chacun de nos péchés anodins soit un chagrin pour Dieu, peut s'avérer utile, ici et là, dans l'éducation d'enfants imaginatifs, qui ne réalisent nullement l'orgueil qu'elle implique ; mais elle est, à part cela, très dangereuse. Dans le livre que nous discutons, se trouve un passage où la femme du trappiste lui dit: « Je sens que Dieu a, sur toi, des vues plus élevées que sur n'importe qui que j'aie connu. » Cette phrase m'est restée gravée dans la mémoire, en raison de l'incommensurable orgueil qu'elle révèle. Nous nous moquons de la conception de Dieu qu'ont les sauvages: le Dieu foudroyant et courroucé, qu'il faut apaiser par des offrandes expiatoires... mais les sauvages, du moins, sont modestes ; à leurs yeux, Dieu est immense et eux-mêmes de chétifs vers de terre ; car on n'entretient l'idée de « propitiation » qu'à l'égard de quelqu'un de bien plus puissant que soi-même.

» Cette femme du *Jardin d'Allah* s'imagine croire en un Dieu puissant et plein d'amour, et cependant elle juge tout naturel que ce même Dieu lui *inspire* une conduite dénuée de charité. Il semble qu'il lui dise: Mon affaire à moi, c'est l'amour, oui, -mais toi, tu es différente: ton devoir est de te montrer dure et cruelle ; ainsi serviras-tu mes plans et décrets. Par ta conduite, tu dois *forcer* ce moine égaré à revenir à moi, car j'en ai plus besoin que toi. Il est vrai que tu n'as que les petits plaisirs et les rares joies que peut offrir votre infime monde terrestre, tandis que j'ai, moi, comme champ de récréation, l'Univers infini. Malgré cela il me faut cet homme! Je regrette, bien sûr, de te l'enlever, mais tu n'aurais pas dû commettre la folie de t'attacher à un individu de ce genre. L'erreur est faite, il faut en supporter les conséquences. Il te reste, en tout cas, les consolations de mon amour, - qui vaut mieux que celui de n'importe quel être humain. Je crois que c'est là tout ce que je puis pour toi...

» Pareils sentiments ont-ils une résonance très élevée, venant de Celui qui est tout Amour? Si cette femme était présente et entendait ce que je viens d'exprimer, elle me traiterait de blasphémateur. Mais ce n'est pas moi, qui mets de tels discours dans la bouche de Dieu, - c'est, en quelque sorte, elle-même. C'est son propre point de vue, non le mien, qui en est responsable. Pour ma part je ne blasphème *pas*, car je ne crois pas qu'un pareil Dieu existe ; on ne saurait être irrévérencieux à l'égard d'un mythe. Et ici un autre facteur entre en jeu ; c'est la supposition, commune à tous, qu'une personne capable d'amour est inévitablement aussi susceptible de souffrance. C'est le cas de tout être humain ; ce doit, pense-t-on, être celui de Dieu. Notre moine et sa pieuse épouse pensent que Dieu les aime si profondément, qu'il doit nécessairement *souffrir* de l'infidélité de l'un d'entre eux. Cet argument tient-il debout? Le soleil, qui brille dans notre ciel, est reflété par des milliards de gouttelettes de rosée ; si la goutte de rosée est très petite, son reflet sera exigu ; si elle est grande, le reflet sera plus important ; si l'eau est ternie par la poussière, le reflet aussi sera terne: et, au-dessus de toutes ces petites incidences brille, pur et intangible, le Soleil dans sa majesté. Or, si vous imaginez que le Soleil, c'est le sentiment absolu de la *Joie*, l'*Amour en Soi* rayonnant sur tout être et sur toute chose, croirez-vous que la conduite des êtres sur qui Dieu déverse cette lumière puisse altérer son Amour et sa Félicité? - Certainement pas. Mais seuls des êtres évolués peuvent s'en rendre compte ; les moins avancés sont incapables



d'imaginer que même Dieu puisse *donner quelque chose pour rien*. Ils ne sauraient concevoir la sensation de l'Amour absolu, de l'Amour en Soi. Leur idée, c'est que, pour aimer, il faut avoir nécessairement une, ou plusieurs personnes sur qui diriger cet amour. Ils pensent de même de la Joie: il leur faut *quelque chose* au sujet de quoi ressentir de la joie ; enlevez cette chose et la joie s'évanouit. Que pense réellement ce moine, au fond de lui-même? - Que Dieu est en partie dépendant, pour son bonheur, de lui, homme ; que lorsqu'il se conduit mal Dieu en éprouve une si grande détresse, qu'il ne peut que s'efforcer de relever le pécheur, à tout prix. Ce serait un peu la façon de sentir d'un mari peu évolué à l'égard de son épouse. Tant qu'elle se comporte bien, il trouve sa présence toute naturelle ; mais, dès qu'elle se met à flirter avec d'autres hommes, elle lui devient extrêmement précieuse, - douloureusement précieuse. Comme je vous l'ai cité plus haut, l'héroïne de notre histoire déclare: « Je sens que Dieu a, sur toi, des vues plus élevées que sur n'importe qui d'autre. » Cette phrase exprime la véritable conception humaine du Tout-Puissant: maintenant que tu as cessé d'aimer Dieu, sa vanité étant froissée, Il tient d'autant plus à toi, - précisément comme le mari offensé tient d'autant plus à sa femme qu'elle est infidèle. Or, tout ceci répond-il à la logique et à l'expérience? - Existe-t-il, ou n'existe-t-il pas un Amour inconditionné, une Félicité absolue? Nous, les Gourous, savons que oui, parce que nous avons expérimenté en nous-mêmes cet Amour et cette Félicité. On nous a enseigné le moyen d'y parvenir, et maintenant nous nous efforçons à notre tour d'amener les autres à en faire l'expérience.

» Mais nous devons, avant toute chose, faire la guerre à toutes ces fausses conceptions de Dieu et à tout ce qu'elles impliquent. Si les hommes pensent à Dieu comme à un Dieu jaloux, ils croiront avoir eux-mêmes le droit de se montrer jaloux. S'ils l'imaginent comme un Dieu triste, ils croiront pouvoir eux-mêmes s'abandonner au chagrin ; c'est là que la tyrannie de leurs points de vue entre en jeu. C'est parce que l'héroïne du *Jardin d'Allah* croyait Dieu susceptible de tristesse, qu'elle se résignait à la tristesse et traitait, en même temps, son mari de façon si dure et si inhumaine. Inconsciemment, elle se croyait plus forte et plus héroïque que Dieu. Personne ne consentirait à ruiner sa propre vie pour un Être qu'il saurait incapable de chagrin. Les forts n'ont pas besoin de se sacrifier pour d'autres aussi forts, ou plus forts qu'eux-mêmes: ils se sacrifient pour les faibles. C'est pourquoi je dis que cette femme s'imaginait, *dans son subconscient*, être plus forte que Dieu. Et le résultat fut une Tragédie. Epictète était fort sage lorsqu'il disait: « Ce ne sont pas les choses, qui importent, mais nos *opinions* sur les choses. »

» Résumons les conséquences dérivant des « opinions » de ces deux personnages du *Jardin d'Allah*. En vertu de ses opinions, le jeune homme entre en religion et, en vertu de ses opinions, il prononce des vœux qu'avec son tempérament il n'eût jamais dû prononcer. A cause de ses opinions, il devient le plus misérable des êtres une fois qu'il a rompu son serment ; à cause de ses opinions, il épouse la femme aimée (car les gens ne se marient que quand ils *croient* au mariage) ; à cause de ses opinions, il l'abandonne à sa solitude et à son chagrin, auquel s'ajoute la charge d'élever un enfant sans père, - car un père enfermé pour la vie au couvent n'est pas plus un père que s'il n'existait pas. - Et que dirons-nous d'elle? - A cause de ses opinions, elle épouse un homme dont elle ne sait, en réalité, rien. A cause de ses opinions, elle est au bord du désespoir quand elle apprend qu'il a rompu ses vœux. A cause de ses opinions, elle fuit sans délai sous une autre tente, et toujours à cause de ses opinions, elle agit de façon cruelle et inhumaine. A cause de ses opinions, elle force son mari à la quitter et à retourner d'où il venait ; à cause de ses préjugés, elle lui refuse la joie de savoir qu'elle attend un enfant. A cause de ses opinions, elle ne pourra jamais se remarier, puisque tenter d'obtenir l'annulation de son mariage serait contraire aux dites opinions... Et, après tout cela, fit le Maître, souriant avec malice, j'espère que vous vous rendez compte de ce qu'est la tyrannie des « points de vue » et les dangers qu'elle recèle. Si seulement les gens pouvaient apprendre à *penser*, avant de se faire une opinion ou, admettant qu'ils en aient déjà une, à en peser tout au moins le pour et le contre, à s'assurer qu'elle n'est pas fondée sur d'absurdes préjugés ou inconséquences, et ne demanderait pas à être révisée! Malheureusement, la plupart des gens ne se forment jamais par eux-mêmes une opinion, mais adoptent simplement celles qui flottent autour d'eux... S'ils admirent particulièrement telle ou telle personne, ils adopteront *son* point de vue, sans se demander s'il est plus ou moins conforme à leur propre tempérament ou mentalité. C'est précisément par égard à cette diversité des tempéraments humains, que les Grands Sages qui ont donné au monde le Yoga l'ont divisé en



plusieurs Sentiers, - de façon que chaque étudiant de la sagesse puisse suivre la voie spécialement indiquée pour lui. Cheminez-vous sur un seul et même Sentier, vous tous qui composez notre groupe? Il va de soi que non! Comment ce serait-il possible, puisqu'un même aspect du Yoga ne vous intéresse pas tous de façon égale?

« Mais ceci est accessoire. La leçon que, ce soir, je voudrais imprimer dans votre esprit est celle-ci: si une certaine manière de voir peut engendrer la cruauté et le malheur, une autre manière de voir peut produire l'effet contraire. Aussi, ce que vous - qui je l'espère, êtes en train d'acquérir un peu de sagesse - avez le devoir de faire, c'est d'enseigner aux autres à se former des opinions engendrant l'amour et le bonheur, et non pas les effets opposés, comme celles de l'héroïne du *Jardin d'Allah*. En conclusion, fit gaiement notre Maître, je pense que nous avons une dette de gratitude envers M. Robert Hichens, pour toute la matière à réflexion que son œuvre nous a offerte ce soir! Il est vrai que l'auteur n'étant pas présent, il est vain de formuler les banalités d'usage... Y a-t-il des « questions » à élucider? ajouta-t-il encore. »

« Je ne comprends pas très bien votre attitude, au sujet de des vœux rompus, dit Wilson. Vous semblez prendre cela plutôt légèrement. J'estime que des vœux, une fois prononcés, devraient être tenus. »

Moreward sourit à part lui-même. « Premièrement, répondit-il, j'envisage la question en me plaçant au point de vue de Dieu ; secondement, les vœux doivent être tenus ou ne l'être pas *selon les circonstances*. Si vous attribuez à Dieu un haut degré de sagesse et de pénétration, Il a certainement dû savoir par avance que le moine en question ne serait peut-être pas capable de tenir son serment. Pourquoi donc serait-Il bouleversé quand se produit une chose qu'il a prévue? Quant à savoir si des vœux doivent être tenus ou rompus, ceci dépend entièrement des *motifs* qui inspirent la décision prise. Un homme qui rompt ses vœux par faiblesse, peut être pardonné, mais pas précisément admiré. D'autre part un homme qui rompt ses vœux parce que, depuis l'époque où il les avait prononcés, il en est venu à avoir d'autres convictions, est plutôt digne d'admiration. C'est le *mobile* qui compte. Mais, si en brisant un vœu, vous faites du mal à d'autres, il ne faut pas le briser. »

Claire dit alors: « Vous parliez de l'Amour en soi, de la sensation d'amour sans objet ; mais j'ai lu dans des livres théosophiques que Dieu, lui-même, se divisait en plusieurs entités afin d'avoir un objet ou, plutôt une multitude d'objets à aimer. Je ne comprends pas très bien comment ces deux déclarations s'accordent. »

« Supposons, dit le Maître, que vous soyez la première personne dans le monde à avoir découvert l'or, et que vous désiriez en faire profiter les autres gens: pourriez-vous avoir eu cette pensée sans que l'or soit entre vos mains, pour commencer, et sans qu'existe déjà dans votre cœur, le sentiment de la *bonté*? Similairement, Dieu avait déjà en Lui la sensation de l'Amour ; mais Il a désiré que d'autres en reçoivent le bienfait. C'est plus ou moins je crois, l'idée exprimée dans ces livres. Y a-t-il encore d'autres questions? »

L'un des chélas demanda: « Trouvez-vous que le trappiste a bien fait de retourner à son couvent, ou qu'il eût mieux agi en demeurant auprès de son épouse? »

« J'aurais cru, mon fils, que vous seriez capable de répondre vous-même à cette question, dit le Maître. Peut-être l'un des autres élèves aura-t-il l'obligeance de le faire? »

Monsieur Galais s'annonça: « Si ses *convictions* lui dictaient la décision qu'il a prise comme étant la bonne, c'était la juste décision. »

« D'autres questions encore? » demanda le Maître. Mais plus personne ne répondit.

## Chapitre 25

### Le « Dyan Chohan » et le livre

« J'aimerais écrire un second livre à votre sujet... » dis-je à Moreward Haig, le matin suivant.

Il nous avait convoqués chez lui, Viola et moi, pour nous parler d'un petit service de caractère privé, qu'il nous demandait de lui rendre, et nous avions justement fini d'en discuter les détails. « Auriez-vous une objection, ajoutai-je, à ce que je fasse paraître une suite de *L'Initié*? » Il se mit à rire.

« Il y a dans la chambre un Maître indien des plus imposants... s'interposa Viola ; je le vois derrière votre chaise, Maître, et je l'entends dire: « Oui, faites-lui écrire ce livre, nous le désirons. »

Moreward rit encore: « Je n'objecte naturellement rien, s'ils le désirent... » et il coupa court, avec un geste de la main.

« Mais ne croyez-vous pas qu'il pourrait faire du bien? » demandai-je. Si j'en juge par le nombre de lettres que m'a valu le premier... »

« Oui, je crois qu'il *pourrait* en faire » admit-il.

« Le Maître indien, reprit Viola (du moins je crois que c'est un Maître, il est si beau et si majestueux) est en train de sourire et il dit: « Sans le moindre doute, ce livre serait *très* bienfaisant. »

« Jeune dame, taquina Moreward, avec ces facultés de clairvoyance qui sont les vôtres... »

Mais le sourire par lequel Viola répondit était plutôt grave. Elle me dit qu'il émanait, de l'Être qu'elle voyait, une atmosphère extraordinairement élevée et impressionnante.

« Qui voit-elle donc? » demandai-je à Moreward, regrettant qu'il ne me fût pas possible de voir aussi.

« Un Être qui a pour vous un intérêt spécial, mon fils, dit-il, redevenant soudain sérieux, un *Dyan-Chohan*, - ceci doit vous suffire. »

« Mais, un *Dyan-Chohan* est encore plus grand qu'un Maître... » balbutiai-je, pénétré d'une crainte respectueuse, mais intensément reconnaissant de son intérêt pour un être aussi indigne que moi.

Moreward fit un signe affirmatif. « Mes enfants, si vous n'aviez pas résolu de faire ce que je vous demandais, ce *Dyan-Chohan* ne vous serait pas apparu! - Est-il encore là, Viola? »

« Oui... Je l'entends dire: « Mes biens-aimés, je vous donne ma bénédiction. A l'heure de votre mariage, je reviendrai. Adieu! »

Il y eut un silence. « Maintenant, il est parti », ajouta Viola avec révérence.

Nous demeurâmes tous trois silencieux durant quelques minutes. Je vis que Moreward me regardait avec une expression bizarre, et sentis qu'il devinait ce qui se passait dans mon esprit. A part moi, je m'étonnais, en effet, qu'il eût posé à Viola cette dernière question. Si le *Dyan-Chohan* était encore présent, sans doute eût-il très bien pu le voir lui-même. Ce fut Viola qui, bien plus tard, m'éclaira sur ce point.

« Il agit toujours ainsi, me dit-elle ; il n'use de ses pouvoirs que s'il n'a, avec lui, aucun de ses élèves voyants. - Avez-vous remarqué qu'il ne montre jamais lui-même les exercices du Yoga, mais fait toujours appel, pour cela, à un *chéla*? je suppose que c'est affaire de modestie. »

« Eh bien, parlons un peu du nouveau livre! » fit Moreward, rompant le silence d'une voix pleine d'entrain et sur un ton d'homme d'affaires.

« M'autoriseriez-vous à reproduire, avec l'aide de mes notes, "certaines de vos causeries, demandai-je un peu hésitant, ou cela confinerait-il à l'indiscrétion? »

« Si vous désirez vraiment inclure certains de mes discours, vous pourriez vous épargner une grande peine, en demandant simplement à Heddon de vous prêter un exemplaire de chacun des textes dactylographiés. Il sténographie quelques-uns de mes discours pour notre bibliothèque. » « Oh, ce sera parfait! »

« La seule objection, c'est que je voudrais avoir mon mot à dire dans le choix des morceaux. Quelques-uns ne concernent que des Initiés, et non pas le grand public. Nous les parcourerons ensemble, un jour, avant qu'il ne soit question de votre départ. »

## Chapitre 26

### Musique et miracles

Pour la soirée du jour de l'An, Moreward Haig avait invité tous ses élèves à dîner chez lui.

On fit ensuite de la musique ; il y eut des récitations et des « productions » de toutes espèces. L'un des chélas joua au piano des œuvres modernes, Debussy, Ravel, etc.. Un excellent chanteur exécuta quelques chants ; Viola lut des fragments de ses ouvrages mystiques ; je récitai quelques-uns de mes poèmes, et Arkwright nous donna deux ou trois sketches de caractère. Il se révéla un comédien de premier ordre et l'assistance riait à pleine gorge.

Mais la partie la plus captivante de la soirée fut la dernière demi-heure, pendant laquelle le Maître consentit à nous faire assister à quelques phénomènes occultes. - Il préluda dans sa performance en nous rappelant que ce que nous allions voir n'était que *Maya* (l'illusion). Il nous dit aussi: « Certaines sociétés occultistes, les théosophes, par exemple, pensent qu'il est au-dessous de leur dignité de provoquer des phénomènes de cette sorte, -mais la vérité est que depuis que Mme Blavatsky a passé sur un autre Plan, il n'y a plus personne, dans leur société, qui *sache* les provoquer. D'ailleurs l'intention seule importe, dans ce que l'on fait. Si je vous montre ce soir quelques petits tours, c'est, je l'avoue, pour vous amuser ; mais c'est aussi pour vous donner plus de foi. Vous pourriez me demander pourquoi, - si c'est la raison - je ne prends pas, dans cette ville, le grand hall en vue d'y donner une représentation publique? Ma réponse est qu'en le faisant, je n'augmenterais nullement la foi du public en général: sa foi et la vôtre sont choses différentes. Le public expliquerait simplement ce qu'il voit en dénommant mes performances des « trucs de prestidigitateur ». Vous ne diriez pas cela. Mais la vieille Madame Blavatsky n'a-t-elle pas été, malgré tout, accusée d'imposture? »

« Si vous nous montriez quelques-unes des performances qu'elle exécutait? » suggéra Arkwright.

« Lesquelles, par exemple? »

« N'y avait-il pas quelque chose avec une table? Elle l'immobilisait de façon que personne n'arrivait plus à l'ébranler... »

Moreward sourit. « Quelqu'un, parmi vous, voudrait-il essayer de remuer cette petite table, là-bas? » dit-il, en désignant le fond de la chambre.

Plusieurs des élèves, dont j'étais, allèrent jusqu'à la table, poussèrent, tirèrent et unirent tous leurs efforts pour la soulever: mais elle adhérait au sol aussi fermement que le roc ; ne parvenant pas à la mouvoir d'un centimètre, nous abandonnâmes la partie.

« Essayez encore » fit Moreward, amusé.

Arkwright revint à la charge - et souleva d'une seule main le guéridon...

« D'autres suggestions? » demanda notre Maître.

« Ne voudriez-vous pas vous rendre invisible? » demanda l'un des élèves, un Américain irlandais.

« Bon. Mais regardez d'abord mes beaux anneaux! » Il tira une grosse bouffée de son cigare et, quelques secondes plus tard, deux anneaux parfaits, que nous suivions de regards admiratifs, s'élevèrent lentement dans les airs. L'instant d'après j'abaissai les yeux vers mon Maître - mais il avait disparu: la chaise qu'il occupait sur l'estrade était vide...

« *My!* (My word! Ma parole! (Note de la trad.) » s'exclama Claire, qui était assise à côté de moi, et cette simple interjection était plus éloquente que bien des phrases. Tout à coup, nous entendîmes vibrer sur le piano la corde du do majeur: tous les regards se portèrent dans cette direction - pour constater que personne n'était auprès de l'instrument.

« Coucou! » fit la voix de Moreward, et le voici de nouveau assis sur sa chaise, nous souriant d'un air ravi! Que me suggérez-vous encore? »

« Vous serait-il possible,.. comment dirais-je? de vous *dédoubler* » demandai-je.

« Bien... mais, de quelle façon l'entendez-vous? »

« Supposons que vous restiez dans ce fauteuil ; puis j'ouvrirai les portes à glissières, au fond de la pièce - et vous matérialiseriez un double de vous-même dans cette autre chambre... »

« Je vois que vous êtes doué de quelque imagination, mon ami. fit-il, en clignant de l'œil ; mais je suis un être accommodant, ainsi votre vœu sera satisfait. Dans une minute, à partir de maintenant, quelqu'un pourra ouvrir la porte. »

Il s'assit très droit dans son fauteuil et ferma les yeux. Arkwright sortit sa montre. Il y eut un silence. « La minute est passée » dit Arkwright ; « ouvrez les portes! »

Tout le monde se tourna du côté de l'antichambre, et là, se trouvait la réplique exacte de Moreward Haig, - y compris la chaise et l'estrade. L'effet était si stupéfiant, que je ne pouvais qu'à grand'peine en croire mes sens... et promenais sans cesse mon regard d'un Moreward à l'autre! Soudain une clochette retentit: elle avait un merveilleux son, qui semblait descendre du plafond... Tous levèrent les yeux - mais personne ne discerna rien...

« Fantôme encore! » fit Moreward en souriant, et il alluma son cigare: le « double » avait disparu. « Que voulez-vous à présent? » questionna-t-il.

« Lévitacion! » suggéra quelqu'un.

« Oh, Arkwright sait faire cela... Viens ici mon garçon. » Arkwright monta sur l'estrade et, à eux deux, ils en descendirent le fauteuil.

« Maintenant, étendez-vous sur le dos, et restez tout à fait rigide. »

Arkwright fit ce qu'on lui disait. Le Maître se pencha sur lui, tenant une main à environ 65 centimètres au-dessus du corps étendu: il l'éleva lentement ... et Arkwright s'éleva en même temps dans les airs, - comme tiré par une corde invisible ... Il demeura une minute, à peu près, suspendu à un mètre au-dessus du niveau de l'estrade, - puis redescendit lentement. Une salve d'applaudissements salua cette performance et Arkwright, se relevant, fit une révérence comique.

« En avez-vous assez? » demanda le Maître.

« Non, non! cria-t-on. S'il vous plaît, encore quelque chose! » « Bon. Alors, en avant les suggestions! »

« Faites-nous le truc de la boîte à musique », demanda Heddon. Moreward, se dirigeant vers son pupitre, ouvrit le tiroir et en sortit l'une de ces petites boîtes à musique rondes, dont on tourne la manivelle.

« Maintenant, qui veut bien verrouiller les portes et en garder les clefs dans sa poche, pour prouver qu'il n'y a pas de tricherie? » s'enquit-il.

M. Galais s'avança ; ayant fermé les portes, il tint les clefs en l'air, et chacun put le voir les fourrer dans sa poche.

« Ceci est un phénomène que les spirites savent provoquer, dit Moreward. Mais nous n'avons pas besoin, pour cela, de l'aide des désincarnés! Sommes-nous prêts? Alors... *vas-y!* »

Obéissante, la boîte à musique s'éleva dans les airs, fit plusieurs fois, au-dessus de nos têtes, le tour de la pièce, puis elle passa à travers l'une des portes fermées, et nous l'entendîmes jouer un air dans le corridor... Il y eut un bruit sourd - elle était évidemment tombée puis ce fut le silence. Certains, parmi nous, avaient l'air confondus, d'autres simplement amusés ; d'autres avaient déjà été témoins de ce phénomène.

« Assurez-vous, s'il vous plaît, que la boîte à musique *est bien dehors*, dit Moreward, avec un léger clin d'oeil ; Galais, les clefs! »

M. Galais les sortit de sa poche et les tint bien en vue, puis se mit en devoir d'ouvrir les portes. Un grand nombre d'entre nous s'assemblèrent autour de lui et, en vérité, le petit jouet gisait bien au

dehors, sur la natte.

M. Galais le tendit au Maître, qui le remit dans le pupitre.

« Une dernière fois encore! dit-il. Que sera-ce? »

« Ma mère m'a envoyé une énorme grappe de raisin, dit un pianiste, du nom de Hausmann. Elle se trouve chez moi, sur le buffet de la salle à manger. Pourriez-vous la transporter ici?... »

« Que quelqu'un aille me chercher un journal » fut la réponse du Maître. Arkwright quitta la chambre et revint bientôt avec un numéro du *New York Herald*. Moreward Haig le disposa en forme de cornet, ferma les yeux un moment ... puis, plongeant sa main dans le cornet improvisé, il en sortit une magnifique grappe de raisins muscats.

« La compagnie est-elle autorisée à les goûter? » demanda-t-il gaiement à Hausmann.

« Bien sûr! Faites-les circuler. »

Chacun de nous les goûta: il s'agissait bien de raisins authentiques - et exceptionnellement juteux.

« Eh bien, dit enfin Moreward Haig, j'estime que nous avons eu assez de miracles, à présent ; et je suggère qu'Hausmann nous joue un peu de Scriabine. »

« Et puis vous nous ferez un petit speech! ajouta quelqu'un ; ce sera une très bonne manière de commencer la Nouvelle Année... pour nous, du moins! »

Tous les autres firent chorus: « Oh oui, s'il vous plaît! »

Moreward sourit: « Bon. Il sera fait selon votre désir. »

« Puisque nous sommes dans un temps de fêtes et d'anniversaires, - commença-t-il, après que nous eûmes écouté la musique de Scriabine, - quelques réflexions s'imposent à ce sujet. L'une, c'est que de commémorer certains anniversaires, auxquels sont associés de douloureux souvenirs, est un gaspillage d'émotion bonne, c'est-à-dire une chose peu judicieuse et privée de sens. Il est déjà suffisamment dur de souffrir lorsqu'on ne saurait l'empêcher ; mais se forcer, pour ainsi dire, à revenir sur sa souffrance en un jour spécial de l'année, est véritablement absurde. Quant aux fêtes religieuses, elles ont leur signification ésotérique, ainsi Noël, par exemple, et c'est là chose très différente. Noël nous inspire la joie, qui est une émotion de nature constructive, tandis que les anniversaires de deuils sont des émotions destructives. Quant à la Saint-Sylvestre, veille d'une année nouvelle, elle suscite des réactions diverses. Beaucoup de personnes regardant en arrière, se disent: « Dans cette année qui va finir, j'ai perdu tel ou tel ami, tel parent chéri... » tandis que d'autres, plus sages, au lieu de se remémorer chacune des choses tristes vécues dans les derniers douze mois, penseront: « Je crois bien avoir fait certains progrès sur le chemin de mon évolution... Ne me suis-je pas quelque peu rapproché de mon idéal? » - Et, pour s'encourager elles-mêmes, elles évoqueront peut-être en pensée toutes les beautés et toutes les joies qu'implique cet Idéal: elles s'imagineront, pour un moment, qu'elles ont atteint le But et goûtent déjà la félicité inhérente à cet état de perfection. Ce serait là une manière sage et féconde de prendre congé de la vieille année.

» Peut-être aurez-vous remarqué que quand la lecture d'un très beau livre vous a amené à adopter un certain genre de vie, et que vous êtes retombé, plus tard, dans la tiédeur et l'indifférence, il suffit que vous relisiez cet ouvrage pour qu'à nouveau il vous inspire, et que vous repreniez la marche en avant avec une énergie redoublée. J'ai pensé que cette nuit, tandis que la vieille année s'éloigne doucement de nous, j'aimerais à prendre auprès de vous la place de ce livre, et diriger vos pensées sur les joies et les beautés de l'Idéal que chacun de vous, à sa façon particulière, souhaite ardemment réaliser. Bien que j'aie l'habitude de tenir cet Idéal toujours devant vos yeux, ce soir je voudrais insister sur les avantages presque inimaginables que vous auriez à l'atteindre! Puissent mes paroles vous inspirer l'envie de tendre vers lui avec un courage renouvelé. Et par *lui*, j'entends, naturellement, le sentiment de l'Amour et de la Félicité, en tant que conscience permanente.

» Dans un ancien écrit de l'Inde, on peut lire une fable très judicieuse: « Un homme se plaignait,



un jour, que la terre sur laquelle nous marchons est rude, semée d'épines et de cailloux. Il songea soudain à ce qui lui sembla une merveilleuse invention. Amassons, dit-il, tout le cuir que nous pourrions nous procurer dans le monde entier, et recouvrons-en la surface de la terre. Partout alors, nous marcherons sur un sol délicieusement uni -et l'on n'entendra plus parler de pieds douloureux! » Un petit enfant (qui se trouvait être plus inventif que lui), entendit ce que cet homme disait et avança une autre proposition, infiniment plus sage. « Cela donnerait terriblement de peine, observa-t-il, de recouvrir toute la terre de cuir... Pourquoi ne pas attacher, simplement, un morceau de cuir à chacun de vos pieds? L'effet sera, pour vous, exactement le même! » - Et c'est précisément ce même résultat, auquel vous viserez, lorsque au lieu de chercher à transformer le monde extérieur pour l'accommoder à vos désirs, vous vous efforcerez de transformer *votre propre conscience*. On peut, il est vrai, améliorer ici et là les choses et faire un peu de bien dans le monde ; mais ce que l'on accomplit est en réalité peu de chose. Il semble que l'on tente de vider un étang à l'aide d'une cuillère... N'oublions pas, néanmoins, que si mille ou deux mille personnes se mettaient à puiser l'eau de l'étang, même avec un instrument exigü, elles obtiendraient un résultat appréciable. Mais - pour reprendre ma similitude - qui pourrait souhaiter d'entreprendre un travail monotone et fatigant, s'il n'est pas animé d'une joie intérieure que nulle tâche, si aride et si exténuante soit-elle, ne pourrait lui enlever? Ainsi de nos efforts pour faire du bien dans le monde. Aussi longtemps que nous ne vivons pas dans l'Amour et la Joie comme dans un état de conscience permanent, notre capacité de faire du bien se limitera en quelque sorte à notre désir de *faire le bien*. Or, n'est-on pas porté, par nature, à aider ceux que l'on aime, plutôt que ceux que l'on n'aime pas? C'est certainement le cas. Imaginez-vous ce que cela représenterait, si vous pouviez aimer *chacun*, - non pas parce que tous les êtres humains sont aimables et excitent votre sympathie... mais parce qu'en, *vous-même* existe une perpétuelle conscience de l'Amour qui, semblable au soleil, rayonne en toutes directions « sur les justes comme sur les injustes ».

» Mais certaines personnes ne peuvent se défaire de l'idée que cet Amour spirituel de l'humanité entière est quelque chose de trop lointain, trop abstrait, trop froid, trop ennuyeux, pour qu'il vaille la peine d'y tendre: elles veulent quelque chose de plus concret, de plus émotionnel, de plus semblable à l'amour de deux amants ou de deux amis passionnément attachés l'un à l'autre. Ces gens confondent, en fait, l'Amour spirituel avec de simples sentiments de bienveillance et de charité. Je ne prétends pas que la bienveillance ne soit pas une belle chose en soi ; mais c'est une émotion bien faible, comparée à l'Amour absolu: même la grande affection de deux amis est chose paisible, comparée à *cela*. Car rappelez-vous que les amis les plus dévoués ne sauraient penser *tout le temps* l'un à l'autre. Vous pouvez avoir un élan d'affection en pensant à un ami très cher ; mais précisément parce que vos pensées ne sont pas concentrées tout le jour sur lui, pareils élans sont relativement rares et ne peuvent compter comme faisant partie de votre conscience normale. Et puis, si vous devez vous séparer de cet ami, ou bien vous en souffrirez beaucoup, ou bien alors, - si la séparation dure très longtemps - votre affection tiédira quelque peu: car l'amour *conditionné* repose, en grande partie, quant à sa durée, sur la mémoire. Comment d'ailleurs, un être humain pourrait-il jamais aimer un absent s'il ne possédait cette faculté de la mémoire? Ne serait-ce pas impossible? - Ainsi, ceux qui tentent de comparer l'amour personnel et limité à l'Amour spirituel et inconditionné, prouvent qu'ils n'ont jamais fait l'expérience de ce dernier et qu'ils ne *savent pas*. Qu'ils l'éprouvent une seule fois, pendant l'espace d'une minute: dès ce moment-là, et pour toujours, ils parleront différemment! L'Amour absolu, ce n'est pas quelque chose de tiède, d'abstrait, de froidement détaché, - c'est la paix et la joie, la chaleur et la beauté confondues en une sensation unique.

» Il était une fois un adolescent qui respirait un étrange et merveilleux parfum... et ne pouvait arriver à concevoir quel il était. Il plongeait le nez dans chacune des fleurs qu'il rencontrait, pensant que ce parfum émanait de l'une ou l'autre: mais aucune d'elles n'exhalait une senteur qui le lui rappelât... Et, finalement, il découvrit la vérité: le parfum était *sur lui-même* et il l'emportait partout où il allait ; en effet, la veille de ce jour, la femme qu'il aimait avait versé sur son turban quelques gouttes d'une huile essentielle à la senteur extrêmement suave - mais ce détail lui était sorti de la mémoire. - Précisément comme il en était de ce jeune homme, il en est de ceux qui ont acquis la Conscience de l'Amour: eux, également, partout où ils vont, emportent avec eux l'Amour et la Joie, qui sont en *eux* et non pas au-dehors. Qu'ils entrent où ils veulent, toujours ils y

trouveront une atmosphère d'amour, car ce sont eux qui l'apportent. Et comme l'amour embellit toute chose, même les endroits laids et sordides leur paraissent beaux... Supposez, par exemple, que vous soyez en chemin de fer: on stoppe dans une station pleine de monde et une foule envahit les voitures. Peut-être, parmi elle, verrez-vous une femme pas très propre, portant un bébé, et vous direz-vous: « Le Ciel fasse qu'elle ne monte pas dans mon compartiment avec ce marmot qui criera insupportablement et troublera mes réflexions! » Mais peut-être qu'elle entrera précisément dans ce compartiment - et alors, avec une impression de malaise et de dégoût, vous vous écarterez d'elle le plus possible. Ce malaise et ce dégoût vous rendront-ils heureux? Non. Vous ne cesserez d'espérer qu'elle va descendre à la station prochaine, vous délivrant de son importune présence... Comme tout serait différent, si, animé d'un intime sentiment d'amour qui jamais ne vous quitterait, votre cœur accueillait cette femme et même son bébé, si vous étiez heureux qu'ils entrent dans votre wagon! Serait-ce, alors, un si terrible malheur que devoir interrompre vos réflexions ou la lecture de votre livre? Sans doute découvririez-vous que vous êtes tout aussi heureux, assis à ne rien faire, qu'à lire le plus palpitant des romans. C'est qu'alors votre bonheur ne dépendrait plus, pour sa stabilité, d'un livre ni d'un wagon de chemin de fer bien ou mal aéré, ni d'aucune circonstance extérieure. Vous seriez heureux *n'importe où*, parce que vous seriez vous-même un avec le Bonheur, de même qu'un homme tout à fait sain est, en quelque sorte, un avec la Santé.

» Et maintenant, par avance, je bénis les efforts que vous ferez dans cette nouvelle année, souhaitant profondément que vous vous rapprochiez du But. Apprenez de plus en plus, pour cela, à user de la divine Imagination ; apprenez à *penser* l'Amour et à *penser* la Joie - pour devenir, un jour, ce que vous êtes déjà en puissance: le Moi Eternel et Ineffable - l'Existence, la Connaissance, la Joie et l'Amour absolus. »

Le discours du Maître avait été bref, mais particulièrement impressionnant, surtout dans sa conclusion. Je ne saurais décrire le pénétrant amour qui chargeait sa voix, tandis qu'il nous donnait sa bénédiction. Je ne puis que souligner la puissance et la beauté de ses paroles, qui émurent chacun de nous... Lorsqu'il eut achevé, bien qu'il se fit un mouvement général pour partir, personne n'articula une parole durant un moment ; et lorsqu'on parla de nouveau, ce fut à mi-voix.

Je me demandais si je voulais aller prendre congé de Moreward Haig, lorsque M. Galais, comme le plus âgé des chélas, monta sur l'estrade, et adressa quelques paroles au Maître au nom de tous les assistants. Ce ne fut pas seulement pour cette soirée agréable et variée, qu'il remercia, mais pour tout ce que le Maître avait fait dans le passé, et pour tout ce qu'il savait qu'il ferait encore dans le futur. Il était conscient, assura-t-il, que quoi qu'il pût dire, il ne saurait exprimer même une part infinitésimale de la gratitude qui nous emplissait tous: mais il est des moments où votre cœur vous oblige à en faire du moins l'essai - si insuffisant soit-il!

A son tour, Moreward le remercia et *nous* remercia tous, ajoutant qu'il tenait à dire sa reconnaissance à ceux qui avaient joué, chanté et récité ce soir-là, et contribué ainsi au plaisir général. Après quoi, avec un sourire, il nous souhaita une heureuse Nouvelle Année.

## Epilogue

En écrivant ce mot d' « épilogue », il me semble être l'un de ces romanciers à la vieille mode qui croyaient toujours nécessaire d'arrondir encore, de parachever l'histoire de leurs personnages. La différence, c'est que le romancier écrivait ce chapitre final immédiatement à la suite des précédents, - tandis que je rédige le mien après un intervalle de plusieurs années.

Viola et moi sommes, à l'heure actuelle, mariés depuis un certain temps, et l'enfant que Moreward Haig désirait que nous eussions, promet déjà de devenir un vigoureux garçonnet. Bien qu'il semble avoir une nature exceptionnellement heureuse, il n'exprime pas sa joie de vivre sous les formes « musicales » que j'avais tant redoutées, autrefois. On ne lui a jamais donné, et il n'a jamais exprimé le vœu d'avoir une trompette en zinc sur laquelle turlututer bruyamment pendant que son pauvre père essaierait de travailler!

Peu de temps avant la naissance de l'enfant, notre Maître nous a révélé qui il est, ou plutôt qui il a été dans une autre incarnation et (comme je crois et espère que seuls un ou deux amis très intimes savent *qui* nous sommes sous nos pseudonymes), je puis avouer que non seulement nous en fûmes très étonnés, mais nous en sentîmes aussi grandement honorés.

Durant ces dernières années nous avons eu, en somme, plus d'un motif de nous louer d'avoir satisfait au désir de notre Maître. Non pas que les choses aient été très faciles ; au début, elles furent même extrêmement difficiles. Mais cette période pénible passa rapidement et elle est, à l'heure qu'il est, presque oubliée.

Bien que je n'aie pas revu Moreward Haig dans la chair, depuis mon départ de Boston, il nous visite sous sa forme *astrale*: comme Viola peut le voir, grâce à sa clairvoyance et l'entendre par la clairauidence, elle me répète les messages qu'il m'envoie. Il y a un autre mode de communication qu'il adopte parfois, grâce auquel il peut me parler directement et moi lui répondre, - mais je ne suis pas libre d'en dire davantage sur ce sujet. Je sais par Viola, qui a, en mainte occasion, senti sa présence, qu'il est fréquemment avec moi lorsque je suis en train d'écrire une œuvre qui exige l'inspiration. Ma femme me dit que moi, qui ne l'ai jamais vu que sous son apparence de chair, je ne saurais me faire aucune idée de son apparence astrale. Bien que sous sa forme physique, il ait une noble et attachante physionomie, Viola m'assure que, sous sa forme astrale, il est d'une beauté difficile à décrire... Son *aura* est tellement lumineuse, que lorsqu'il lui arrive de nous visiter, elle s'étend bien au-delà de notre maison. Ses visites ont même leur côté humoristique: il arrive, en effet, que notre servante, qui est un peu clairvoyante sans s'en douter, se récrie avec étonnement sur ce que tout « semble rose » dans sa cuisine... N'y aurait-il pas quelque chose d'anormal dans sa vue? se demande-t-elle. Nous ne pouvons, naturellement, pas bien lui expliquer ce qui en est...

Moreward ne m'écrit jamais, ce qui peut paraître singulier, puisque je sais, par Heddon, son secrétaire, qu'il dicte un grand nombre de lettres, Mais ce n'est au fond pas très surprenant, étant donné qu'il peut communiquer d'autre manière avec nous. Grâce à Arkwright, qui correspond avec moi, je suis d'ailleurs renseigné directement sur lui-même et ses faits et gestes. L'une des missives d'Arkwright contenait des nouvelles assez bouleversantes au sujet de Claire... Celle-ci mourut d'une pneumonie trois mois après que j'eusse quitté les États-Unis. « Elle est décédée au Canada, tout à fait sans souffrances », écrivait Arkwright. Elle fut inconsciente plusieurs jours, et ne retrouva sa connaissance qu'une heure avant de mourir. Le Maître (sous sa forme astrale) était, au dernier moment, à son chevet. *Elle-même* a communiqué ceci à Viola, qui la voit de temps à autre, lorsqu'elle nous visite de l'Au-delà. Comme beaucoup de gens sur le point de mourir, Claire, peu avant sa fin, était devenue clairvoyante: elle avait vu le Maître se pencher sur elle pour l'assister et la conduire sur l'autre bord. Elle est très heureuse, nous dit-elle, et elle nous aide de diverses façons ; car elle décrit le plan sur lequel elle vit et nous avons appris, par elle, nombre de particularités intéressantes. Je comprends, aujourd'hui, pourquoi le Maître ne voulait pas lui prédire son avenir en relation avec moi-même... Sa mort me préoccupa plus, peut-être, qu'elle ne me bouleversa ; elle soulevait des questions pour lesquelles je dus en référer à mon Maître.

« Pourquoi avoir accepté Claire comme élève, demandai-je, alors que vous aviez sans doute prévu qu'elle allait mourir quelques mois plus tard? Ceci me paraît pur gaspillage de temps? »

Il sourit, de ce sourire très doux qui lui était propre.

« Mon fils, répliqua-t-il, je l'ai prise en partie pour que, par elle, vous fussiez soumis à une épreuve plus sévère encore, et en partie... mais il n'est pas nécessaire que vous sachiez l'autre raison. Il vous eût été relativement facile de vous attacher à Viola, si vous n'aviez pas été amoureux de Claire. Mais, même ceci mis à part, il n'y a eu nul « gaspillage de temps ». Supposez-vous que parce que Claire est ce que les ignorants appellent *morte* et se trouve momentanément séparée de moi, elle ne puisse plus être mon chéla? »

Je ris, alors, de ma propre absurdité.

« En somme, dis-je plus tard à Viola, c'est une fort bonne chose que je n'aie pas épousé Claire - car je serais veuf, aujourd'hui... »

« Et c'est une fort bonne chose que je n'aie pas épousé Norman, car j'aurais beaucoup souffert, à côté de lui! Au lieu de cela, nous voici heureux les deux ensemble, ayant en outre acquis - si j'ose dire à fameusement bon compte - un degré plus élevé de conscience spirituelle. »

« Et, ajoutai-je avec une malicieuse ironie, sans avoir, pour cela, perdu le sens de l'humour! Merveilleux, n'est-il pas vrai? »

## Table des matières

Chapitre 1 – Le revoir	Page 3
Chapitre 2 - Morale et supermorale	Page 7
Chapitre 3 - Miss Brind et Miss Delafield	Page 14
Chapitre 4 - Les Orientaux et la promenade en auto	Page 18
Chapitre 5 - Miss Delafield et Miss Brind	Page 22
Chapitre 6 - Progrès	Page 27
Chapitre 7 - Amour et inspiration	Page 32
Chapitre 8 - Egotisme	Page 37
Chapitre 9 - Les Arkwright	Page 42
Chapitre 10 - Théosophes	Page 46
Chapitre 11 - Episode dans un cimetière	Page 49
Chapitre 12 - Mariage et fidélité	Page 54
Chapitre 13 - Mystification	Page 58
Chapitre 14 - Extraits d'une conférence	Page 62
Chapitre 15 - Permanente conscience de l'amour	Page 64
Chapitre 16 - La révélation	Page 66
Chapitre 17 - Conséquences	Page 71
Chapitre 18 - Faculté d'adaptation	Page 74
Chapitre 19 - L'entrevue	Page 78
Chapitre 20 - Les causes invisibles de la guerre	Page 83
Chapitre 21 - La décision	Page 85
Chapitre 22 - Sexualité	Page 88
Chapitre 23 - Les raisons de l'épreuve de Claire	Page 91
Chapitre 24 - La tyrannie des points de vue	Page 95
Chapitre 25 - Le « Dyan Chohan » et le livre	Page 100
Chapitre 26 - Musique et miracles	Page 102
Epilogue	Page 107